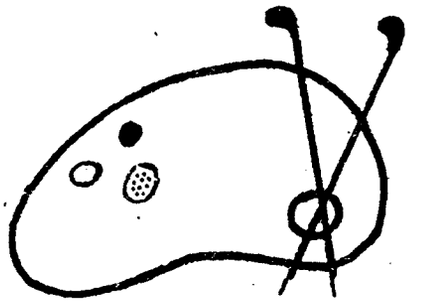


Couvertures supérieure et inférieure
en couleur

LE LIVRE D'UN DRAPEAU

PAR

BATHILD BOUNIOL

ÉDITION ILLUSTRÉE

PARIS

VICTOR RETAUX ET FILS, ÉDITEURS

82, RUE BONAPARTE, 82

PARIS

IMPRIMERIE D. DUMOULIN ET C^ie^

5, RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, 5

A L'OMBRE

DU DRAPEAU

8° Y²
4141

A L'OMBRE

DU DRAPEAU

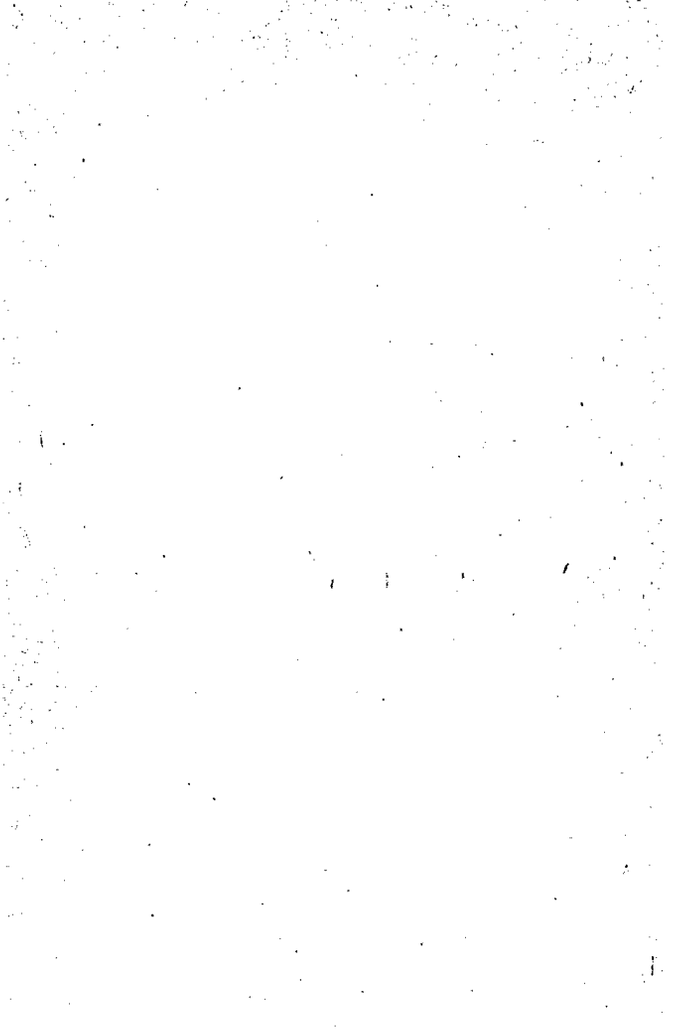
ÉPISODES DE LA VIE MILITAIRE

PAR

M. BATHILD BOUNIOL

ÉDITION ILLUSTRÉE

PARIS
VICTOR RETAUX ET FILS, LIBRAIRES-ÉDITEURS
82, RUE BONAPARTE, 82
1891
Droits de traduction et de reproduction réservés



PRÉFACE

J'eus toujours pour la profession des armes une haute estime, une prédilection singulière qui naguère m'ont inspiré *le Soldat*, aujourd'hui à sa troisième édition, et je suis heureux par le présent volume de donner une nouvelle preuve de ma sympathie pour nos braves.

« Qu'y a-t-il de plus admirable, dit un vieil écrivain, que de voir un homme qui voltige sur un généreux cheval, et qui s'en va tête baissée se lancer au travers des bataillons tout hérissés de lances et d'épées, à travers tant de mousquetades, tant de grêles de fer et tant d'effroyables images de mort qu'il défie aussi franchement que s'il était immortel, épargnant aussi peu sa vie, que s'il en avait une centaine à perdre ?

« Quel spectacle de le contempler en une autre posture, forçant une muraille qui est toute bordée d'armées et de terreurs, et allant au danger avec le même pas et le même visage qu'un autre irait au festin !

« Quel appui et quelle consolation pour un pauvre peuple (que l'injustice et l'hostilité vont égorger comme de pauvres moutons destinés à la boucherie), d'apercevoir un brave capitaine qui dissipe la malignité

de ces forces conjurées à la ruine des innocents et par la lumière de ses armes change tous les orages en sérénité !

« O la beauté que de recevoir en ces combats des blessures dont il sort plus de gloire que de sang ! O la merveilleuse douceur de voir ces batailles suivies de tant de lauriers, de conjouissance et d'applaudissements des peuples qui sont sauvés par cette forte vertu militaire ! Comment tout ce qui est en cette profession ne serait-il pas glorieux, vu que la mort même, qui est la terrible des terribles, montre un visage tout riant à ceux qui s'ensevelissent dans leurs prouesses comme dans le vrai tombeau d'honneur !

« Que si cette valeur a tant d'attraits, considérée seulement dans les termes de la nature, que sera-ce si elle est une fois relevée par le secours et la splendeur des vertus qui lui ôtent tout ce qu'elle a de sauvage pour la faire reluire des rayons d'une vraie et salutaire majesté ? Y a-t-il chose plus aimable en tout l'univers que de voir un guerrier valeureux, orné de toutes ces belles qualités de la piété, de la prudence, de la justice, de la libéralité, de la bonté, de la chasteté, de toutes les autres parties qui sont dans une généreuse nature ce que sont les étoiles semées sur l'azur des globes célestes ? »

Revenons, lecteur, à mon petit volume. Je l'ai fait, est-il besoin de le dire, avec tout le soin dont j'étais capable. J'ai tâché surtout de lui donner l'attrait de la variété. Je regrette seulement que le plan de l'ouvrage,

tel que je le conçus d'abord, ne m'ait permis de consacrer que quelques pages au souvenir de la vieille France[1]. Grâce au ciel, étranger aux partis et à leurs préjugés, mon estime pour le passé ne me rend point dédaigneux du présent. Je ne suis pas davantage de ceux pour qui cet illustre pays date à peine d'un demi-siècle, et qui semblent ignorer ou qui diffament les plus majestueuses figures de notre histoire. De Charlemagne à Napoléon, toutes les gloires de la patrie me sont chères.

J'ai écrit ce livre avec bonheur. Quelle joie pour l'écrivain de n'avoir à présenter que de nobles caractères, de sublimes exemples, et de pouvoir montrer la nature humaine sous ses plus brillants aspects, radieuse et comme transfigurée par tous les genres de dévouement! La douce tâche que d'avoir à glorifier tous les généreux sentiments, toutes les saintes et fortes croyances qui sont la vie et l'honneur de l'humanité : Religion, Vertu, Patrie! Plus d'une fois, le dirai-je? quand je tenais la plume, m'exaltant moi-même, j'ai senti mes yeux se mouiller de larmes, mon cœur tressaillir d'un mâle enthousiasme, et le sang bouillonner dans mes veines. Puisse quelque chose de cette flamme héroïque avoir passé dans mon style!

Ainsi parlait l'auteur dans sa préface quand cet ouvrage parut pour la première fois. Lors de la publica-

1. Ce regret, l'auteur ne l'exprimerait plus aujourd'hui. Dans la *France héroïque*, dont la 4e édition est en vente, les gloires de la vieille France tiennent une large place, celle qui leur était due d'ailleurs,

tion de la seconde édition, il ajoutait : « J'ai revu mon livre comme l'œuvre d'un étranger, avec une impartialité sévère et je me suis efforcé d'en faire disparaître les moindres taches... Je ne pouvais mieux répondre à la bienveillance croissante du public qu'en rendant, autant qu'il était en moi, l'ouvrage plus digne de lui être présenté. »

La troisième édition permit à l'auteur, en outre de quelques corrections de détail, de compléter le volume par de nombreux et intéressants épisodes ajoutés aux derniers chapitres.

SUR TERRE ET SUR MER

I

Le franc archer du roi.

Avon, petit village aux environs de Fontainebleau, possède, comme au bon vieux temps, un tir à l'arc placé à l'entrée de la forêt, et les amateurs, jeunes gens de la commune, trouvent là un divertissement salutaire, qui leur vaut mieux certes que le billard ou le cabaret. Or, il y a quelques années, un dimanche soir que les archers s'exerçaient, une discussion s'éleva sur un coup douteux, et elle menaçait de tourner au sérieux, lorsqu'une voix mâle retentit à travers les arbres.

« Eh bien ! eh bien ! qu'y a-t-il donc, enfants ? on s'échauffe, je crois. Là, là, doucement, entre camarades doit-on s'emporter à ces vivacités ? De la politesse, mes amis, et pas d'injures, pas de jurements surtout : c'est se donner tort quand même on a raison.

— Tiens ! c'est le père Launoy ; il vient tout à point pour décider entre nous. Je m'en rapporte à lui volontiers, dit un des jeunes gens.

— Et nous aussi, répondirent les autres. Béni le hasard qui nous l'envoie. Il vaut à lui seul toute une cour d'assises. Monsieur Launoy, soyez juge. »

Le père Launoy, jadis officier dans les chasseurs de la garde impériale, et décoré, jouissait dans la commune d'une considération méritée, et l'on avait recours, en certains cas, à son arbitrage aussi volontiers qu'à

celui du juge de paix. Il examina le point en litige et formula sa décision, à laquelle les deux parties, même celle qui perdait sa cause, se soumirent avec un égal respect. Puis, à la prière des jeunes gens, l'ancien s'assit au pied d'un arbre pour surveiller les concurrents.

Au bout d'une demi-heure d'exercice, soit besoin de repos, soit lassitude du plaisir, les jeunes gens détendirent leurs arcs et vinrent s'asseoir sur l'herbe autour du vieillard ; on se mit à causer.

« Monsieur Launoy, dit tout à coup l'un d'eux, nous jasons là à bâtons rompus ; si vous nous contiez quelque histoire de vos campagnes, cela vaudrait mieux.

— Volontiers, mes enfants, mais vous savez par cœur tout mon répertoire. Je vous ai promené tant de fois déjà sur nos glorieux champs de bataille de la République et de l'Empire, qu'à la fin vous pourriez bien me dire comme ce gamin de la capitale : « Connu, mon « bonhomme, connu ! » Aussi, pour aujourd'hui, j'ai grande envie, afin de varier un peu, de vous narrer autre chose : une histoire du temps de nos pères, une histoire ancienne, c'est le cas de le dire, qui m'est revenue en mémoire un de ces matins. Je tiens l'anecdote d'un mien grand-oncle, qui l'avait apprise de quelque autre aïeul ou bisaïeul. Enfin, de père en fils elle est venue jusqu'à moi et ne peut manquer de vous intéresser, tout à fait de circonstance d'ailleurs, vu que le héros est un brave archer comme vous.

— Nous écoutons de nos deux oreilles.

— Nul de vous n'en a trois, je suppose.

— Toujours le petit mot pour rire, Monsieur Launoy.

— Je reviens à mon histoire qui n'est pas d'hier, comme je vous l'ai dit ; la chose se passait il y a quelque trois cents ans, sous le règne du roi Charles VII, surnommé *le Victorieux*, parce qu'il reconquit la France presque entière sur les Anglais, grâce surtout à Jeanne d'Arc, cette glorieuse et sainte fille, d'héroïque souvenir. Longtemps après la mort de la Pucelle, Charles guerroyait en Normandie, la seule province qui lui restât à reprendre. Il avait partagé ses troupes en plusieurs corps, qui assiégeaient à l'envi châteaux et villes. Un de ces corps d'armée, commandé par le vaillant comte de Dunois, vint mettre le siège devant une forteresse que défendait, avec une garnison nombreuse et aguerrie, un redoutable chef d'aventuriers, un vieux partisan, connu par son audace et sa ténacité. La place était d'un abord difficile, et Dunois, qui n'avait point en ce moment d'artillerie, dut se borner à l'investir pour tâcher d'affamer la garnison. De temps en temps, quelques escarmourches avaient lieu ; de part et d'autre les archers s'escrimaient de leur mieux. Dans le camp français se trouvait précisément une compagnie de ces *Francs-archers*, créés en 1448 par le roi Charles, et qui pour la plupart étaient passés maîtres dans leur art. Un d'eux surtout, nommé Gauthier, tout jeune homme pourtant, se faisait remarquer par sa merveilleuse adresse et il était devenu en quelques jours la terreur des Anglais ; car, monté sur un arbre dont le feuillage épais le dérobait aux regards, Gauthier épiait tout ce qui se passait sur la muraille. Et à peine une tête apparaissait, que sa flèche partait, décochée avec une force telle qu'elle perçait casque ou cuirasse, fussent-ils de la meilleure trempe. Les assiégés, dans l'étonnement

d'une vigueur et d'une adresse si prodigieuses, soupçonnant Gauthier de sorcellerie, ne l'appelaient que l'*archer du diable*. Mais leur capitaine, lui, vieux routier que ne dominaient pas les mêmes craintes, résolut de se défaire à tout prix de l'habile franc-archer. Il risqua une double sortie, si brusquement et si à propos, que Gauthier surpris ne put descendre à temps de son embuscade ; abandonné de ses camarades dispersés par une terreur panique, il tomba aux mains des Anglais et dut les suivre au fort. En vain Dunois le fit réclamer avec offre d'une riche rançon, le capitaine ennemi refusa obstinément de rendre son prisonnier. Ni prières ni menaces ne purent ébranler sa résolution à cet égard. »

Or, tous les jours, on amenait les prisonniers respirer sur la plate-forme un air plus pur que celui de la cave où ils étaient renfermés. Un matin que Gauthier y fut conduit comme d'habitude, les archers anglais, sous les yeux mêmes du capitaine, s'exerçaient en s'efforçant de lancer leurs flèches dans le camp ennemi, mais le plus souvent sans succès. A peine quelqu'une arrivait parfois jusqu'aux premières tentes, où elle tombait sans force. Gauthier, du coin de l'œil, observait les archers, et de temps en temps sur ses lèvres glissait un sourire involontaire de dédain. Le vieux capitaine s'en aperçut, et s'approchant de lui d'un ton brusque :

« Pourquoi ris-tu, vilain ? Te crois-tu donc plus habile que tous ceux-ci ?

— Il ne faudrait pas pour cela l'être beaucoup, Monseigneur, dit Gauthier avec résolution. Des écoliers que vos archers. Franchement, le dernier d'entre nous

enverrait sa flèche à deux fois cette portée et toucherait le but.

— Tu mens, drôle!

— Sachez, Monseigneur, avec tout le respect que je vous dois, que je ne mens jamais, car c'est un vilain vice au dire du bon Connétable; c'est un péché grief et je tiens au salut de mon âme. Je n'ai dit que la vérité.

— Eh bien! nous allons voir. Qu'on lui donne un arc et des flèches, et malheur à lui s'il ne prouve pas qu'il a dit vrai!

— Comment, s'écria Gauthier, me prenez-vous pour un lâche? Moi, tirer sur les nôtres, sur des Français, jamais!

— Je ne t'oblige pas à cela. Choisis ton but ailleurs, si tu veux.

— Fort bien alors, dit Gauthier, qui prit l'arme : voyez-vous, Monseigneur, ce point noir dans le ciel, au-delà du camp?

— Oui, c'est une corneille ou quelqu'autre oiseau. Et c'est là que tu vises? » dit le capitaine d'un air railleur.

Gauthier, sans répondre, avait levé l'arme; la flèche, sifflant dans l'air et passant par-dessus le camp français, alla à une distance incroyable atteindre l'oiseau qu'on vit tomber en se débattant.

Les archers anglais, qui n'en croyaient pas leurs yeux, battirent des mains. Quelques-uns pourtant regardaient d'un air inquiet le brave archer, comme doutant s'il n'était pas le diable en personne, ou du moins l'un de ses suppôts.

Le vieux capitaine, lui, dans une admiration qu'il ne

dissimulait pas, prit Gauthier à part, et lui offrit quatre fois, six fois, dix fois la valeur de sa paye actuelle, c'est-à-dire quarante francs par mois au lieu de quatre, avec d'autres avantages s'il voulait prendre du service dans la compagnie anglaise.

Gauthier refusa avec une noble fermeté.

« Non, Monseigneur, vous-même, le premier, vous m'auriez à dédain si je faisais ainsi. Me rendre coupable d'une telle félonie ! A Dieu ne plaise que je quitte le service du bon roi Charles, mon gracieux seigneur ! Quoique je ne sois qu'un pauvre archer, je ne ferai jamais telle trahison à lui comme à ce doux pays de France ! non ! jamais, quand je pourrais y gagner la couronne du roi Henri.

— Jamais ! dit le vieux capitaine avec colère ! prends garde, compagnon, car si tu ne le fais pas de gré, je saurai bien t'y forcer.

— Monseigneur, vous n'y avez pas pensé, assurément. Faut-il donc, pour ce que vous désirez, que je me rende infâme et exécrable, et que je perde mon âme ?

— Que m'importe ton âme ! manant ! Je tiens le corps et si tu ne veux pas qu'il éprouve dur meschief, avise à te montrer plus obéissant. »

En ce moment, dans le camp français on entendit un bruit de fanfares, et de la plate-forme on put distinguer Dunois qui, sorti de sa tente et la tête nue, se préparait à monter sur le palefroi.

Le vieux capitaine le montra du doigt à Gauthier, et avec un regard et un accent sinistres :

« Choisis, dit-il, ou de lui décocher ta flèche ou d'être pendu !

— Que je tue notre général, un si noble prince ! Dieu me garde d'une telle méchanceté ! Jamais, Monseigneur, jamais.

— Prends garde, il s'agit pour toi de la vie : tu seras pendu sans miséricorde !

— Aurez-vous le courage, Monseigneur !...

— Plus de discours, car l'oiseau peut s'envoler d'un instant à l'autre ! réponds par oui ou par non ?

— Alors, c'est non, dit d'une voix ferme le brave Gauthier.

— Qu'on apporte la corde, dit avec rage le vieux chef de bandes ! Et tôt, que justice se fasse. »

Un archer s'éloigna et, quelques instants après, reparut avec la corde demandée. Le capitaine la fit attacher, d'un bout, au créneau, tandis que l'autre bout, terminé par un nœud coulant, se balançait dans le vide.

Gauthier, calme et intrépide, s'approcha du rempart, et se laissa sans sourciller passer la corde autour du cou. Puis, après avoir fait en bon chrétien le signe de la croix et fléchi le genou, il monta sur la muraille d'où il fut lancé dans l'espace. Mais par la violence de la secousse, la corde déjà vieille sans doute, et choisie telle peut-être à dessein par le sergent anglais, plus humain que son chef, la corde se rompit, et Gauthier, au lieu de rester suspendu en l'air, tomba dans le fossé. L'eau dont celui-ci était rempli amortit la chute, et le brave archer, quoiqu'un peu étourdi d'abord, se mit à nager, avisant de sortir de ce mauvais pas.

« Tirez ! tirez ! qu'il n'échappe pas, dit le capitaine ennemi furieux à ses archers, qui ne semblaient prendre leurs armes qu'avec répugnance, par une généreuse sympathie pour leur brave confrère. »

Mais du camp français on observait ce qui se passait sur le rempart, et Gauthier avait été reconnu. En voyant sa chute, d'un élan unanime ses camarades et des hommes d'armes en grand nombre accoururent jusqu'au bord du fossé, ils tinrent en échec les archers anglais, pendant qu'on aidait Gauthier à remonter. Ainsi, sain et sauf, à l'exception de quelques contusions et du torticolis, il fut ramené en triomphe au camp et largement récompensé par Dunois, auquel pourtant le brave franc-archer eut la générosité de ne pas se vanter de son courageux refus. Dunois n'apprit qu'il lui devait la vie qu'après la prise du fort à l'assaut duquel le vieux chef de bande avait été tué.

II

Le matelot de la Néreide.

« Vous voyez, mes amis, ajouta le père Launoy, que de tout temps le soldat français eut a cœur cette noble devise si bien choisie pour l'étoile des braves : *Honneur et Patrie!* »

En 1834, nous disait un soir Gabriel G..., je me trouvais à Montigny, en Normandie, et l'un des plus jolis villages de toute cette verdoyante contrée. J'arrivais d'une course à travers l'Espagne, dont j'avais visité surtout la partie âpre et montueuse, et mes yeux, fatigués de sites sauvages, de sierras abruptes, de sables, de rochers, de bruyères brûlées par le soleil, se reposaient avec bonheur sur des prairies plantureuses où de belles vaches grasses s'enfonçaient dans l'herbe jusqu'aux genoux. Je contemplais avec un plaisir non moins vif les haies touffues d'aubépines et de sureaux et les enclos de pom-

miers chargés de fruits, dans lesquels s'encadre invariablement la plus humble chaumière. Or, dans mes excursions, il m'arrivait souvent de rencontrer un autre promeneur que je n'aurais pas remarqué peut-être sans les témoignages d'estime, d'affection et presque d'admiration dont il était partout l'objet, bien que vêtu plus que modestement d'une vieille capote en gros drap du pays. Il est vrai qu'à sa boutonnière brillait le ruban rouge, celui-là, bien certainement gagné ailleurs que dans les antichambres.

Mes hôtes, auxquels je parlai de ce vieillard, me dirent :

« Eh ! c'est le père Germain Lami, un ancien et brave matelot, un de nos amis. Il est étonnant qu'il ne soit pas venu ces jours-ci nous rendre visite; car rarement il passe la huitaine sans entrer pour dire bonjour. Vous auriez plaisir à l'entendre raconter quelques-unes de ses aventures de mer, le combat de la *Néréide* par exemple, drame militaire dont il fut un des acteurs héroïques. Nous l'inviterons au premier jour à dîner, et au dessert, il ne sera pas difficile de l'amener sur ce chapitre. »

Le surlendemain, en effet, l'ex-matelot de la *Néréide* s'asseyait à table en face de moi, et entre le fromage et la poire, ou, pour être plus exact, quand un *gloria* copieux eut achevé de lui délier la langue, voici ce qu'il nous raconta.

Autant que ma mémoire me le permettra, je vous répéterai le récit du vieux brave dans sa simplicité et son énergie.

« Vers le milieu de l'année 1812, dit-il, la frégate française *la Néréide*, avec deux autres, se trouvait sur la

côte de Madagascar, en face de Tamatave, dans l'océan Indien. Tout à coup, trois frégates anglaises, en tête *le Sirius*, se présentèrent. Les forces se balançaient et l'on pouvait hardiment engager la partie. Notre capitaine commanda le branle-bas général et manœuvra pour attaquer l'Anglais, ne doutant pas que la *Néréide* fût soutenue vigoureusement par les deux autres frégates. Mais celles-ci, par suite d'avaries soudaines, sans doute après l'échange de quelques boulets, se retirèrent, laissant la *Néréide* toute seule en face de l'ennemi. Le capitaine pourtant ne perdit pas courage; amener son pavillon sans combat lui semblait une lâcheté, et il voulait tenter au moins les chances de la lutte, ne fût-ce que pour mériter par une vigoureuse défense une capitulation honorable.

« Qui sait d'ailleurs, pensait-il, si je ne pourrais pas leur échapper par une de ces bonnes fortunes qu'on rencontre parfois dans les hasards du combat? Avec des matelots français, les miens surtout, l'impossible est faisable; en tout cas l'honneur sera sauf.

« Par une manœuvre prompte et habile, le capitaine, qui se trouvait sous le vent, gouverna de façon à embosser la *Néréide* dans la rade de Tamatave, afin de n'être pas tourné, et attendit. Le *Sirius* et les deux autres frégates vinrent s'établir à un quart de portée, et alors commença la plus épouvantable canonnade : sur le pont de la *Néréide*, allez, il faisait chaud, mais chaud! les balles sifflaient, les boulets grondaient en tombant dru comme grêle et partout faisant éclater le plancher, trouant la coque du navire ou culbutant les bastingages. Je n'ai jamais ouï pareil vacarme. Nos artilleurs pourtant ne s'endormaient pas, et, enragés à leurs pièces, il

tâchaient de suppléer au nombre par la promptitude des manœuvres et se multipliaient pour rendre coup pour coup aux trois navires. Mais ils eurent beau faire, et envoyer à l'Anglais mitraille sur mitraille, la partie était vraiment trop inégale, et le courage seul avait pu faire illusion à notre capitaine sur le résultat. Au bout d'une demi-heure de cette infernale canonnade, la *Néréide* n'offrait plus que des tronçons de mâts, rasée comme un ponton; tout était criblé, coupé, haché. Le capitaine, néanmoins intrépide sur son banc de quart, l'œil enflammé, la parole vibrante, continuait de commander le feu, lorsqu'il tomba mortellement frappé. Le lieutenant, un brave aussi, accourut pour le relever, et voyant la gravité de sa blessure, il ordonna de le transporter dans sa chambre.

« Ce n'est guère la peine, lieutenant, dit avec un triste sourire le capitaine, car je n'en ai pas pour longtemps. Je compte sur vous pour me remplacer, mais si vous voulez bien me faire un dernier plaisir, donnez-moi votre parole de n'amener qu'à des conditions honorables. Pour forcer l'Anglais à l'estime, maintenons haut l'orgueil du pavillon. Vous savez d'ailleurs ce qui nous attend sur les pontons.., plutôt la mort. Promettez-moi donc de ne rendre la frégate qu'à bon escient.

— Commandant, je vous le promets.

— Merci, maintenant je mourrai plus tranquille, embrassez-moi. »

« Le lieutenant tint parole. Il fit pleuvoir sur les Anglais un véritable ouragan de fer et de fonte, et si à propos qu'une des trois frégates, désemparée, fut obligée de battre en retraite pour aller réparer ses avaries.

« Et d'une, dit le lieutenant; aux autres maintenant!

Et avec l'acharnement du désespoir, il ordonnait de nouveau de charger les pièces.

« Mais le commandant du *Sirius*, dans l'admiration d'un tel héroïsme, et sûr qu'avec deux ou trois décharges encore il coulerait la *Néréide*, ne voulut pas exposer tant de braves gens à périr dans la catastrophe. Il commanda le premier de cesser le feu, et hissant le pavillon blanc, il envoya un canot parlementaire vers la frégate française pour inviter son capitaine à ne pas prolonger inutilement le combat, quand il ne pouvait douter du résultat : l'humanité en faisait un devoir.

« J'ai juré à mon commandant, tué par vos boulets, répondit le lieutenant, de n'amener le pavillon qu'à des conditions honorables, et ces conditions les voici : l'équipage quittera la *Néréide* avec les honneurs de la guerre, c'est-à-dire avec armes et bagages. Nul de nous ne restera prisonnier, et en attendant que l'Amirauté puisse nous faire transporter en France, elle se chargera de pourvoir à la nourriture et à l'entretien de mes hommes. Je vous donne une demi-heure pour réfléchir, et si l'on dit : Non ! le combat recommence. »

« Le commandant anglais, par générosité, non par crainte, car sa conduite l'a prouvé, accorda tout ; et quelques instants après, nous passions à bord du *Sirius*, dont les marins nous accueillirent comme ils auraient fait de frères d'armes, avec cordialité, avec enthousiasme. Notre défaite ressemblait à un triomphe. J'en ai su gré aux vainqueurs et de ce jour j'ai oublié la vieille haine que j'avais sucée avec le lait. Les peuples comme les hommes ne sont-ils pas frères ?

« Quant à la *Néréide*, elle resta aux Anglais, mais ils n'avaient pas trop lieu de se réjouir de la capture payée

si cher. Ce n'était plus qu'un débris, une carcasse, un cadavre de vaisseau. Je doute qu'on ait pu en tirer autre chose que du bois de chauffage. Ouverte de tous les côtés, n'offrant à l'œil, pour ainsi dire, de l'avant à l'arrière, qu'une large et béante blessure, c'était merveille qu'elle n'eût pas sombré, et il fallut la faire remorquer par les deux frégates victorieuses. »

Pendant que l'intrépide vieillard nous faisait ce récit, dit Gabriel, sa figure s'était animée, et dans la vivacité de ses souvenirs, il se retrouvait au milieu de la terrible scène qu'il nous décrivait avec une énergie incroyable. Son œil lançait des éclairs, sa parole tonnait, son geste menaçait; ce matelot illettré, par la véhémence de ses sentiments, devenait éloquent, sublime; mais ce que j'admirai surtout, c'est que dans le cours de son récit il ne songea pas une seule fois à se mettre en scène, et s'oublia complètement lui-même. Bel exemp de modestie!

III

La lionne de la Mitidja.

J'étais un jour chez des amis avec lesquels mes relations, depuis longues années, sont des plus cordiales.

« Venez après-demain passer la soirée avec nous? me dit la maîtresse de la maison, je vous promets un spectacle intéressant.

— Quoi donc?

— Un phénomène.

— Quelle espèce de phénomène?

— Un phénomène. Madame X..., mon amie intime, nous amènera sa *Lionne de la Mitidja.*

— Une lionne apprivoisée!

— Tout ce qu'il y a de plus apprivoisé, une brebis, un agneau pour la douceur.

— Hum! douceur à laquelle je ne me fie guère, pas plus qu'à celle de votre gentil Minet, qui a des regards si bénins, vous séduit par ses gentillesses et ses mines caressantes, et au moment qu'on y pense le moins laisse passer la griffe. Quand on me parle d'aimables bêtes du genre de celle que vous me vantez, tout d'abord me revient à l'esprit l'aventure tragique de l'Anglais.

— Quelle aventure?

— Celle du gentleman, qui, lui aussi, avait fait sa société d'un lionceau d'Afrique. L'animal folâtrait en toute liberté dans son salon, et la nuit couchait sur le tapis de sa chambre, tout comme s'il n'eût été qu'un *king's Charles*. Or, un matin, on entendit dans cette chambre un bruit singulier, comme celui d'une boule roulant sur le parquet ébranlé en même temps par les bonds de l'animal. Les domestiques, moins confiants que leur maître, entr'ouvrirent la porte avec précaution et ils virent le lionceau qui, les babines toutes sanglantes, jouait avec la tête de l'Anglais, dont le corps gisait par tronçons sur le lit.

— Oh! l'affreuse histoire! Mais c'est une calomnie, et je ne crois pas le brave lion capable d'une telle noirceur. Quoi qu'il en soit, vous n'avez ici rien à craindre de pareil, et ma lionne, je vous en réponds, est la plus gentille et la plus inoffensive créature qu'on puisse voir.

— Elle n'a tué ni mangé personne encore, je le veux bien; mais c'est une fantaisie qui peut lui venir d'un instant à l'autre, et je n'aimerais pas que l'expérience se fît à mes dépens.

— Poltron!

— Prudent, s'il vous plaît.

— Vous vous tiendrez à distance, encore qu'il n'y ait pas le moindre danger. Ma lionne ne montre ni griffes, ni dents, et on ne l'a vue qu'une seule fois irritée et terrible, mais c'était dans le cas de légitime défense. Je ne puis vous dissimuler même, ajouta la dame avec un malicieux sourire, que, dans cette circonstance, elle a tué quelques hommes, à la vérité, des Bédouins.

— N'importe. Voilà qui n'est pas fait pour rassurer, mais du tout.

— Vous ne viendrez pas alors?

— Je viendrai, parce que je suis fils d'Ève, mais je viendrai, prenez-y garde, armé de toutes pièces, avec casque et cuirasse, et ayant dans ma poche tout un arsenal.

— Libre à vous. Justement nous sommes en carnaval, le travestissement ne semblera pas extravagant. J'aurai quelque plaisir à vous voir costumé en Don Quichotte. Je vous promets en récompense du thé et des sandwichs.

— Est-ce que votre lionne prend du thé?

— Assurément, et avec une grâce toute parisienne.

— Oh! alors cela me décide complètement. Et vous pouvez, après demain, compter sur moi. Une lionne qui prend du thé! on peut bien s'exposer à être un peu croqué pour voir de près cette curiosité. »

Le surlendemain, en effet, exact au rendez-vous, dès huit heures, je sonnais chez mes amis, bien entendu dans mon costume ordinaire, en frac et paletot, mais il faut l'avouer, dissimulant dans la poche de mon habit deux pistolets mignons chargés et amorcés.

pensais-je avec le Bonhomme. En entrant dans le salon, je parcourus la pièce d'un rapide coup d'œil, mais nulle part je n'aperçus la bête en question. Elle n'était point encore arrivée, sans doute. Dans le salon rien d'alarmant, et au contraire. Près de la cheminée, mon ami causait avec un monsieur à moi inconnu, qu'à sa moustache grisonnante, à sa redingote noire fermée exactement et ornée du ruban rouge, je jugeai devoir être un militaire. A quelques pas, autour d'un guéridon, la dame de la maison, son amie, et une autre personne, demoiselle ou dame, étaient assises, examinant des broderies.

Après l'échange ordinaire des politesses, mon ami et son interlocuteur s'étant remis à causer d'affaires, je m'assis près du cercle féminin, et alors j'examinai plus attentivement l'étrangère. La présentation officielle m'avait appris qu'elle s'appelait Mlle Marie, et qu'elle était fille du monsieur avec lequel s'entretenait mon ami. Elle me parut toute jeune encore, presqu'une enfant, peut-être à cause de sa timidité pleine de grâce et de sa figure candide. Je lui donnais dix-huit ans à peine. Sa taille mince et un peu au-dessus de la moyenne, ses mains blanches et mignonnes, ses traits délicats mais des plus agréables, annonçaient une organisation frêle. Ses yeux intelligents et doux reflétaient toute la pureté d'une âme angélique; le sourire qui semblait se plaire sur ses lèvres vermeilles avait l'ingénuité de la première enfance. Nulle prétention, nulle coquetterie, point de mignardise ni d'afféterie, et un costume dont j'admirais l'élégante simplicité. C'était en un mot un type charmant de jeune fille, modeste, réservée, naïve, et aussi soigneuse de cacher ses mérites,

que d'autres sont empressées à les étaler. Elle prit sur la table une broderie pour l'examiner de plus près, mais tout à coup poussa un cri en montrant son doigt où la pointe d'une aiguille avait fait une blessure presque imperceptible.

« Vraiment, dit avec un sourire un peu moqueur la dame qui l'accompagnait, votre cri m'a fait craindre quelque malheur. Vous êtes douillette aujourd'hui, mignonne. »

La jeune fille rougit et, d'un air d'aimable reproche, montra son mouchoir où se voyaient, à deux ou trois places, de petites taches roses de la largeur d'une lentille. Cependant la soirée s'avançait et la lionne n'apparaissait point; plusieurs fois j'interrogeai du regard la maîtresse de la maison, qui n'avait pas l'air de comprendre, ou me répondait avec un certain sourire narquois qui me fit penser que j'étais mystifié.

On servit le thé, et Mlle Marie ne se fit pas prier pour en prendre plusieurs tasses, sucrées à la parisienne, et, en nous montrant ses blanches dents, de vraies perles, croquer quelques petits-fours et madeleines. Mais j'eusse préféré voir à sa place la lionne promise, je l'avoue, au risque de passer pour plus curieux que galant.

Onze heures sonnèrent. Le militaire et sa fille se levèrent et tous deux sortirent, bien entendu après que les dames se furent embrassées avec mille gracieux compliments et la promesse de se revoir.

La porte à peine refermée, je me tournai vers Mme D.... avec l'air du reproche.

« Vous vous êtes agréablement moquée de moi, lui dis-je avec vivacité, il est vrai que j'ai donné dans le

piège en vrai nigaud. Mais je ne vous croyais pas, belle dame, tant de malice et... d'aplomb.

— Comment cela?

— Et votre lionne?

— Vous l'avez vue.

— Comment, je l'ai vue? voilà qui est fort!

— Vous l'avez vue, cependant, de vos yeux vue, j'en appelle à mon amie.

— Assurément, dit celle-ci.

— Décidément, Mesdames, m'écriai-je un peu piqué, c'est un complot, un parti pris de persiflage et de taquinerie.

— Mais nullement, dit Madame D... Quoi donc! n'avez-vous pas compris que la *Lionne de la Mitidja*, c'est Mademoiselle Marie, l'aimable enfant qui vient de nous quitter?

— Mademoiselle Marie, cette jolie et candide personne, la lionne en question! Maintenant vous parlez en énigmes. Mais, vous le savez, je ne suis pas Œdipe, et à sa place, certainement j'aurais fait triste figure devant le sphinx, qui m'eût infailliblement tordu le cou. Pour que je devine un logogriphe, il faut qu'on m'en dise le mot.

— Mon amie s'en charge pour celui-ci, attendu qu'elle connaît l'histoire dans ses moindres détails. »

Mme X... fit un signe d'assentiment, et voici ce qu'elle nous raconta :

« Le lieutenant Pelletier, le monsieur que vous venez de voir, contraint, jeune encore, à prendre sa retraite par suite de blessures qui lui rendaient le service actif trop pénible, se décida à rester en Afrique, le climat paraissant convenir à son tempérament. Mais pour occuper ses loisirs forcés autrement qu'avec le billard,

le jeu de boules ou le jeu de cartes, il résolut d'utiliser des connaissances spéciales, fruit de ses études, dans une exploitation agricole. Une petite ferme, dont le propriétaire venait de mourir, se trouvait précisément à vendre dans la plaine de la Mitidja, à quelque distance de Bouffarick. Les conditions semblaient des plus avantageuses, et le lieutenant, après avoir visité la propriété, n'hésita pas à les accepter. L'habitation se trouvait bien un peu isolée et éloignée de la ville, mais la paix signée avec les Arabes rassurait le nouveau colon, qui d'ailleurs prit soin de faire créneler et fortifier la maison, déjà solidement construite, de façon à ce qu'elle pût soutenir au besoin un siège de quelques heures, puis il s'y installa avec sa fille (le lieutenant était veuf), et quelques domestiques, la plupart anciens militaires, sur la bravoure et l'honnêteté desquels il pouvait compter. Pendant que son père dirigeait les travaux du dehors, Marie s'occupait à la maison de petits ouvrages à l'aiguille, tout en surveillant le ménage confié aux soins d'Ursule, grande et robuste Alsacienne, une brave fille, mais non pas une fille brave. Arrivée récemment de son village, la tête pleine des récits effrayants qui prolongent la veillée, et d'ailleurs un peu sotte, elle vivait dans des transes continuelles. A peine osait-elle s'aventurer dehors à quelques pas seulement de la maison; car derrière chaque buisson elle soupçonnait un animal féroce, dans chaque touffe d'herbe un serpent. Les Arabes qui passaient au loin dans la plaine avec leurs grands burnous blancs lui semblaient autant de revenants, et si peu qu'elle les vît approcher, elle rentrait au plus vite, en proie à des frayeurs mortelles. Marie, toute jeune fille encore et peu aguerrie elle-même, devait s'épuiser en

longs discours pour la rassurer; encore n'y parvenait-elle pas toujours.

L'ancien lieutenant, moins charitable, s'égayait de la poltronnerie d'Ursule, d'autant plus volontiers qu'il ne voyait, lui, de danger nulle part, et brave par tempérament comme par habitude, il poussait le courage parfois jusqu'à l'imprudence. Sa témérité de jeune homme lui valut à cette époque une leçon sévère, et qui eût pu être plus terrible encore. Dans un de ses défrichements, il était gêné par un énorme rocher qu'il voulut faire sauter avec la mine. Le fourneau disposé, tous s'éloignèrent et le feu fut mis à la traînée; cependant, par suite d'une solution de continuité ou de quelqu'autre circonstance, l'explosion n'eut pas lieu immédiatement. Le lieutenant, impatient du retard, voulut en connaître la cause, et, malgré les observations de ses ouvriers, il quitta son abri souterrain pour aller de plus près examiner la traînée. Il en était à quelques pas seulement quant tout à coup l'explosion eut lieu avec un fracas épouvantable, et un éclat de roche, lancé avec violence, vint le frapper à la jambe droite, qui fut cassée en deux endroits.

Relevé par ses domestiques, le lieutenant fut rapporté à la ferme, et je n'ai pas besoin de dire la douleur et les larmes de Marie. Mais l'angoisse de son cœur ne lui ôtait ni la présence d'esprit ni la prévoyance. Elle s'occupa immédiatement des premiers soins à donner au blessé, en attendant l'arrivée du chirurgien qu'elle avait envoyé chercher à Bouffarick. Le lieutenant, à demi évanoui, fut porté dans la chambre qu'il occupait au premier, et placé sur son lit où les soins empressés de sa fille le rappelèrent à la vie. Il avait repris tout à fait

ses esprits quand arriva le docteur. Celui-ci constata la double fracture, et, après avoir rapproché les os, il fit les ligatures et disposa les appareils, en ordonnant, bien entendu, l'immobilité la plus complète, surtout à l'égard de la jambe. La douleur, au reste, avertissait le lieutenant, au moindre mouvement, de la nécessité de se conformer à l'ordonnance, et malgré sa fougue et ses impatiences, il dut se résigner. Marie d'ailleurs ne le quittait pas d'un instant; la présence de cette chère enfant, et les mille touchantes inventions de sa tendresse ingénieuse faisaient que le blessé ne se plaignait pas trop haut de la longueur des journées. Puis, il savait ses domestiques et ses ouvriers tous également dévoués, sans qu'il fût besoin de l'œil du maître pour stimuler leur zèle.

L'ex-lieutenant était depuis quelques jours déjà étendu sur son lit lorsqu'un de ses amis, habitant Bouffarick, vint lui rendre visite et l'avertir de se tenir sur ses gardes, car de sourdes rumeurs circulaient dans la ville, et l'on pouvait craindre de la part des Arabes une nouvelle levée de boucliers.

« Bath! bath! dit le blessé, voilà tout à l'heure six mois qu'on dit cela et personne n'a bougé. A quoi bon jeter ainsi l'alarme? Les Arabes n'ont point envie de recommencer une guerre que nos razzias leur rendent si funeste, et, comme nous maintenant, ils ne pensent qu'à leurs troupeaux et à leurs moissons. Merci pourtant de l'avertissement, j'en tiendrai compte, bien que je ne croie guère au danger. J'inviterai mes hommes à la vigilance, et demain l'un d'eux ira à Bouffarick chercher des munitions. »

Le lendemain matin, en effet, un domestique se dirigea

vers la ville, pendant que les autres s'éparpillaient dans la plaine pour leurs travaux. Une heure à peine s'était écoulée quand soudain des cris sinistres, suivis bientôt de coups de feu, retentirent de divers côtés. Puis on entendit en bas Ursule pousser avec précipitation la lourde porte en chêne qui fermait avec barres et verrous.

« Mais qu'y a-t-il donc, qu'y a-t-il, Ursule? demanda Marie, qui se trouvait dans la chambre de son père.

— Ah! Mademoiselle, Mademoiselle, répondit l'Alsacienne, pouvant à peine parler, un grand malheur... perdus, nous sommes perdus! les Arabes!...

— Oubliez-vous que nos ouvriers sont là-bas, et sans doute ils vont accourir. A Dieu ne plaise qu'ils trouvent la porte fermée! ouvrez, ouvrez vite, mon père l'ordonne, n'est-ce pas, père?

— Assurément, ouvrez, Ursule, ouvrez.

— Mais, Monsieur, Mademoiselle, vous n'y pensez pas, vous voulez donc que nous aussi... puisque tout là-bas... tués... tués!... Et les Arabes, des centaines d'Arabes!...

— Ouvrez, vous dis-je, s'écria Marie, emportée par la générosité de son cœur et avec un accent énergique qu'Ursule ne lui connaissait pas. Au reste, ajouta-t-elle en se précipitant vers l'escalier, j'y vais moi-même, car la peur vous rend folle, comme toujours. »

Mais au même instant, on entendit au dehors et tout proche de la maison de sauvages hurlements, et Ursule apparut au sommet de l'escalier, blême, effarée, haletante, en murmurant :

« Vous entendez, vous entendez! les voilà! Oh! nous sommes perdus! c'est fini, fini! Et la malheureuse fille, paralysée par la peur, se traîna jusqu'au pied du lit de son maître, comme pour y chercher protection, et là

s'affaissa par terre, ainsi qu'une masse inerte. Au dehors, le bruit redoublait.

— Décidément, cela paraît sérieux, dit l'ex-lieutenant à sa fille, non sans quelque inquiétude. Vois donc, Marie, ce qui en est. »

La pièce où l'on se trouvait, comme toutes les autres, ne s'éclairait que par les fenêtres donnant sur la cour intérieure; mais des meurtrières, percées çà et là dans la muraille, permettaient de voir au dehors. Marie se précipita vers l'une d'elles, qu'elle ouvrit, et, au premier regard, joignit les mains avec un cri d'horreur et de détresse.

« Ah! mon Dieu! mon Dieu! les brigands! les scélérats!

— Qu'est-ce donc? demanda le père.

— Ah! père, père, dit Marie, dont la figure se couvrit de larmes, le pauvre Pierre, le pauvre François!... c'est affreux! Leurs têtes sanglantes au bout des lances... Ils auront été surpris dans la plaine et les autres aussi sans doute. Pauvres malheureux! Et maintenant les Arabes sont là...

— Nombreux?

— Une trentaine environ.

— Ont-ils des armes, des fusils surtout?

— Quelques-uns seulement. Les autres n'ont que leurs sabres, des lances et des faux qu'ils ont prises peut-être à nos infortunés travailleurs. Leurs burnous à tous sont tachés de sang. Ah! père, voilà qu'avec de grosses pierres ils se disposent à enfoncer la porte.

— Elle est solide par bonheur, mais pourtant à la fin... Oh! si je n'étais pas cloué sur ce lit, s'écria l'ex-lieutenant avec une sorte de rage douloureuse en jetant un

coup d'œil de regret à la panoplie composée de fusils, de sabres et d'armes de toute espèce, dont la chambre était décorée, j'ai là de bons fusils, et quelques balles envoyées à propos pourraient rendre ces brigands moins audacieux. Mon brave Pierre, mon pauvre François, déjà vous seriez vengés! Mais rien, je ne puis rien... Impossible de remuer. Les misérables, ils brisent la porte pour nous tuer, pour te tuer, mon enfant, et moi je suis là dans mon lit comme une accouchée. Oh! c'est trop! c'est trop! c'est au-dessus des forces d'un homme! »

Et l'ex-lieutenant semblait comme suffoqué, de grosses larmes coulaient le long de ses joues amaigries.

« Ah! père, père, dit la jeune fille, courant à lui tout émue, ne te désole pas ainsi! Te voir pleurer, toi qui n'as pleuré qu'une fois, quand ma pauvre mère... Oh! vois-tu, cela me fait trop de peine. Je t'en prie, père, essuie tes yeux. Eh bien! s'il faut mourir, à la volonté de Dieu, j'aime mieux cela; nous mourrons ensemble pour nous retrouver là-haut, j'espère, ajouta la jeune fille avec un sourire angélique.

— Chère enfant, répondit le père, qui semblait préoccupé d'une idée terrible et serrait convulsivement la main de sa fille, ah! la mort pour moi ne m'effraye pas... mais, pour toi, pauvre enfant, il y a quelque chose de pire que la mort à craindre. Quoi donc! au lieu de te tuer, s'ils faisaient de toi, Marie, de toi, si pure et si sainte, leur prisonnière, leur esclave avilie, déshonorée. Voilà ce qui est horrible, horrible à penser. »

En entendant son père, Marie pâlit affreusement, ses lèvres blanchirent et elle se sentit chanceler; puis, rassurée bientôt, elle joignit les mains et avec une expression toute céleste, elle murmura :

« Non, cela est impossible; non, ma sainte patronne ne le permettra pas. La Reine des vierges est là pour me défendre et me protéger. »

En bas, cependant, la porte s'ébranlait sous des chocs réitérés.

« Les brigands! dit l'ex-lieutenant. Ils finiront par la jeter à terre. Et je ne tenterais rien pour les en empêcher! Non, à tout prix, à tout prix, il faut... Marie, délie ma jambe, advienne que pourra! je tâcherai de me traîner là-bas; décroche mes fusils. »

Et le lieutenant faisait effort pour se débarrasser des appareils.

« Ah! père, dit Marie effrayée, à quoi penses-tu? Dans l'état où se trouve ta pauvre jambe, c'est renouveler tous les accidents en les aggravant peut-être. Et tu ne pourrais rien d'ailleurs à la hauteur où sont placées les ouvertures.

— C'est vrai! dit le père avec un regard sombre.

— Mais écoute, s'écria Marie, l'œil ardent, la parole vibrante et avec un geste énergique, ce que tu ne peux pas, père, je le pourrai, moi, pour te défendre... Sois tranquille, je ne tomberai pas vivante entre leurs mains, moi ta fille, la fille d'un soldat. Si j'ai de bon sang dans les veines, tu vas le voir. »

« Et s'élançant vers le faisceau d'armes, elle prit une carabine double qu'elle arma d'une main un peu tremblante encore, mais assurée pourtant. Poussant alors du pied un escabeau vers une meurtrière qui, en obliquant, commandait la porte d'entrée, elle plongea dans le trou le canon du fusil, et bientôt après une double explosion se fit entendre en même temps qu'au dehors un cri de douleur et de rage.

« Bravo! s'écria le père en frappant des mains et la figure rayonnante, bravo, ma Jeanne D'Arc, bravo mon zouave! Voilà qui nous sauvera peut-être. Du courage, feu, feu encore... Mais d'abord passe-moi le fusil avec la cartouchière. Je chargerai pendant que tu continueras de tirailler. Et les coquins croiront que nous sommes ici tout un peloton. »

Marie, après avoir donné à son père l'arme dont elle s'était servie, prit un second fusil, et une nouvelle explosion se fit entendre, suivie des mêmes cris au dehors.

« Père, père, dit la jeune fille, qui s'exaltait de la fièvre du combat, deux à terre cette fois encore, et les autres tout consternés. Bon, voilà qu'ils s'éloignent.

— Sûrement, ce n'est point pour longtemps. Je connais les drôles; ils ne tarderont pas à revenir à la charge. Comme les chiens quand ils flairent une bonne piste, on ne les décourage pas aisément. Tâche de voir ce qu'ils font, et s'il est possible, de leur envoyer quelques balles encore. »

Marie regarda par une autre ouverture et elle aperçut à quelque distance les Arabes qui semblaient se consulter, et qui, prenant ensuite leurs fusils, se mirent à tirer dans la muraille en visant aux meurtrières. Marie, de plus en plus intrépide, saisit de nouveau l'arme que son père venait de recharger et fit feu, mais avec moins de succès, sans doute à cause de la distance.

« Continue, continue, dit son père en lui tendant un autre fusil, cela suffit pour tenir éloignés ces coquins, qui tirent, eux, leur poudre aux moineaux, car la muraille te protège. Cependant prends garde, car ils visent bien sûr aux ouvertures. »

« La fusillade dura ainsi une demi-heure; notre amazone, plus d'une fois, touchant le but, vit un ennemi rouler à terre ou le burnous se tacher de sang. Les Arabes semblaient presque découragés et ralentissaient leur feu. Mais tout à coup le lieutenant dit à Marie :

« Est-ce que dans l'armoire il n'y a pas d'autres cartouches ?

— Non, père.

— Donne-moi la poire à poudre !

— Elle est vide.

— Vide ! s'écria le père avec un geste énergique de dénégation, vide ! mais c'est impossible !

— Tu oublies, père, que, le jour du fatal accident, comme vous vous trouviez à court pour la mine, on a pris partout. Ce qui est arrivé ensuite ne t'a guère permis d'y songer.

— Plus de poudre, plus de munitions, murmura le lieutenant avec désespoir. Il est dit que ces brigands en viendront à leurs fins. A présent, nul moyen de les empêcher. Donne-moi du moins mon sabre et mes pistolets, que je salue les deux premiers qui se présenteront. Ah ! ma pauvre fille, ma pauvre fille ! ajouta-t-il avec douleur en tirant le sabre du fourreau, je te protégerai jusqu'à mon dernier souffle, mais après, après...

— Père, j'ai là haut une protectrice sur qui l'on peut compter, et, je te l'ai dit : sois tranquille, ils ne me prendront pas vivante. Qu'ils viennent, moi aussi je les attends, dit la jeune fille en décrochant une lourde hache d'abordage que, dans un autre temps, elle eût pu soulever à peine, et que maintenant elle brandissait entre ses mains comme un joujou. Son père la contemplait avec stupeur et admiration. »

« Les Arabes, cependant, voyant que de l'intérieur on ne tirait plus, s'étaient rapprochés, et rassurés par le silence des assiégés, de nouveau, à l'aide d'une énorme pierre dont ils firent une sorte de bélier, ils vinrent choquer contre la porte. Celle-ci, après une longue résistance, qui prouvait sa solidité, céda néanmoins, et on l'entendit d'en haut tomber avec fracas, ainsi que les impostes. Un cri sauvage de triomphe accompagna sa chute, et bientôt après, dans l'escalier, des voix retentirent, et l'on vit enfin, au-dessus de la rampe, plusieurs têtes encadrées de burnous surgir avec des yeux étincelants et d'affreux sourires qui montraient des dents blanches, des dents de bêtes féroces. C'étaient les Arabes, menaçants, furieux, implacables, et qui pourtant hésitèrent d'abord devant le spectacle inattendu qui s'offrait à leurs yeux. Le lieutenant, tenant de chaque main un pistolet, fixait sur les arrivants de flamboyants regards. Et la jeune fille armée de sa hache, se dressait auprès de lui, pareille à la lionne acculée par les chasseurs. Son œil lançait des éclairs; sa figure ordinairement si douce, transfigurée par une héroïque colère, avait une expression presque inouïe, à la fois terrible et sublime. Après quelque hésitation, les assaillants, s'encourageant l'un l'autre, franchirent la dernière marche ; le lieutenant fit feu et deux cadavres roulèrent sur le plancher. Mais d'autres Arabes surgirent soudain, et l'un d'eux, espèce de géant aux regards d'oiseau de proie, se précipita sur Marie les mains étendues. Un coup de hache, asséné comme par la main la plus virile, l'étendit râlant aux pieds de la jeune fille. Mais de nouveaux ennemis arrivaient plus nombreux et furieux de cette audacieuse défense.

« Courage, enfant, courage ! criait à Marie son père en se soulevant pour la protéger autant qu'il pouvait. Meurs en héroïne ! meurs en martyre ! »

« Tout à coup, les Arabes tressaillirent. Au dehors résonnait le belliqueux clairon des chasseurs de Vincennes. Puis des coups de feu retentissent dans la pièce d'en bas, en même temps qu'une voix mâle faisait tonner ces mots : *En avant ! en avant ! à la baïonnette ! tuez-moi ces chacals ! sabrez cette canaille !*

« Les Français ! les Français ! » s'écrièrent les Arabes éperdus en se précipitant vers l'escalier ; mais là soudain l'on vit apparaître les baïonnettes ensanglantées et les képis de nos braves chasseurs qui, avertis par la fusillade, étaient venus de Bouffarick au pas de course. En un clin d'œil, les Arabes furent tous tués ou faits prisonniers, et le lieutenant n'aperçut plus autour de lui que des libérateurs et des amis.

— Sauvée ! Marie, tu es sauvée ! dit le père avec un cri dans lequel débordait toute la joie de son cœur.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! pour mon père et pour moi, je vous remercie ! Vierge sainte, soyez bénie ! dit Marie, qui, jetant sa hache, était tombée à genoux.

Puis, comme si, pour la première fois, l'horrible spectacle du sang et des cadavres frappait ses regards, elle se couvrit les yeux de ses deux mains avec un geste d'épouvante et tomba évanouie. Le péril passé, l'héroïne devenait femme.

Depuis ce jour, dans toute la plaine comme à Bouffarick, on n'appela plus la jeune fille que *la Lionne de la Mitidja*.

IV

Une terrible loterie.

En 1847, le navire de commerce *la Pintade* se rendait aux États-Unis avec plusieurs passagers et sa cargaison, lorsqu'en haute mer tout à coup un incendie éclata à bord. Après des efforts désespérés, le capitaine, jugeant le navire perdu, fit mettre à la mer les embarcations, qui ne se composaient malheureusement que d'une yole et d'un canot, bien étroits pour l'équipage et les passagers. Quand tous y furent descendus, il parut évident que le canot comme la yole étaient surchargés et qu'on aurait grand'peine à gagner la côte, bien, qu'au dire du capitaine elle ne fût guère qu'à une vingtaine de lieues. Le canot, encombré au point de ne pouvoir manœuvrer, se laissa aller à la dérive pour s'éloigner du bâtiment en flammes, pendant que la yole, où l'on ramait encore tant bien que mal, prenait l'avance. Une assez grande distance séparait déjà les deux embarcations, quand tout à coup des cris de détresse retentirent du côté du canot, et on le vit sombrer en même temps que disparaissait le vaisseau embrasé qui, en s'abîmant, avait causé la catastrophe du canot, celui-ci n'ayant pu s'éloigner assez vite pour échapper au remous.

« Mes amis, s'écria René, un jeune matelot de Calais passé avec son père sur la yole, laisserons-nous donc les camarades périr ainsi? Vous entendez qu'ils crient au secours!

— Que voulez-vous? répondit Lambert, un vieux matelot habitué aux catastrophes et quelque peu égoïste, on n'y peut rien; c'est un malheur, mais sur la yole on

est trop déjà. Hé ! aux écopes, aux écopes, car l'eau nous gagne. »

En effet, bien que la mer fût calme, la yole, dans laquelle s'entassaient douze robustes matelots, s'enfonçait presque au ras de l'eau, et la moindre secousse inondait la petite barque. La moitié des matelots s'épuisaient de fatigue pour rejeter l'eau dehors pendant que les autres ramaient.

Une légère brise s'éleva.

« L'eau nous gagne encore, s'écria Lambert; décidément la barque est surchargée, on est trop de deux au moins. Il faut prendre un parti.

— Et lequel ? répondit Lemoine, un des matelots. Il n'y a plus rien à jeter à la mer, si ce n'est des hommes, et à moins que deux d'entre nous ne se dévouent de bonne volonté !... D'abord ce n'est pas moi, j'ai femme et enfant.

— Ni moi, dit Lambert, je suis seul, mais je tiens à faire le plongeon le plus tard possible.

— Eh bien ! alors ?

— Qu'on s'en rapporte au sort et qu'il décide. Au petit bonheur. Deux chances valent mieux qu'une ! D'abord on a celle de ne pas tirer un mauvais numéro, et celle de ne pas être noyés tous ensemble, la barque étant allégée. »

La proposition, mise aux voix, fut adoptée à l'unanimité devant l'évidence du péril. Pendant que l'on continuait à ramer et à écoper, René écrivit au crayon, sur de petits morceaux de papier, les noms des douze naufragés; puis, les papiers, contrôlés et roulés, furent mis dans un chapeau qu'il donna à tenir à Lambert, comme le plus âgé, et lui-même, comme le plus jeune,

fut chargé du tirage. Il prit un billet, et, en pâlissant, car il songeait à son père, il l'ouvrit et respira.

— François Lemoine, dit-il d'une voix tremblante.

— Ma pauvre femme, mes pauvres enfants ! murmura le matelot en entendant l'appel de son nom. »

René mit de nouveau la main dans le chapeau et tira le second billet au milieu d'un terrible silence.

« Louis Hubert, dit-il avec une larme dans les yeux.

— Mon père ! ma mère, ma mère ! O mon Dieu ! qui leur donnera du pain, s'écria un jeune homme de vingt-deux à vingt-trois ans, en laissant tomber l'écope qu'il tenait à la main.

— Dame ! c'est le sort, dit Lambert, chez lequel l'instinct égoïste de la conservation étouffait la piété. Enfin, nous avons tous couru la chance, ce n'est pas notre faute...

— On nous laissera bien le temps de faire notre prière, répondit Lemoine en s'agenouillant, ainsi qu'Hubert, l'autre victime désignée par le sort. »

La plupart des matelots pleuraient, quoique soulagés sans doute au fond du cœur de ne plus sentir peser sur eux la menace de la mort. Mais le plus affligé de tous, c'était René, qui, la figure baignée de larmes, contemplait avec désolation cette triste scène. L'impression qu'elle faisait sur lui était telle que son père, vieux matelot, un peu moins tendre de cœur quoique aussi généreux, se voyait par instants forcé de soutenir son fils prêt à défaillir. Au moment où les deux condamnés du sort se relevèrent, René, se penchant vers son père, lui dit tout bas, avec un étrange sourire, quelques mots dont celui-ci parut vivement ému, mais ému d'un sentiment qui ressemblait à l'admiration.

Un naufrage en mer.

« Certainement, mon enfant, répondit-il, ce serait bien, et si c'est ton idée, je ne demande pas mieux.

— Merci, père, dit l'adolescent, qui s'avança au milieu du groupe, et arrêtant les deux infortunés matelots grimpés sur le banc et prêts à sauter dans la mer :

— Un instant, camarades, dit-il, la chose va s'arranger à l'amiable et à la satisfaction de tous.

— Hein ! comment? fit Lambert avec un geste d'impatience.

— Toi, Lemoine, reprit René, tu as une femme et des enfants ; toi, Hubert, de vieux parents, et tous deux vous ferez faute à une famille désolée. Mon père et moi, au contraire, nous sommes seuls ! Personne là-bas ne nous attend et ne nous regrettera, ma pauvre mère étant morte. Ainsi, mes amis, permettez que nous prenions votre place. »

Un murmure à la fois de stupeur et d'admiration se fit entendre. Tous les yeux se mouillèrent de larmes ; mais, par un noble combat de générosité, Lemoiné et Hubert se refusaient à accepter le sacrifice.

« Non ! non ! disaient-ils ; c'est nous que la Providence a désignés puisque nos noms sont sortis ! A la volonté du bon Dieu ! il aura pitié des nôtres.

— Camarades ! reprit le vieux matelot de Calais, c'est le bon Dieu, au contraire, qui a inspiré l'enfant ! Laissez, si ce n'est pas pour vous, que ce soit pour ceux que vous aimez.

— Merci, disait Lemoine, merci ; mais il y aurait conscience... ce serait une lâcheté à nous de permettre...

— Allons donc !

— Enfin qu'on se décide, dit Lambert avec humeur ; la brise augmente et l'eau monte.

— Personne alors, personne ! s'écria une voix généreuse, qui ne trouva que peu d'écho. A la grâce de Dieu !

— La belle avance, murmura Lambert d'un air sombre, nous serons tous noyés de compagnie. Voilà !

— L'eau nous gagne ! Voyez ! voyez ! crièrent soudain plusieurs voix avec l'accent de l'épouvante. La yole va sombrer.

— Elle sombre, dit Lambert sourdement. »

En effet, par suite de l'émotion de cette scène, on avait laissé reposer les écopes, et, l'eau continuant d'entrer, la barque baissait de plus en plus. A peine le bordage s'élevait-il de quelques lignes au-dessus de la mer.

René s'était rapproché de son père. A la vue du péril, ils échangèrent ensemble un sublime regard, firent à la fois le signe de la croix, et se donnant la main, enlacés à demi, se laissèrent glisser dans la mer. La vague se referma sur eux. Au même instant, la barque se releva et l'eau baissa de deux ou trois pouces autour du bord.

« Sauvés ! nous sommes sauvés ! ne put s'empêcher de murmurer Lambert, d'un air de satisfaction.

— A quel prix ! répondit Lemoine en essuyant ses yeux du revers de la main.

— Sans doute ! sans doute ! Mais le bon Dieu les en récompensera !

— Oh ! dit un matelot, bien sûr qu'à l'heure qu'il est ils sont en paradis, et entrés par la grande porte. »

V

Laboureur et matelot.

Leduc (Dominique) le héros de cette histoire, habitait avec son père presque infirme, avec sa vieille mère,

guère plus valide, et sa jeune sœur, une petite chaumière à proximité d'H..., arrondissement de Lille. L'humble champ dont le produit nourrissait la famille s'étendait à l'entour. Au dedans, tout respirait une si douce paix, une si charmante simplicité, une propreté si exquise, qu'involontairement on se prenait à désirer d'habiter ce paradis.

Le bonheur était là en effet. Le père de Dominique n'avait eu pour l'y fixer qu'une chose à faire : vivre en bon chrétien et en honnête homme; pauvre des biens de la terre, mais riche par la modération de ses désirs, il mettait sa joie dans l'affection d'une famille dévouée, dans la conduite de ses enfants, modèles à son exemple de toutes les vertus, dans la satisfaction du travail journalier, dans le contentement surtout d'une conscience dont les inquiétudes ne lui avaient jamais causé la plus légère insomnie.

Mais la Providence, pour les rendre plus dignes de la récompense en exaltant leurs mérites, prépare à ses élus parfois de cruelles épreuves, comme elle ouvrait aux martyrs l'arène sanglante, ou déchaînait contre eux les bêtes féroces et les bourreaux. Dominique atteignit ses vingt ans, l'époque fatale de la conscription. Le fils unique prit un mauvais numéro, et alors adieu toute félicité dans la chaumière. Il fallait se séparer pour longtemps, pour toujours peut-être... Une circonstance particulière vint encore ajouter au chagrin. La feuille de route apprenait aux parents que leur fils, jusqu'alors laboureur et qui de sa vie n'avait entrevu les agrès d'un navire, était incorporé dans la marine. Mais Dominique, bravement résigné, puisque Dieu le voulait ainsi, prit son parti de cette circonstance aggravante comme du

resté ; il renfonça ses larmes pour ne pas trop faire couler celles de ses parents, et, après avoir reçu leur bénédiction, il partit, le cœur déchiré, mais plein de force pourtant, parce qu'il avait confiance que, dans l'accomplissement de son devoir, le secours de la Providence ne lui manquerait pas. Un mois après, il était à Toulon, et une première lettre, que d'autres suivirent régulièrement, vint donner à ses parents consolation et courage.

Dominique, lui, n'imita pas ces lâches conscrits qui, par leurs éternelles doléances, ajoutent inutilement à l'affliction du pauvre père et de la tendre mère. Bien moins encore, suivit-il l'exemple de ceux-là, plus nombreux peut-être, qui s'évertuent pour mettre à contribution, sous un prétexte ou sous un autre, une famille où souvent on prélève sur le nécessaire les quelques pièces de monnaie économisées à l'intention d'un malade ou d'un convalescent et qui sont gaspillées par un gaillard des mieux portants dans des libations coupables. A nos braves soldats, que j'aime si cordialement, je ne tairai pas en loyal ami la vérité, quoique pénible : à plusieurs, à beaucoup peut-être, on reproche de lever trop aisément sur la bourse paternelle, si pauvre qu'elle soit, le décime de guerre. Le fait est que le militaire, dans l'ennui des garnisons surtout, n'est pas toujours discret dans les appels de fonds adressés aux parents, ni parfois très scrupuleux sur les moyens de faire venir l'eau ou plutôt le vin au moulin.

Ainsi ne faisait pas Dominique. Il n'écrivait à ses parents que pour les rassurer : il n'avait besoin de rien, disait-il, et se trouvait au mieux de sa nouvelle position. A l'entendre, les cordages étaient sûrs comme le

plus sûr escalier; les hamacs, doux comme le meilleur lit de plume, offraient, grâce au roulis, la plus agréable balançoire. La nourriture, abondante et saine, faisait honneur à la cuisine du gouvernement. Le matelot enfin n'avait qu'à se louer de ses chefs, tous bienveillants, de ses camarades, tous excellents.

« Tu ne nous parles pas de la pipe, écrivait la mère; s'il te manque quelque argent pour le tabac, mande-le nous, on tâchera de t'en envoyer. »

« Ma pipe, répondait le matelot, en songeant aux privations que vous vous étiez tant de fois imposées pour moi, je l'ai jetée par-dessus le bord, et un requin l'a gobée au passage! Vous riez, mes chers parents, à la bonne heure, et j'en suis bien aise... »

Hélas! le pauvre garçon se trompait, sa lettre ne provoqua pas un éclat de rire, pas même un sourire; dans la chaumière, tous étaient dans les larmes. Par suite d'une année mauvaise et de récoltes perdues, la détresse arrivait à grands pas; déjà même il avait fallu vendre *Géniole*, l'unique vache qui faisait tout le bétail de l'humble métairie. Mais on s'était bien gardé d'écrire ces tristes détails au matelot, de peur de l'affliger, et lui, par le même motif, en parlant de sa position, taisait avec soin le revers de la médaille. Mais Dominique n'était point aussi facile à abuser que ses bons et naïfs parents le pensaient, et par les réticences mêmes il soupçonna la vérité.

Cependant le navire quitte Toulon, faisant voile pour la Grèce; dans la traversée, il manque de sombrer, battu d'une tempête épouvantable. Il arrive, pour réparer ses avaries, à Athènes, où Leduc tombe malade. Convalescent à peine, le matelot se hâte d'écrire à ses

parents pour leur donner de ses nouvelles; mais de sa maladie comme de la tempête, il se garde bien de parler dans sa lettre : que deviendraient les nuits de sa mère?

Le vaisseau lève l'ancre et se dirige vers la Palestine, voici le fils du laboureur à huit cents lieues de son village. Comme son cœur est oppressé quand il songe à l'énorme distance qui le sépare de tous ceux qu'il aime! Pourtant c'est une grande joie pour lui de voir cette terre des miracles, cette terre sainte, si chère à tout chrétien. Quel bonheur n'a-t-il pas à raconter tous les détails de son voyage à ses pieux parents, en glissant peut-être dans la lettre quelques feuilles dérobées aux arbres séculaires du jardin des Oliviers!

Elle arrive, cette chère lettre, apportée de si loin et si longtemps attendue. Mais d'où vient qu'elle semble plus lourde qu'à l'ordinaire? La famille s'étonne, et la main tremblante du père s'empresse à briser le cachet. La lettre ouverte, devinez ce qu'on trouve, en outre des feuilles bénies?... Un papier qui était un envoi d'argent. Le bon, l'excellent fils! Calculant le déficit que son absence devait causer dans la chaumière, il s'était promis de le combler à tout prix. Centime par centime, sa paye avait été soigneusement économisée; non seulement Dominique avait brisé sa pipe, mais il se privait presque du nécessaire, de son vin, par exemple, qu'il vendait pour grossir son trésor. Voilà comment, dans l'espace de quinze mois, il avait pu réaliser la somme relativement considérable de 95 francs. Mais les privations ne coûtaient rien au marin, heureux de pouvoir se dire en pensant à sa famille : « Comme ils vont être joyeux là-bas! Quelle surprise et quels transports! Comme chacun doit me bénir! Oh! les douces larmes

qui coulent bien sûr en ce moment! » Et le bon fils ne se trompait pas. S'il eût vu le sourire ineffable qui s'épanouissait sur les lèvres de sa mère et les regards attendris et radieux de son père à cette preuve si touchante d'affection, Leduc aurait trouvé plus légères encore les gênes qu'il s'imposait, et il les eût savourées, pour ainsi dire, avec délices.

Chaque année, la même somme de 95 francs, amassée par les mêmes moyens, arrivait à la chaumière, où peu à peu elle ramena l'aisance en relevant les courages. La vache put être remplacée, l'espérance envolée de cet humble toit y revint avec les plus riantes promesses pour l'avenir, et promesses, cette fois, réalisées. Un matin, la porte s'ouvre. Grand Dieu! c'est lui, c'est le marin, c'est le fils bien-aimé, de retour avec son congé et les 95 francs cousus dans sa ceinture.

« Me voilà, dit-il, et pour ne plus vous quitter, mon père! ma mère! ma mère!... » Et la figure inondée de larmes, il se précipite dans des bras tremblants qui avaient à peine la force de s'ouvrir pour l'enlacer.

Le brave matelot, redevenu cultivateur, a repris la bêche; infatigable au travail, il trouve le temps, sans négliger l'utile, de penser à l'agréable. La chaumière un peu délabrée a vu fermer ses lézardes. La vigne et le rosier grimpant autour des murs et les tapissant en été de leurs feuillages et de leurs fleurs, et en automne des plus beaux fruits, leur font pendant six mois une riante parure qui donne plus que jamais l'idée du paradis terrestre. A une certaine époque surtout, quand les milliers de roses blanches ou légèrement teintées d'incarnat dont sont constellés les arbustes épanouissent

La tempête.

leurs calices, on se trouve comme enveloppé dans une atmosphère de parfums.

« Il en est de plus doux à l'intérieur », disait un voisin, en parlant de cette heureuse chaumière tout embaumée par la bonne odeur des saintes vertus.

VI

Comment on ne gagne pas la croix.

C'était en 1809 ou 1810, la frégate francaise, *le Jules-César*, commandée par le capitaine Dubern, l'un des officiers les plus énergiques de la marine impériale, croisait sur les côtes de Bretagne, qu'inquiétaient fréquemment les navires de guerre anglais. Les besoins du service exigèrent l'envoi à terre d'un canot; mais, pour le piloter sûrement à travers les écueils dont la côte est semée en cet endroit, il fallait un marin connaissant parfaitement ces parages.

« Envoyez-moi le contre maître Yvon, dit le capitaine à l'aspirant qui devait commander le canot; nul mieux que lui ne connaît ces eaux, puisqu'il est né dans les environs.

— Oui, commandant. »

Quelques instants après, le contre-maître se présentait devant son supérieur, la casquette à la main et avec un air respectueux qui n'ôtait rien à l'expression résolue de sa mâle figure. Dans sa déférence pour son chef, on sentait qu'il entrait plus d'affection encore que de crainte.

« Contre-maître, dit le capitaine, faites parer le petit canot et prenez avec vous quelques hommes pour conduire à terre l'aspirant un tel.

— Oui, mon commandant. Et le matelot tournait déjà les talons. Un signe du commandant l'arrêta.

— Je n'ai pas tout dit.

— Pardon alors, mon commandant, je vire de bord et reprends le port d'armes.

— Écoutez, Yvon, je vous ai choisi pour aller à terre, parce que, mieux que personne, vous avez pu étudier la côte, et que nous n'avons pas de temps à perdre. Avant deux heures, il faut qu'on soit de retour à bord. Vous le savez, d'après ce que nous ont dit les pêcheurs, une frégate anglaise, accompagnée de deux petits bricks, rôde dans les environs. D'un instant à l'autre, elle peut apparaître et je compte lui donner une leçon dont elle se souviendra. Mais en pareil cas je n'aurais pas trop à bord de tout mon monde; ainsi nagez vigoureusement et pas une minute de retard.

— Comptez sur moi, mon commandant. J'aurais trop peur d'ailleurs, si l'on vient à s'accrocher avec l'Anglais, de n'être pas de la fête.

— Très bien! Un mot encore. Je vous connais, Yvon, et je sais que, dans tout mon équipage, il n'est point de matelot plus intelligent et plus brave quand il s'agit d'affronter la tempête ou de s'élancer sur le pont du navire harponné par le grappin. Je sais tout cela et aussi que nul plus que vous n'est dévoué à son pays et à l'Empereur.

— Pour ça, mon commandant, sans me flatter, je crois que j'en tiens. Vous n'avez qu'à dire un mot, et, s'il le faut pour le bien du service, me voilà! dans l'eau comme dans le feu, je ferai le plongeon.

— Je n'en doute pas, mon brave; mais pour l'instant c'est une chose moins difficile que je vous demande.

— Parlez, mon commandant, et regardez-la comme faite.

— Eh bien, contre maître, si je connais et apprécie vos bonnes qualités, je ne puis ignorer vos... ou plutôt votre faible. Vous ne savez guère résister à la tentation quand une bouteille pleine vous fait les yeux doux.

— Mon... mon commandant, je... ne dis pas non..., pourtant... voyez-vous, balbutiait le maletot décontenancé et dont les joues hâlées se coloraient d'une teinte presque écarlate.

— Ne cherchez point à vous excuser pour un défaut qui plus d'une fois déjà vous a valu de fâcheuses punitions, et dont mes reproches, bien plus, mes conseils amicaux, n'ont pu vous corriger.

— C'est vrai, mon commandant, j'y tâche pourtant, et tous les matins je me fais à moi-même des morales, et rudes, allez; mais je ne m'en souviens pas toujours l'après-midi si l'occasion et le diable me tentent.

— Il ne faut qu'une bonne fois dire: Je le veux! Et pour un homme de cœur comme vous, cela lui devrait être facile, surtout quand il est tant de graves motifs à l'appui. Pensez à ceci en particulier : quelque chose, mon brave, manque à votre boutonnière, et ce malheureux défaut seul en est cause. Aujourd'hui peut-être une bonne occasion va se présenter. Si nous abordons l'Anglais, faites comme d'habitude et je vous donne ma parole de vous signaler de telle façon au rapport qu'en dépit des notes passées, vous aurez le ruban.

— Suffit, mon commandant, dit le matelot dont l'œil étincelait. Que l'Anglais tombe dans nos filets et vous verrez ce qu'on sait faire.

Mais prenez garde en allant à terre de céder à

quelque tentation. Non seulement je défends qu'on entre au cabaret, s'il s'en trouvait par hasard un dans les environs ; mais, vos hommes et vous, je ne veux pas même que vous mettiez les pieds à terre.

— On obéira, mon commandant, je vous le promets.

— C'est bien, maintenant embarque ! »

Cinq minutes après, le canot nageait vers la côte, et une demi-heure ne s'était pas écoulée qu'il abordait. L'aspirant sauta à terre et s'éloigna laissant les hommes dans le canot avec le contre-maître, auquel il renouvela les recommandations du capitaine.

« Suffit, suffit, c'est entendu, mon officier, répondit le contre-maître, et il avait la ferme intention de tenir parole. A quelques pas (il le savait), s'élevait une chaumière bariolée de rouge et ornée du gui traditionnel, au-dessus duquel on lisait en caractères parfaitement intelligibles pour les amateurs, bien que l'orthographe laissât un peu à désirer :

Ici, bon vain, bon sidre, sans os.

Malgré cette toute séduisante invitation, le contre-maître ne bougea pas de son banc, et même, crainte de mauvaise pensée, il eut soin de tourner la tête d'un autre côté.

Les marins attendaient depuis quelque temps, les bras croisés ou les mains nonchalamment posées sur les avirons au repos, quand une barque de pêcheur montée par deux hommes, rasant la côte, arriva tout proche du canot.

A la vue d'Yvon, l'un des deux pêcheurs poussa un cri de surprise, et, au risque de faire chavirer les embarcations, il prit le contre maître à bras le corps en l'ac-

colant de la manière la plus fraternelle. En même temps, il s'écriait avec un accent ému et joyeux :

« Ah ! bien, c'est toi, pays, c'est toi ?

— Vraiment oui, c'est moi, répondit le contre-maître, qui ne semblait pas moins heureux de la rencontre.

— Se retrouver comme cela *subito*, quand on ne s'est pas vu depuis trois ans ; des camarades qui ont navigué ensemble, et si bons amis, les deux doigts de la main, quoi ! se retrouver ainsi, c'est une chance.

— C'est vrai ! moi qui te croyais sur les pontons, prisonnier des Anglais.

— En effet, j'ai tâté quelque temps de leur cuisine qui m'avait rendu sec comme un hareng fumé à la hollandaise. Par bonheur, une occasion s'est offerte de brûler la politesse aux habits rouges, et j'en ai profité. De retour en France, j'ai trouvé le deuil dans la chaumière ; mon pauvre père était mort pendant mon absence ; la mère, infirme et âgée, avait besoin de moi. J'ai demandé et obtenu mon congé. Et me voilà.

— Je t'en félicite, une bonne idée que tu as eue de venir par ici.

— Ah ? ça, reprit le pêcheur, c'est bien le moins qu'on trinque à la rencontre. Justement on n'a pas besoin de se déranger beaucoup, la maison du père Hoël, un bon endroit que je connais et toi aussi, est à deux pas. Allons, camarade, ou plutôt camarades, ajouta-t-il en se tournant vers les rameurs.

— Merci, mon matelot, bien fâché de te refuser, répondit le contre-maître, mais en ce moment, impossible. Le capitaine a défendu de mettre les pieds à terre, c'est-à-dire de quitter le canot, ne fût-ce qu'un instant, et surtout il a interdit la visite au cabaret.

— Il est sévère, le capitaine. Mais bah ! pas de règle sans exception ? Ce sera d'ailleurs l'affaire de quelques minutes.

— Non, non, quant à cela, vois-tu, j'ai promis, j'ai promis.

— Mais, une idée. Voici qui arrangera tout et nous permettra de boire à la santé d'un chacun sans manquer à la consigne. J'ai là mon mousse, il va sauter à terre et courir chez le père Hoël dire qu'on nous expédie des verres et des bouteilles.

— Mais, mais... je ne sais pas si... peut-être bien... je craindrais... objectait le contre-maître, hésitant et se défendant mollement, bien que sa conscience lui reprochât ce subterfuge qui, s'il respectait la lettre de la consigne, en oubliait certainement l'esprit. Pourtant, si tu crois... mais seulement une ou deux bouteilles. »

L'autre n'avait point attendu la permission. Déjà le jeune pêcheur, son aide, frappait à la porte du cabaret, et peu d'instants après, il revenait accompagné du père Hoël, pliant sous le poids d'un large panier rempli de verres et de bouteilles.

« C'est trop, dit le contre-maître inquiet et se défiant de sa propre faiblesse. J'avais dit une bouteille.

— Veux-tu donc que les camarades nous regardent? on n'est pas des égoïstes. Allons, les amis, allongez la main, chacun son verre. Et d'abord une tournée à la santé du commandant... A tout seigneur tout honneur. »

Nul ne se fit prier; les verres se remplirent et l'on but à la santé proposée. Après celle-là, on porta celle des deux amis. Mais alors les marins du canot, en hommes raisonnables, déposèrent leurs verres et se

refusèrent énergiquement à toute invitation nouvelle. Seuls, le pêcheur et le contre-maître restèrent la bouteille à la main vis-à-vis l'un de l'autre, continuant de verser, trinquer et absorber tant et si longtemps, que le pêcheur à la fin s'affaissa d'un côté, tandis que son ami roulait ivre-mort de l'autre. On jeta le pêcheur dans sa barque et l'on releva le contre-maître; mais vainement essaya-t-on de le replacer sur son banc et de l'y maintenir. Deux ou trois fois il tomba à la renverse, et l'on dut le recoucher inerte, anéanti, au fond du canot. Peu d'instants après, l'aspirant arriva.

« Eh bien ! et le contre-maître ? » demanda-t-il en fronçant le sourcil et le cherchant des yeux.

On le lui montra gisant sous un banc. Il comprit et murmura :

« Le proverbe n'a pas tort, qui a bu... Incorrigible ivrogne. Il n'y a pas à compter sur cet homme ; je l'avais dit au capitaine. »

En même temps, il ordonna de nager rapidement vers la frégate, que l'on ne tarda pas à rejoindre. Yvon, complètement insensible et incapable de s'aider lui-même, dut être hissé à bord au moyen du cric, absolument comme un colis.

Le capitaine, auquel l'aspirant, après lui avoir rendu compte de sa mission, avait appris la nouvelle équipée du contre-maître, ne put s'empêcher de murmurer avec un soupir :

« Un si brave matelot, n'avoir pas plus de raison ! Tant de cœur et la tête si légère ! Le malheureux, il me forcera à lui retirer ses galons. Car, en dépit du courage et du dévouement, je ne puis tolérer un tel scandale. Manquer ainsi aux promesses les plus solen-

nelles, et dans un pareil moment, ajouta le capitaine, qui, sa longue-vue à la main, regardait attentivement un point noir à chaque instant grossissant à l'horizon.

— C'est bien, jeune homme, dit-il ensuite en se tournant vers l'aspirant, allez à votre poste de combat; l'Anglais nous arrive à toutes voiles, comptant, avec l'aide de ses deux acolytes, ne faire de nous qu'une bouchée. Nous verrons bien. Le léopard aura de bonnes griffes s'il nous entame seulement.

— Mais, commandant, que faire de cet homme ? où le mettre ?

— Qu'on le jette à fond de cale pour y cuver sa boisson ! pendant que ses braves camarades se feront écharper ! Ah ! je lui prépare un réveil... »

Un quart-d'heure à peine s'était écoulé, que la frégate anglaise, *the Black Prince*, *le Prince-Noir*, flanquée de deux bricks ou cutters, arrivait à demi-portée, saluant le navire français de toute sa bordée. Mais pas un boulet ne porta.

« A votre tour, mes enfants, à votre tour, cria le capitaine Dubern d'une voix tonnante, et visez mieux. Feu ! feu ! et *Vive l'Empereur !*

— *Vive l'Empereur !* répondit l'équipage tout d'une voix. En même temps, les canons grondèrent, et sur le pont ennemi on vit tomber des fragments de voiles et d'agrès, des planches et des débris pêle-mêle avec des hommes.

— Feu de tribord maintenant, clama le capitaine, qui par une habile manœuvre, présenta le travers au *Prince-Noir* quand il voulut riposter. »

La canonnade continua terrible, et bientôt les deux navires disparurent, enveloppés dans un nuage d'épaisse

fumée. Les deux cutters voulurent en profiter pour s'approcher de la frégate française, et loger sournoisement quelques boulets dans sa coque; mais le capitaine, qui surveillait les petits bâtiments, par une manœuvre audacieuse, abandonnant un instant son principal adversaire, arriva brusquement sur les deux cutters foudroyés à bout portant d'une double décharge, qui coula l'un immédiatement et laissa l'autre désemparé et impuissant; puis, le *Jules-César* revint sur le *Prince-Noir*, contre lequel de nouveau ses canons tonnèrent. Bientôt on entendit d'affreux craquements, et le grand mât du navire ennemi, éclatant par la moitié, couvrit le pont de ses débris.

« A l'abordage! mes enfants, à l'abordage! cria le capitaine, ils sont à nous! Vive la France! ils sont à nous! »

Et les grappins d'abordage ayant rivé de tous les côtés la frégate anglaise à la nôtre, nos intrépides matelots, la hache et le pistolet au poing, tombant des bastingages et des haubans sur le pont ennemi jonché de morts et de mourants, eurent bientôt balayé les quelques braves qui se défendaient encore. Le capitaine, blessé glorieusement sur son banc de quart et s'y voyant presque seul, dut rendre son épée au lieutenant du *Jules-César*, pendant que le pavillon aux trois couleurs remplaçait sur son grand mât la flamme aux armes de l'Angleterre.

« Bravo! mes enfants, bravo, disait le capitaine français qui présidait à l'opération; vous êtes les dignes enfants de la France, et l'Empereur sera content de vous. Il saura qu'il peut compter sur la flotte comme sur l'armée. »

Le capitaine alors regagna son propre navire. Au moment où il abordait, d'une des écoutilles on vit sortir une forme humaine.

« Ah ! dit un marin, voilà maître Yvon qui se réveille. C'est un peu tard. »

C'était le contre-maître, en effet, que le tintamarre de cette infernale canonnade n'avait pu tirer du sommeil léthargique de l'ivresse, mais qui enfin, quand le vin eut épuisé sa force, sorti de l'anéantissement, arrivait sur le pont, et, se frottant les yeux, dans la stupeur de l'étonnement, regardait autour de lui les débris d'armes, les tronçons sanglants, les fragments de toute espèce qui jonchaient le plancher. Puis, levant les yeux, il aperçut le capitaine qui, entouré de son état-major, donnait ses ordres sur le pont, montrant du doigt la frégate ennemie, surmontée du pavillon tricolore.

« Mais on s'est donc battu ? s'écria Yvon avec un geste à la fois d'étonnement et de désespoir.

— Ça m'en a tout l'air, répondit un camarade, et tu n'y étais pas, comme disait l'autre. Et vrai, il y aurait bien aussi de quoi s'aller pendre de chagrin, car c'était un beau combat. L'Anglais s'est bien défendu. Mais le capitaine nous avait dit : « Mes enfants, je compte sur « vous, comptez sur moi ! *En avant ! à l'abordage !* » — *A l'abordage !* avons-nous répondu comme un tonnerre. Et alors, boum, boum ! Une canonnade à réveiller les morts ! Une fusillade du diable ! pif, paf, v'lan, patatras ! puis l'abordage ! Et enlevé, l'affaire était faite.

— Et je dormais, moi, je dormais ! misérable, murmurait Yvon, les dents serrées, dans un accès de rage sourde contre lui-même. Je ne suis pas digne d'être Français, d'être homme ! Et dans son délire furieux,

saisissant un des pistolets que le camarade portait à sa ceinture, il l'arma, et plaçant le canon sur son front, il se fût fait sauter la cervelle, si l'autre ne l'eût pas arrêté. Le coup partit, mais la balle passa par-dessus la tête d'Yvon et alla se perdre dans la mer. »

En ce moment même, le capitaine arrivait près du contre-maître.

« Qu'est-ce donc? demanda-t-il au bruit de l'explosion, et voyant le matelot arracher au contre-maître le pistolet dont il s'était armé.

— Mon commandant, répondit le matelot, c'est le contre-maître qui voulait faire une... une sottise.

— Un crime après une lâcheté, » dit sévèrement le capitaine.

A la vue du capitaine, Yvon, écrasé par la honte, se sentit chanceler. Et les reproches du chef, dont maintes fois il avait éprouvé la bonté, ne frappèrent pas seulement ses oreilles, mais retentirent jusqu'au fond de son cœur. De grosses larmes jaillirent soudain de ses yeux, et tombant à genoux, il murmura :

« Mon commandant! mon commandant! c'est vrai, je suis un misérable, le dernier des hommes, j'ai mérité tous les châtiments. Faites de moi ce que vous voudrez, je ne m'en plaindrai pas, faites-moi fusiller. »

Et le malheureux sanglotait en se tordant les mains. Les larmes inondaient ce rude visage qu'on avait vu plus d'une fois impassible malgré la souffrance de cruelles blessures. Puis dans ce cri de désespoir il y avait aussi l'accent du repentir.

Le capitaine en fut ému. La joie d'ailleurs qu'il éprouvait de sa victoire le disposait à la clémence. Aussi, avec un visage moins rude, il dit au contre-maître :

« Relevez-vous, Yvon, vous êtes bien coupable, je ne vous punirai point cependant, je vous crois assez puni par la honte comme par le regret : quelle belle occasion vous avez manquée ! »

Comme le capitaine achevait ces mots, un matelot dont les mains et la figure étaient noires de poudre et de sang, la veste tailladée de coups de sabre, s'avança. Portant en signe de respect la main à son front, autour duquel il avait noué un mouchoir à cause d'une blessure heureusement peu grave, il dit :

« Vous m'avez fait demander, mon commandant ?

— Oui, matelot. N'est-ce pas toi qui le premier as sauté sur le pont de l'Anglais ?

— Ça se peut bien, mon commandant.

— Cela est, car tous tes camarades l'affirment. N'est-ce pas toi encore qui d'un coup de hache as fendu la tête au lieutenant ennemi ?

— Oui, mon commandant.

— Et après avoir abattu quatre ou cinq autres soldats et matelots qui te barraient le passage, à travers la fusillade, tu as grimpé pour faire tomber le pavillon de l'Anglais ?

— La vérité, mon commandant.

— Et tu es blessé ?

— Oh ! un rien, une égratignure, pas la peine d'en parler, un simple coup de sabre ! seulement j'ai mis ce chiffon dans la bagarre parce que le sang me tombait sur les yeux.

— Tu iras te faire panser, mon brave, et je te promets une belle page au rapport. Mais tu mérites que la récompense ne se fasse pas attendre : tiens ! Et le capitaine, détachant sa croix, la donna au matelot radieux en di-

sant : « Tu la garderas, je n'en doute pas, et l'Empereur sera d'avis que j'ai bien fait. »

Puis, se tournant vers le contre-maître, qui regardait cette scène avec une douloureuse émotion, mais non point d'ailleurs avec l'œil de l'envieux :

« Voilà votre punition, » lui dit-il.

Yvon, comme frappé au cœur, pâlit, ses lèvres blanchirent et, s'affaissant sur lui-même, il tomba sans connaissance. Le capitaine, jetant sur le malheureux un regard de pitié, après s'être assuré que ce n'était qu'un évanouissement, le fit relever en ordonnant qu'on en prît soin.

« Cette fois, il est corrigé, » dit-il.

Et, en effet, à dater de ce jour, non seulement le contre-maître ne s'enivra plus, mais il prit le vin en telle aversion qu'il n'en pouvait goûter même mêlé avec de l'eau. La vue du liquide vermeil lui semblait insupportable, il en détournait les yeux avec une sorte d'horreur.

VII

Le lieutenant Pointe-d'Aiguille.

Entre les mâles vertus du soldat, l'une des plus belles, sinon la plus éclatante, c'est cette forte vertu de l'obéissance, c'est la discipline, le ciment des armées et sans laquelle celles-ci, malgré le courage individuel des chefs et des soldats, désorganisées par l'insubordination, offrent une proie facile à l'ennemi et sont condamnées tôt ou tard à une inévitable défaite. Il en est d'une armée comme de ces dards dont parle l'apologue : réunis en faisceau, ils présentent une résistance

invincible; mais qu'on les isole, et la main débile d'un vieillard suffit pour les briser l'un après l'autre. La discipline, si admirable surtout quand elle n'est point la soumission servile de la crainte, mais un sentiment généreux qui prend sa source dans le patriotisme, dans le dévouement, dans la religion, la discipline ne saurait être tenue en trop grande estime; dans les sacrifices qu'elle impose et qui vont parfois jusqu'à la plus sublime abnégation, elle honore autant et davantage même le soldat que les plus brillants faits d'armes. Il ne faut donc pas dire comme ce militaire que j'ai entendu : « Bah ! l'officier, c'est un homme comme un autre. » L'officier n'est point un homme comme un autre, lorsqu'il commande au nom du devoir : c'est la patrie, c'est Dieu lui-même qui parle par sa bouche.

Il importe d'ailleurs que l'obéissance soit rendue facile par l'exercice modéré du commandement et que toujours la fermeté s'y tempère par la bonté. J'aime à dire qu'il en est ainsi d'ordinaire. Un défaut pourtant qui se rencontre quelquefois chez l'officier, et regrettable, c'est un certain zèle indiscret et formaliste qui s'appesantit avec excès sur le détail, exige dans l'observation de la règle une exactitude mathématique, impossible, et ne passant rien, n'excusant rien, sévit pour des vétilles sur lesquelles la prudence au contraire conseillerait de glisser.

C'était là ce qu'on reprochait au lieutenant Darmoise, brave officier du reste, ayant de nobles qualités, mais qu'appréciaient peu ses soldats à cause de son commandement roide et dur, et de sa minutie inexorable, à laquelle n'échappait point la plus légère inadvertance, Un grain de poussière sur le parement de l'habit, un

bouton terni par un contact involontaire, un pli malheureux, un képi imperceptiblement penché, ou tel autre péché moins que véniel, éveillaient sa susceptibilité et attiraient au délinquant des reproches et des punitions. Le plus fâcheux, c'est que le lieutenant, sévère pour tous, avait encore deux poids et deux mesures, et prompt à s'irriter, mais lent à oublier, faisait plus particulièrement sentir son autorité à ceux qui, à tort ou à raison, pour un motif ou pour un autre, avaient eu le malheur de lui déplaire. Pour ceux-là il multipliait les exigences et ne leur laissait ni répit, ni trêve. Aussi l'un d'eux, certain jour, en se plaignant amèrement à ses camarades, l'avait qualifié *Pointe-d'Aiguille* (on comprend pourquoi), et c'était le nom que donnaient entre eux au lieutenant Darmoise les soldats de sa compagnie d'infanterie de marine, en garnison à Toulon pendant l'année 1837.

Parmi les soldats qui n'agréaient que peu ou point au lieutenant, on pouvait citer tout d'abord Joseph Perrin, conscrit de l'année, bon jeune homme pourtant, soumis, honnête, courageux, dévoué, zélé dans l'accomplissement de ses devoirs, mais qui, par trop de vivacité naturelle, péchait quelquefois dans ces petites choses que le lieutenant estimait à l'égal des plus importantes. Puis encore, il avait le tort grave, aux yeux de son supérieur, d'être chrétien, et chrétien pratiquant. Imbu, par le malheur de son éducation, des préjugés antireligieux, le lieutenant, qui n'aimait pas les cagots, pour parler son langage, était de ces gens, nombreux dans le monde, prompts à crier bien haut contre l'intolérance et ne supportant pas volontiers chez les autres une opinion, une croyance différente de la leur.

Le lieutenant, en homme de cœur, comme il était au fond sous des dehors rudes, aurait dû tout au moins admirer le courage dont le conscrit faisait preuve par sa fidélité à remplir ses devoirs de chrétien, en dépit des obstacles et des brocards. Et certes on ne le ménageait pas dans la compagnie, où il était le seul qui osât braver le respect humain. Du matin au soir, pleuvaient sur lui les quolibets, les quolibets toujours les mêmes, ineptes et grossiers, les lazzis bêtes, les plaisanteries idiotes qui traînent depuis des siècles dans les chambrées et ailleurs et n'en font pas moins toujours rire les étourdis et les sots. Les moqueries acharnées pourtant n'intimidaient point le brave Joseph, qui d'habitude en faisait justice par le dédain en les laissant tomber à terre, mais au besoin savait les relever avec autant d'esprit que de bon sens.

Certain jour, par exemple, qu'un de ses camarades le brocardait ainsi à outrance pour l'avoir vu faire à son réveil le signe de la croix, Perrin, le regardant fixement et croisant les bras, lui dit :

« Autant de paroles que de sottises, vois-tu bien, et si tu permets qu'à mon tour j'ouvre la bouche, je veux que tout le premier tu sois forcé d'en convenir.

— Moi, je t'en défie bien !

— C'est ce que nous allons voir. Les camarades jugeront; quoiqu'ils soient de ton bord peut-être, je m'en rapporte à leur bonne foi. Voyons, maître bavard, d'abord une question et réponds-moi *rectà*.

— J'y compte.

— Tu viens de passer trois mois dans ta famille parce que tu avais eu la chance d'un congé, et je t'ai entendu parler avec effusion de tes vieux parents; tu

as, nous disais-tu, un père excellent et la meilleure des mères.

— Certes.

— Et tu les vénères, et tu les aimes !

— Ça se demande-t-il ?

— Tu les aimes de tout cœur et tu donnerais, s'il le fallait, ta vie pour eux ?

— Ma vie et dix autres avec si je les avais.

— Très bien ! Et tu ne manques pas sûrement une occasion de leur prouver ton amitié et de déclarer tes sentiments.

— J'ai du plaisir à leur faire ce plaisir, et je m'en voudrais de leur causer la moindre peine.

— A la bonne heure ! Et le matin en te levant, quand tu les revois pour la première fois, ou le soir, en les quittant, ne leur dis-tu rien ?

— Par exemple ! je n'oublie ni le bonjour, ni le bonsoir, sans compter que je serre avec affection la main du père et que j'embrasse la mère plutôt deux fois qu'une.

— Eh bien ! mon cher, tu as tort : agir ainsi, c'est ridicule, c'est absurde.

— Voilà qui est fort ! exclama le camarade, pendant que les autres écoutaient ébahis et n'en croyaient pas leurs oreilles en entendant de pareils blasphèmes dans une telle bouche.

— Laisse-moi achever ! Oui, c'est ridicule, c'est absurde, ta conduite envers tes parents, d'après les principes que tu professes ici.

— Comment cela ?

— Ta conduite n'a pas le sens commun. Et, au lieu de te montrer fils respectueux et affectueux, de réjouir ton

père et ta mère par des paroles d'amitié, tu ferais mieux de leur tourner le dos, soir et matin, sans rien dire.

— Un joli conseil.

— D'empocher leurs cadeaux sans le moindre merci, de boire et manger à leur table, voire les friandises servies à ton intention, sans regarder les bonnes gens autrement que comme tu fais de la muraille, sans avoir l'air de t'apercevoir de leur présence et paraître te douter qu'ils existent !

— Ah ! ah ! ah ! vraiment ! c'est scandaleux ! c'est incroyable ! s'écriait-on de tous les côtés.

— Mais tu es fou, reprit le camarade avec vivacité, un pareil langage ! On ne plaisante pas sur de tels sujets.

— Je ne plaisante pas, mon cher, et je suis très sérieux, au contraire ; les conseils que je te donne, en me plaçant à ton point de vue...

— Allons donc !

— Ces conseils te révoltent, et avec raison. Tu les trouves, comme tous les camarades, comme moi-même, entendez-vous, odieux, abominables ; ces conseils vous font horreur, quoi ! Et vous plaisantez, et vous ricanez, et vous blasphémez quand moi, le matin ou le soir, je songe, en fils respectueux, à ce Père que nous avons là-haut, à notre bon Père à tous, qui se contente de quelques mots de remerciement, d'une parole sortie du cœur pour tous les bienfaits que, la nuit et le jour, nous prodigue sa main jamais lasse de donner. Qu'on rie de ma reconnaissance et qu'on en fasse des gorges-chaudes et des moqueries, c'est cela aussi qui est fort et trop fort ! Qu'as-tu à répondre ?

— Rien ! aujourd'hui je crois que j'ai tort.

— C'est mon avis, et aussi, je pense, celui des camarades, qui n'ont pas l'air de te donner raison.

— Non ! non ! bravo, Perrin, bravo ! Enfoncé cette fois le camarade et nous aussi. Ah ! mais tu ne fais pas mentir le proverbe : *Qui s'y frotte s'y pique.* »

Cette petite scène valut à Joseph quelques jours de tranquillité et l'on fit trêve aux plaisanteries. Mais bientôt la vieille et sotte habitude avec laquelle on semblait avoir rompu prit de nouveau le dessus, et les mêmes attaques recommencèrent. Les esprits vulgaires, qui sont le grand nombre, même parmi ceux qu'on appelle les beaux esprits, peuvent être un instant frappés par la lumière, en entrevoyant soudain la vérité qui, pareille à l'éclair, les éblouit; mais comme Silvio Pellico l'a très bien remarqué, distraits presque aussitôt, ils détournent les yeux et regardent ailleurs.

Le pauvre Joseph avait donc bien à souffrir de ses camarades et du lieutenant, qui le chagrinait sans motif sérieux et mettait sa patience aux plus rudes épreuves par mille petites tracasseries. Il se plaisait surtout à le gêner dans l'accomplissement de ses devoirs religieux, sachant que c'était le frapper à l'endroit sensible. Rarement il était possible au pauvre garçon d'entendre la messe le dimanche. On sait que, par une vieille habitude, qui s'est enracinée en dès jours mauvais et contre laquelle enfin on commence à réagir, le dimanche est à la caserne le jour choisi de préférence pour les revues, les inspections, appropriations, etc. Il en résulte qu'avec des chefs peu disposés à la condescendance, le soldat n'a pas un instant seulement à donner au bon Dieu dans toute la matinée, souvent même la journée. Et Joseph, grâce au mauvais vouloir du lieutenant, jouissait moins

que personne de sa liberté à cet égard. S'il ne se trouvait pas de service, l'officier, sous un prétexte ou sous un autre, manquait rarement de le consigner, et le pauvre soldat comptait tristement entre les quatre murailles de sa chambre de longues heures, pour lui, au contraire, bien courtes et bien douces s'il les eût passées dans la maison de Dieu. Donnons un exemple des fâcheux procédés dont il était si souvent victime.

Un samedi saint, veille de Pâques, le lieutenant qui, toute la semaine, avait épié Joseph avec des yeux d'Argus, sans pouvoir un instant le surprendre en défaut, aperçut, à l'inspection du matin, une boutonnière de son uniforme que le bouton, par je ne sais quelle inadvertance, ne fermait pas.

« Consigné pour deux jours, dit-il en montrant du doigt le corps du délit. »

Le soldat baissa la tête et une larme mouilla sa paupière en songeant que, le lendemain, jour de Pâques, jour de jubilation chrétienne, il n'assisterait pas au saint sacrifice, il ne chanterait pas l'*Alleluia*. Il ne pouvait s'y résigner ; aussi le matin suivant, apercevant de sa fenêtre le lieutenant qui se promenait dans la cour, il descendit et s'approcha respectueusement, en homme qui sollicite une précieuse faveur.

« Que voulez-vous ? demanda avec sa brusquerie ordinaire l'officier. Ne vous ai-je pas consigné ?

— Mon lieutenant, je ne l'oublie pas, mais j'ai compté sur votre bonté ! J'aurais besoin de pouvoir m'absenter une demi-heure... pour une affaire importante, majeure.

— Quelle affaire ?

— Mon lieutenant, une chose qui ne peut se remettre, très importante et très urgente.

— Mais enfin de quoi s'agit-il ?

— Mon lieutenant, c'est aujourd'hui Pâques, le grand jour de Pâques.

— Je le sais de reste : depuis ce matin les oreilles me tintent des carillons, c'est à rendre sourd. Eh bien ! oui, c'est aujourd'hui Pâques. Après ?

— Mon lieutenant, dit le soldat, non sans un effort, c'est que je voudrais bien ne pas manquer la messe.

— Que me chantes-tu là ? Il s'agit bien de messe à la caserne ! Il faut laisser ces momeries aux petites filles et aux bonnes vieilles. Quant à toi, soldat, étudie la théorie et astique ton fourniment, cela vaudra mieux.

— Mais, mon lieutenant.

— Suffit, remontez à la chambre.

— Mon lieutenant, je vous en prie en grâce, dit Joseph, des larmes dans les yeux.

— Remontez, » répondit d'un ton plus sec le lieutenant.

Un soldat s'approcha en ce moment, une lettre à la main.

« Qu'est-ce ? lui demanda-t-il.

— Mon lieutenant, une lettre que le capitaine vous prie de faire porter à la bastide de son beau-frère.

— Donne. Le lieutenant regarda autour de lui et il vit tout le monde occupé. Alors, se retournant vers Joseph :

— Vous allez porter cette lettre à son adresse. D'ici à la campagne du beau-frère il n'y a pas plus d'une demi-heure de marche, et encore sans se presser. Il est onze heures, à midi vous devez être de retour.

— J'y tâcherai, mon lieutenant.

— Je ne vous donne qu'une heure, allez.

Joseph, qui avait son projet, partit sans répliquer. Comme le Grec aux pieds légers, il était bon marcheur et même leste coureur. Aussi se dirigea-t-il, en quittant la caserne, vers une église pour entendre la messe, sûr, grâce à ses jambes, de rattraper le temps... Il ne faut pas dire, le temps perdu, car, en pareil jour, pouvait-il mieux l'employer? Une messe basse commençait au moment où Joseph entrait dans l'église. Il l'entendit tout entière et avec une ferveur d'autant plus grande qu'il avait craint de se voir privé de ce bonheur. La messe terminée, il partit comme un trait, arriva tout courant à la bastide, et, sa lettre remise, revint avec la réponse sans prendre haleine. La sueur perlait à grosses gouttes sur son front quand il se présenta devant le lieutenant.

« Midi un quart, dit celui-ci en montrant l'horloge. Et cependant, haletant... essoufflé... vous avez dû courir. N'êtes-vous point allé ailleurs qu'où je vous avais envoyé?

— Si, mon lieutenant, je suis entré à l'église pour la messe.

— Ah!

— Non point pour vous braver, mon lieutenant, ni pour le plaisir de vous désobéir, mais pour accomplir un devoir sacré. Mon officier, vous ne pouvez me blâmer d'avoir obéi à ma conscience, d'autant que le service n'en a point souffert. Du reste, si vous jugez que j'ai mal fait, prononcez : je me soumettrai sans murmure à la punition. Le bon Dieu, j'espère, m'en saura gré. »

Cela fut dit avec un accent à la fois si doucement résolu et si noblement résigné que, pour la première fois, le lieutenant se sentit ému; cette héroïque persé-

vérance le toucha; il eut comme un remords de ses procédés.

« J'ai peut-être été trop sévère, murmura-t-il. Va, mon garçon, je lève la consigne, et je te donne congé pour toute la journée; donne-toi de la messe et du sermon à cœur joie.

— Comment, mon lieutenant, c'est bien vrai, vous me rendez ma liberté? s'écria Joseph, stupéfait et n'en croyant pas ses oreilles. Puis, tout joyeux, il ajouta : Merci, mon lieutenant, merci de la permission, allez, je prierai bien pour vous.

—Quant à cela, je t'en dispense, dit l'officier avec son air rogue, qu'adoucissait cependant un demi-sourire. »

Joseph sortit en se promettant bien, dans la générosité de son cœur, de ne pas tenir compte du refus.

Le lieutenant, en lui faisant grâce, avait cédé à un premier bon mouvement; le cœur l'avait entraîné. Mais comme tous ceux qui ne se gouvernent pas par des principes fixes, mais suivent le caprice et l'humeur du moment, dès le lendemain le caractère tracassier reprenait le dessus, et de nouveaux ennuis prouvaient à Joseph qu'il s'était trop hâté de se réjouir.

Sur ces entrefaites, la compagnie reçut l'ordre de s'embarquer pour aller à la Martinique relever une partie de la garnison. Officiers et soldats prirent passage à bord du navire de l'État qui devait les transporter à leur destination. Le bâtiment tenait la mer depuis une quinzaine, et nul incident n'avait marqué le voyage que tout annonçait devoir être heureux, quand tout à coup une épidémie de variole se déclara à bord, et bientôt l'infirmerie fut encombrée. Le fléau sévissait plus particulièrement sur les soldats de marine entas-

sés dans l'entre pont. Le lieutenant, dans cette circonstance, montra que sous sa rude écorce il y avait un cœur d'homme; il veilla avec sollicitude à ce que ses soldats fussent convenablement soignés, et, bravant la contagion, il ne craignait pas de les visiter. Toutefois, par boutades, chez lui, le vieil homme reparaissait.

Il n'avait pu surtout triompher de son antipathie pour Joseph. Celui-ci, apprenant que les infirmiers se plaignaient de ne pouvoir suffire à la tâche, se présenta devant le lieutenant pour offrir ses services.

« On n'a pas besoin de vous, dit le lieutenant, s'il faut des aides, on en trouvera

— Pardon, excuse, mon lieutenant, murmura le pauvre garçon tout confus, je croyais... on m'avait dit... Mais je ne pensais pas vous fâcher en proposant cela.

— Hé! vous ne me fâchez pas répondit l'officier, que la conscience picotait intérieurement. Mais je n'aime pas qu'on se mette ainsi toujours en avant. »

Le lendemain, le lieutenant était dans son hamac, malade de la contagion, qui se déclara tout d'abord chez lui avec une grande violence. Malgré les invitations du capitaine, nul des soldats ne s'empressait pour lui servir de garde-malade, les uns par crainte du fléau, les autres par rancune des duretés de leur chef.

— Mon capitaine, dit alors Joseph, si je ne craignais pas que ma présence fût désagréable au lieutenant, j'irais volontiers, moi, le soigner.

— Toi, mon ami, dit le capitaine, qui n'ignorait pas complètement les procédés du lieutenant envers son

subordonné, et plus d'une fois même avait dû lui faire des observations à ce sujet, toi, mon brave, tu te sens ce courage ?

— Avec l'aide de Dieu, certainement, mon capitaine.

— Alors, va ; le pauvre lieutenant n'a guère la tête à lui avec cette fièvre de cheval, et je doute qu'il te reconnaisse. Dans tous les cas, s'il prend mal la chose, nous verrons. »

Peu d'instants après, Joseph s'installait au chevet du lieutenant, délirant en effet par la fièvre. Mais pourtant celle-ci par degrés se calma, et le malade, revenant à lui, ouvrit les yeux, et reconnut le soldat qui s'approchait, une potion à la main.

« Comment, c'est vous ? dit-il avec l'air de l'étonnement.

— C'est moi, mon lieutenant.

— C'est vous qui me soignez ?

— Dame, mon lieutenant, à défaut d'autre, et personne ne répondant à l'appel... Bien sûr qu'une sœur de charité vaudrait mieux. Je tâcherai... j'espère... Si toutefois ma présence...

— Vous ne m'en voulez donc pas ? murmura le lieutenant, qui avait peine à comprendre un tel dévouement. Quoi ! vous ne me gardez pas rancune de mes..., de mes...

— A cause du passé... Mon lieutenant, ne parlons pas de cela, en ce moment surtout, et ne songeons qu'à vous guérir. Pourtant, si vous avez besoin de cette assurance pour être plus tranquille, non, je ne vous en veux pas. La religion ne me le permettrait pas, ne me l'a jamais permis. Et alors même que j'aurais pu avoir dans le cœur quelque chose contre vous, en vous voyant dans

cet état, et malade et seul, il faudrait que je fusse barbare pour m'en souvenir. »

Cette fois, le lieutenant était vaincu. De grosses larmes coulèrent le long de ses joues, et mouillèrent la main de Joseph qui soutenait le verre.

« Mon ami, mon pauvre soldat, dit-il après avoir pris la potion, je te remercie. Je le vois maintenant, j'ai mal agi envers toi, bien mal. Je t'ai fait tant souffrir, et toi, tu fais pour moi ce qu'à peine eût fait un frère. Mon ami, je te demande excuse, je te demande pardon.

— Laissez donc, mon lieutenant, dit Joseph dont les larmes coulaient aussi, assez !... Si vous continuez, d'abord, je m'en vais. »

Grâce au dévouement de Joseph, qui s'épuisa de veilles et de fatigues au chevet du malade, tout en donnant, dès que celui-ci reposait, un coup de main à l'infirmerie, le lieutenant, au bout d'une quinzaine, entrait en convalescence. Après quelques jours, il put se lever et faire quelques pas dans la chambre. Et avec quelle effusion de cœur, avec quelles vives expressions il remerciait Joseph, obstiné à ne pas l'écouter, il n'est pas besoin de le dire. Aussi l'on peut juger de sa douleur quand, un matin, Joseph se réveilla avec la fièvre, et que le médecin, appelé aussitôt, constata la présence de la redoutable maladie. On voulait emporter le soldat à l'infirmerie, mais le lieutenant s'y opposa énergiquement, déclarant qu'il se sentait assez bien pour céder son hamac et se contenter de celui qu'on avait disposé pour Joseph. Seulement, trop faible encore pour donner à celui-ci tous les soins qu'exigeait son état, il consentit à ce qu'un matelot vînt le suppléer.

Mais par suite de l'épuisement, résultant de fatigues

excessives, le mal fit en peu de temps des progrès terribles, et bientôt le pauvre soldat fut en péril de mort. Il ne se dissimulait pas à lui-même la gravité de la position, et se jugeait perdu. Aussi, profitant d'un moment où il se trouvait seul avec le lieutenant, il lui dit :

« Mon lieutenant, j'aurais quelque chose à vous demander?

— Parle, mon brave garçon. Tu n'en doutes pas, quoi que ce soit, c'est accordé d'avance.

—Mon lieutenant, voyez-vous, je sens que je n'en reviendrai pas. Comme on dit, je suis à mon dernier écheveau.

— Allons donc! jeune et robuste...

— Mon lieutenant, ne nous flattons point. Je suis sûr que le docteur est de cet avis : avant peu j'irai servir de pâture aux requins. Après tout, mieux vaut mort que vivant. A la volonté du bon Dieu! Une chose pourtant me fait peine.

— Laquelle, mon ami ?

— Il n'y a malheureusement pas d'aumônier à bord, et outre que cela me fait défaut en ce moment, je me vois en perspective d'être jeté par-dessus le bord sans eau bénite ni prière, comme le terre-neuve du capitaine, il y a quelques jours, et cela me chagrine. Mais enfin, puisqu'il n'en peut être autrement... Seulement, mon officier, en arrivant là-bas, ayez la bonté de faire dire une messe en noir pour moi. Voilà cinq francs que j'ai mis de côté à cette intention, dit le soldat en tirant la pièce de dessous son chevet.

— Y penses-tu, mon ami, garde ton argent ; si jamais un malheur arrive, crois-le bien, il sera dit pour toi, non pas une messe, mais dix messes.

— Mon lieutenant, vous êtes vraiment trop bon. Eh bien ! alors, je joindrai les cinq francs à une vingtaine d'autres que j'avais économisés sur ma paye, et que je vous prierai de faire passer à mes pauvres chers parents, en leur annonçant la triste nouvelle, doucement..., du mieux que vous pourrez.

— J'écrirai moi-même et comme pour moi, tu peux y compter.

— A la lettre et à l'argent vous joindrez encore ceci, quand je n'y serai plus, ajouta le malade en montrant trois petites médailles suspendues à son cou par un cordon.

— Je te le promets, mon ami, seulement à mon tour je te demanderai quelque chose.

— A moi, mon lieutenant ?

— Oui, la permission de garder l'une des médailles comme bon souvenir.

— Ah ! de tout cœur, mon lieutenant, répondit Joseph, dont le visage semblait radieux. Voilà qui me fait un plaisir, mais un plaisir... et me rendra la mort plus douce encore. Plus que jamais j'ai confiance que nous nous retrouverons là-haut.

— J'y tâcherai, mon ami, et je ferai pour cela tout ce qu'il faut.

— Mon lieutenant, oh ! tenez, j'ai la joie au cœur ! Permettez que je vous serre encore une fois la main pour cette bonne parole. »

L'officier lui tendit sa main que le mourant serra avec affection en la portant jusqu'à ses lèvres. Pendant la nuit il expira.

Le lendemain, dans l'après-midi, on procéda aux funérailles ; le lieutenant se traîna sur le pont pour y

assister, et ce ne fut point les yeux secs qu'il vit la lugubre cérémonie.

Le bâtiment arrivé à la Martinique, l'officier se rendit aussitôt qu'il lui fut possible chez le curé de la paroisse, et commanda, à l'intention du défunt, un service solennel auquel il assista avec les soldats de la compagnie. A la sortie de l'église, il annonça que, tous les mois, une messe serait dite pour le pauvre Joseph, et qu'il serait reconnaissant à ceux qui voudraient bien ne pas l'oublier.

« En voilà du changement, dit un soldat, lorsque l'officier se fut éloigné ; décidément le lieutenant n'est plus le même, voilà qu'il se fait dévot maintenant. Et il nous parle d'un air paternel, comme il parlerait à ses meilleurs amis. Je crois bien qu'il a dit : « Mes « enfants. »

— Il a dit : « Mes enfants ! »

Dès lors, en effet, le lieutenant devint un père pour ses soldats, d'ailleurs sans que sa bonté, qui n'était point une lâche complaisance, nuisît à la discipline. Au besoin, quand il le fallait, il savait punir ; mais par l'affection qu'on lui portait, on le forçait rarement à cette extrémité, qui maintenant lui sembait si pénible.

Bien entendu qu'il avait écrit aux parents de Joseph pour leur annoncer la fatale nouvelle, et dans des termes que le cœur seul pouvait inspirer. Il leur envoyait en même temps le dernier cadeau du bon fils, à savoir les petites médailles et les vingt francs, qu'il avait quadruplés. Il écrivit aussi au curé de la commune pour s'informer de la position de ces pauvres gens. La réponse qu'il reçut quelques mois après lui apprit que, dans

leur situation, voisine de l'indigence, des secours leur seraient fort utiles. Le lieutenant, dès lors, économisa un tiers de sa paye pour l'envoyer aux parents de Joseph, dont la vieillesse fut ainsi à l'abri du besoin.

VIII

D'un enfant de chœur qui devint général.

Entre les braves restés sur le champ de bataille de Waterloo, entre tous ceux que la France a pleurés, se trouvait le général Letort, simple soldat à son entrée dans la carrière, et dont l'histoire a enregistré les faits héroïques. Mais dans cette noble vie, il est un trait resté longtemps ignoré, et qu'on ne lira pas sans attendrissement. C'est une si belle vertu que la reconnaissance!

Le jeune Letort, destiné d'abord au sacerdoce, s'y préparait pieusement et studieusement, sous la direction d'un vénérable prêtre, l'abbé Bermont, curé de Nogent-le-Rotrou. Mais la conscription, frappant soudain à la porte du presbytère, vint arracher le jeune homme à la sérénité de cette paisible existence, pour le jeter brusquement dans le tumulte des camps, et du séminariste fit un conscrit. Incorporé bon gré mal gré dans un régiment, Letort prit goût néanmoins à son nouvel état. Ses qualités brillantes et sérieuses à la fois, sa bravoure unie à une instruction plus rare alors qu'aujourd'hui, sa sévère exactitude dans l'accomplissement de ses devoirs, sa conduite irréprochable et la générosité de ses sentiments le firent distinguer, et, en quelques années, par son mérite seul, il s'élevait aux premiers grades de l'armée.

Général en 1808, après la guerre d'Allemagne, il reçut

l'ordre de se rendre en Espagne. Nogent-le-Rotrou se trouvait précisément sur sa route. Cette ville lui rappelait ces doux souvenirs d'enfance, toujours vivants dans un noble cœur. A peine arrivé à Nogent, le général s'informe du digne abbé Bermont, et il est heureux d'apprendre que celui-ci n'a pas quitté la paroisse. Il le fait prier de se rendre à l'hôtel du *Dauphin*, où lui-même était descendu.

Se doutant peu de la surprise qu'on lui ménageait, et pensant peut-être qu'il s'agissait de quelque malade à visiter, l'ecclésiastique s'empresse d'accourir. A peine arrivé, on le fait entrer dans une salle à manger splendidement éclairée, et il n'est pas peu intimidé de se voir seul en face d'une table magnifiquement servie, autour de laquelle se pressent de nombreux officiers aux uniformes étincelants d'or et de broderies, tout un état-major.

« Je me suis trompé sans doute, murmure-t-il, confus et faisant un pas en arrière, le regard tourné vers la porte.

— Non pas, non pas, s'écrie une voix mâle partie de la table, c'est bien vous que nous attendons. »

En même temps, un officier général, assis à la place d'honneur, se lève avec vivacité, et courant à l'abbé Bermont, il le presse affectueusement dans ses bras.

« Vous ne me remettez pas, mon cher monsieur Bermont, dit-il, en voyant la stupéfaction de celui-ci ?

— Pas précisément, et même pas du tout ! J'avoue que je ne me rappelle pas... à quelle époque..., dans quelle circonstance !... Vos traits pourtant ne me semblent pas absolument inconnus.

— Je crois bien, je suis Letort, le bambin qui vous a servi la messe pendant cinq ou six années ; Letort,

auquel vous avez fait décliner *musa*, la muse, *rosa*, la rose, et traduire les *Commentaires* de César. Ce pauvre latin, je ne m'en souviens guère. Mais ce que je n'ai pas oublié, mon digne maître, ce sont vos excellents conseils, ce sont vos bontés, c'est la sollicitude pleine d'affection dont vous avez entouré ma jeunesse, c'est votre cœur pour moi tout paternel.

— A présent je me rappelle, » dit le bon abbé, avec de grosses larmes dans les yeux.

Une place était réservée avec intention auprès du général. Il y fit asseoir le vieillard avec une émotion toute filiale, en lui serrant de nouveau chaleureusement les mains à plusieurs reprises. Puis, la figure radieuse, s'adressant aux officiers qui l'entouraient et contemplaient avec intérêt et curiosité cette touchante scène :

« Messieurs, leur dit-il, je vous présente l'homme respectable qui m'a appris à connaître, aimer et servir Dieu, comme à marcher d'un pas ferme dans le sentier de l'honneur. Si je suis quelque chose aujourd'hui, c'est au digne abbé Bermont, je me plais à le dire, que je le dois. Messieurs, ajouta-t-il en élevant son verre : A la santé du meilleur des prêtres. »

Ce toast fut accueilli par un tonnerre de bravos, et il n'y eut pas un seul des officiers présents qui ne s'empressât pour choquer son verre contre celui du curé. Quand vint le moment de se séparer, le général, après avoir embrassé, les larmes aux yeux, le bon vieillard non moins ému, vida sa bourse dans les mains du prêtre, en disant :

« Mon cher abbé, il faut que les pauvres se ressentent du bonheur que j'ai eu à vous revoir et à vous embrasser. »

IX

D'un officier de dragons qui devint évêque.

Si quelquefois on voit le séminariste quitter la soutane pour l'uniforme, il n'est pas rare que le militaire laisse le fusil pour le bréviaire, l'épée pour la houlette du pasteur, et suspende en *ex-voto* à l'autel ses épaulettes même d'or ou d'argent. Et l'on sait qu'entre les bons prêtres ceux-là presque toujours sont les meilleurs.

Un de nos plus vénérables prélats, avant d'entrer dans les ordres, commandait comme officier dans un régiment de dragons. Médiocrement ou point du tout dévot, regardant de haut les bonnes gens qu'il voyait hanter les églises, il estimait lui aussi la religion faite seulement pour les femmes et les enfants. Certain jour qu'il traversait avec son régiment la ville de..., siège d'un évêché, profitant d'une halte, il eut la fantaisie de donner un coup d'œil à la cathédrale, et sans façon il entra, oubliant de prendre l'eau bénite, en dépit du bon pauvre qui s'évertuait à lui tendre le goupillon. C'était un dimanche et pendant l'office; une foule nombreuse de fidèles agenouillés et recueillis remplissait la nef; l'officier, lui, ne songea guère à les imiter. Certes, il n'eût pas manqué d'envoyer à la salle de police le soldat qui, passant devant son chef, eût omis, même par inadvertance, le salut de rigueur; lui-même d'ailleurs, vis-à-vis des supérieurs, il donnait l'exemple, et en présence du major, du colonel, du général, il imprimait à sa fière contenance l'air du respect. Et néanmoins, à l'égard de celui qui s'appelle le Dieu des armées, du suprême commandant qui de la splendeur

des cieux voit les bataillons et les escadrons se choquant à travers le bruit et la fumée, comme la mêlée de quelques fourmis, vis-à-vis du grand Dieu, le général des généraux, notre officier croyait du bel air de se poser avec une mine superbe et des allures bravaches. La tête haute, les yeux altiers, tout en frisant sa moustache, il se promenait dans les bas côtés de l'église restés libres, comme il eût fait à la parade. Ravi de voir les vieilles et surtout les jeunes dévotes (*sic*) tourner la tête, il faisait à plaisir sonner ses éperons et laissait traîner son grand sabre avec un affreux tapage. Si le suisse, d'ordinaire moins endurant, et qui corrigeait volontiers avec le manche de sa hallebarde les bambins trop bruyants ou les carlins malavisés que le diable poussait dans l'église, si le suisse le laissa faire, sans doute qu'il craignait un plus grand scandale, ou peut-être il fut intimidé par le grand sabre et les longues moustaches. Quoi qu'il en soit, le militaire continua tranquillement sa peu paisible promenade, fit deux ou trois fois le tour de l'église, et sortit comme il était entré, c'est-à-dire sans aucun des signes pieux qui distinguent le chrétien du Turc ou de l'infidèle.

Or, quelques années après, le même officier, touché de la grâce, ou, comme le maréchal Saint-Arnaud, « ramené à Dieu par la voie que parcourt d'ordinaire la faiblesse humaine : la douleur, la méditation, la prière », l'officier, devenu un chrétien fervent, se sent bientôt appelé à une vocation plus sublime. A l'étonnement de ses camarades, abandonnant sa brillante carrière pour une autre plus glorieuse encore dans son apparente humilité, il entra au séminaire. Les études nécessaires terminées, et ordonné prêtre, il se voua avec tout le

zèle d'une ardente charité aux devoirs de son ministère. Après de longues années, ses vertus comme sa science le firent élever aux honneurs de l'épiscopat. Et, chose singulière, sa cathédrale fut précisément celle où, naguère entré d'une façon si peu édifiante, il s'était permis cette promenade cavalière que sa conscience, depuis mieux éclairée, lui avait reprochée sévèrement. Aussi voulut-il faire amende honorable, et comme la faute avait été publique, il jugea que la réparation devait l'être aussi.

Le premier jour où le vénérable prélat officia solennellement, il monta en chaire, et d'une voix émue, il dit à l'immense foule qui se pressait dans la nef et dans l'église :

« Il y a bien des années, mes frères, quelqu'un de vous se le rappelle peut-être, dans cette église que remplit la majesté du Dieu vivant, dans cette illustre basilique, pendant une de nos plus augustes cérémonies, alors que tous les fronts s'inclinaient humblement devant les gloires du Très-Haut, un militaire, un officier entra. Sans respect pour le sanctuaire et pour le Saint des saints rayonnant sur l'autel, il fit scandale par sa contenance altière et le fracas de ses promenades. Les miséricordes du Seigneur sont infinies. Cet insensé qu'il pouvait punir d'un châtiment mérité, non seulement il l'épargna alors, mais il le prévint plus ard de ces grâces précieuses qui ramenèrent l'enfant prodigue à son père attendri. Les écailles tombèrent des yeux de cet autre Paul, et, comme ce grand saint, d'abord simple apôtre, il se vit appelé à l'honneur insigne de l'épiscopat. Or, l'officier de dragons, mes frères, c'est votre évêque indigne qui, en montant pour

la première fois dans cette chaire, a regardé comme un devoir de réparer autant qu'il était en lui le scandale donné, et qui en demande hautement pardon à Dieu

LE MARÉCHAL SAINT-ARNAUD

d'abord, et à vous tous mes bien-aimés frères. Il espère désormais, avec la grâce du Ciel, ne plus vous donner que des sujets d'édification. »

On peut imaginer l'étonnement et l'émotion de l'audi-

toire à cette allocution inattendue du bon évêque, qui, par ce trait touchant d'humilité, se faisait si bien connaître à ses ouailles. Depuis, on apprit à l'aimer pour ses autres vertus, pour son inépuisable charité en particulier; plus d'un pauvre a porté les souliers que Monseigneur avait quittés pour lui.

X

Le mousse Gringalet.

Dans les premiers jours du mois d'octobre de l'année 1842, plusieurs matelots de la frégate *la Curieuse*, en armement à Lorient, descendus la veille à terre, regagnaient leur navire, quelques-uns d'un pas traînant et avec des zigzags qui accusaient une station un peu trop prolongée au cabaret. Par bonheur, deux ou trois d'entre eux, moins oublieux des règles de la tempérance, ayant conservé leur aplomb, pilotaient les autres, et au besoin les aidaient à retrouver leur centre de gravité. Il était jour à peine, aussi les marins (ceux bien entendu qui avaient encore des yeux pour voir) ne furent pas médiocrement surpris de rencontrer, au pied d'un arbre, un enfant d'une douzaine d'années, vêtu d'un costume qui ressemblait fort à celui du paillasse de la foire, et dormant d'un paisible sommeil.

« Voilà qui est drôle, dit un matelot, cet enfant tout seul dans la plaine, habillé comme un masque. Et il dort là mieux que sur la plume. Pourtant il ne fait guère chaud dans l'herbe humide, avec cette brise qui souffle du large.

— Hé! marmot, dit un autre, dont un galon de laine

sur la manche annonçait le grade, marmot! Et il secouait vigoureusement le dormeur, qui ouvrit les yeux et leva la tête. C'était un petit blondin à la mine espiègle, aux traits expressifs, au regard à la fois vif et fier, et dont la timidité, malgré son âge, ne paraissait point du tout le défaut. Fixant sur le quartier-maître ses yeux noirs et intelligents, il lui dit :

— Tiens, pourquoi me réveillez-vous?

— Pour savoir ce que tu fais là?

— Ce qui me plaît.

— Comme tu réponds, mon gaillard. Un peu de politesse ou sinon gare à tes oreilles.

— Osez! dit l'enfant, se dressant d'un bond sur ses pieds et croisant les bras d'un air résolu qui fit rire les matelots.

— Allons! allons! ne nous fâchons point. Tu roules des yeux et montres les dents comme un jaguar effarouché. Petit diable, nous ne te voulons point de mal, au contraire. Mais te voyant ainsi couché à la belle étoile et avec cette défroque de carnaval, nous ne savions que penser. Peut-être c'est quelque tour d'écolier et pour faire niche à tes parents. Seulement, on ne s'explique pas le costume, qui n'est guère de saison. D'où viens-tu?

— De partout.

— Une drôle de réponse encore.

— Où demeure ton père?

— Je n'ai point de père.

— Ta mère alors?

— Je n'ai pas de mère, dit l'enfant avec un soupir.

— Tu es orphelin?

— Oui.

— Mais chez qui restes-tu maintenant?

— Chez personne.

— Comment! chez personne? Enfin, quelqu'un t'a élevé, et tu n'as pas poussé là comme un champignon.

— C'est mon histoire que vous voulez; elle n'est pas longue. Il paraît que mon père et ma mère, pauvres gens, sont morts en voyageant loin, bien loin d'ici. Je me suis trouvé seul sur la grand'route où le père Beau-Soleil m'a ramassé.

— Qu'est-ce que Monsieur Beau-Soleil?

— Le patron de la boutique où je travaillais.

— De quel état?

— D'un vilain état, le pire de tous, à se tordre le cou et se rompre les os vingt fois par jour, sans compter les grimaces à faire.

— Je comprends. Monsieur Beau-Soleil est saltimbanque, et il te destinait à la même profession?

— Juste, et pas moyen de l'en faire démordre. Moi, tout petit, c'était pas mon idée. Je pleurais et je disais : Non. Mais le père Beau-Soleil prenait sa cravache, ou bien il disait : « Tu ne veux pas travailler, gamin, eh « bien! tu ne mangeras pas. » Et il tenait parole. Il fallait bien reprendre le collier de misère, c'est-à-dire danser sur la corde, habillé en singe ou en pierrot, grimper au mât, marcher sur la tête, faire des culbutes, cabrioles et autres niaiseries. Moi, ça me déplaisait, ça m'humiliait, et je trouvais meilleur d'apprendre un état à travailler de vrai, maçon, forgeron, serrurier...

— Tu n'avais pas tort.

— Oui, mais le patron n'entendait pas de cette oreille. Je mangeais son pain, il fallait le gagner. J'y tâchais de mon mieux quoique à contre-cœur. Mais tout de même

il continuait de me rouer de coups, sous prétexte que ça rend les os plus souples, et tous les jours, malgré que je grandissais, il rognait ma portion. A la fin c'était trop de misère; cette nuit, pendant que la voiture quittait la ville, je me suis laissé glisser à terre et... me voilà.

— Bien! dit le matelot, qui riait. Beau-Soleil en s'éveillant, aura, comme on dit, un fameux pied de nez. Mais toi, mon petit, tu pourras te trouver aussi dans la nasse. Maintenant qui te donnera du pain?

— Dame! dit l'enfant, en se grattant l'oreille, c'est à quoi je n'avais pas pensé.

— Voyons, si je te proposais un bon métier?

— Lequel?

— Le nôtre. On a besoin d'un mousse à bord, tu parais leste et probablement tu grimpes comme un écureuil.

— Assez, dit l'enfant. Tenez, seulement pour vous donner un échantillon. »

Et le bambin, se tournant vers l'arbre au pied duquel on se trouvait, un magnifique peuplier dont à peine on apercevait le faîte, s'élança d'un bond jusqu'aux premières branches, et en un clin d'œil il fut au sommet, puis il redescendit la tête en bas à la manière d'un ouistiti et avec la même agilité.

« Oh! mais, exclama le quartier-maître ravi, pareil mousse serait une perle, et le capitaine nous saurait gré de la trouvaille. Eh bien! mon petit, si cela te convient, je t'emmène avec nous, et tu n'en auras pas regret, je t'en réponds. Plus de tours de force. Tu travailleras, mais tu mangeras à ton appétit.

— Et pas de coups?

— Ça va sans dire.

— Alors je vous suis, » s'écria l'enfant joyeux. Les

matelots se mirent en marche et gagnèrent leur canot. Bientôt après, ils abordaient la frégate.

Le quartier-maître présenta sa recrue au capitaine, qui l'agréa volontiers, et l'enfant fut inscrit au rôle de l'équipage sous le nom de Louis, Louis tout court, ainsi qu'on l'avait toujours appelé, disait-il, quand on lui parlait sérieusement.

Les premiers jours, il n'eut qu'à se féliciter du changement de position. Sa vie nouvelle, en comparaison de l'autre, était un paradis. L'apprentissage du métier lui semblait un jeu, et il mettait d'autant plus de zèle et de bonne volonté que les marins, maîtres et matelots, le traitaient amicalement d'abord. Cet enfant, élevé par des bohémiens et dont la vie jusqu'alors n'avait été qu'un long vagabondage dans l'exercice d'un ignoble métier, cet enfant, livré si jeune à tous les hasards de l'existence, avait une noblesse de sentiments peu commune, une généreuse fierté en même temps qu'une sensibilité vraiment étrange. Le moindre bon procédé le touchait, habitué qu'il était à de continuelles duretés, et il en témoignait sa reconnaissance avec l'énergie d'une nature primitive. Mais aussi, plus que jamais, il devait être prompt à s'irriter d'une violence. Et, par malheur, les matelots qui, les premiers jours, s'amusaient de sa gentillesse et des exercices acrobatiques dont il leur donnait gratis le divertissement, se blasèrent sur le spectacle, et alors le mousse perdit tous ses privilèges, c'est-à-dire que, comme les autres, il se vit exposé aux rebuffades. Les marins, enclins par les habitudes de leur vie à la brusquerie, trouvent plus court d'allonger la main ou le pied que de perdre le temps en explications. Il en est du mousse sur le vais-

seau comme de l'apprenti dans l'atelier; certains matelots, de même que certains ouvriers, braves gens au fond, mais se laissant emporter à toutes les bourrasques du caractère, semblent trop prendre à la lettre le proverbe : *Qui aime bien, châtie bien!*

Michel Robert, dit *la Douceur*, par antiphrase sans doute, le quartier-maître qui avait engagé le nouveau mousse, oubliait le premier à quelles conditions; et l'enfant, plus d'une fois, pour une étourderie ou une maladresse bien pardonnable, se vit sanglé d'un bout de garcette qui lui faisait presque regretter la cravache de Beau-Soleil. Alors ce caractère, qui semblait assoupli et que la bienveillance trouvait facile et enjoué, s'exaspéra de nouveau par la dureté, et se montra obstiné, sauvage, indomptable. Trop faible pour se défendre, Louis se vengea par le mauvais vouloir, la négligence, l'insouciance, par des maladresses qui lui valurent d'autres châtiments. Le mousse pleurait, pleurait, mais ne s'amendait point, et chaque jour sa position devenait plus fâcheuse; les matelots, de leur côté, perdaient toute pitié devant ce qu'ils jugeaient orgueil, entêtement, malice réfléchie.

Or, un jour que Robert, dit *la Douceur*, venait encore d'administrer à l'enfant une correction assez peu paternelle, un aspirant s'approcha; il était neveu du capitaine, ce qui lui donnait moralement à bord une certaine autorité, et son caractère généreux et noble ajoutait encore à la considération que lui valaient cette circonstance et son grade.

« Il me semble, dit-il, que vous êtes bien sévère pour cet enfant. Je l'ai rencontré plus d'une fois pleurant.

— Mon officier, c'est sa faute, il a le diable au corps,

et n'importe ce qu'on lui commande il fait tout à rebours, histoire de taquiner, car il est adroit de ses mains et de ses pieds, comme un singe, mais non moins malicieux.

— Tu n'es donc pas sage ? dit l'aspirant à l'enfant.

— Pourquoi qu'on me bat? Les premiers jours, on ne me touchait pas, comme on me l'avait promis, et je faisais tout ce qu'on voulait.

— Il me semble, en effet, qu'il n'y avait point d'abord de mousse plus leste que cet enfant et d'un plus gentil caractère. Vous même, quartier-maître, je vous ai entendu faire son éloge.

— C'est vrai, mon officier, dit le matelot embarrassé ; mais il a changé.

— Non, j'ai pas changé, dit l'enfant avec vivacité, j'ai pas changé, c'est les autres. Pourquoi m'a-t-on battu? pourquoi encore m'appelle-t-on toujours Gringalet? C'est pas mon vrai nom, je m'appelle Louis. »

L'aspirant ne put s'empêcher de sourire, car, le premier il ne s'était pas fait scrupule d'employer ce sobriquet donné par les matelots à l'enfant, à cause de sa taille fluette et aussi de ses précédents.

« Tu es susceptible, mousse, et il ne faut pas se fâcher pour un mot; les coups, je ne dis pas. Voyons, si l'on ne te frappe plus, me promets-tu d'être docile et de ne plus mériter de reproches?

— Oui, dit l'enfant, qui, en entendant la parole amicale de l'aspirant, avait essuyé ses yeux et par ses regards expressifs trahissait sa gratitude. Oh! je ne suis pas méchant, allez, surtout quand on est bon avec moi, ajouta-t-il avec naïveté.

— Quartier-maître, vous entendez. Et je suis sûr que

cet enfant tiendra parole ! à l'avenir, plus de bourrades, plus de coups ! Mauvais système, quoique consacré par l'habitude, mais peu du goût du capitaine. Ainsi pas de rechute, en ce qui concerne cet enfant en particulier ; vous m'obligeriez à m'en plaindre, ce dont j'aurais grand regret et vous aussi.

— Très bien, mon officier, on sera sur ses gardes ; du moment que le marmot a votre estime, on le ménagera.»

A dater de ce moment, en effet, les beaux jours recommencèrent pour le mousse, sur lequel nul n'osait lever la main après que le quartier-maître eut raconté sa petite scène avec M. Frédéric : c'était le nom de l'aspirant.

« Maintenant, mes gars, dit le quartier-maître en terminant, attention ! Plus permis de toucher à Gringalet. Il est *tabou*, comme disent les sauvages océaniens. » Dans plusieurs des îles de la Polynésie, en effet, on nomme *tabou* les objets rendus sacrés par la superstition et qu'il est interdit aux profanes de toucher.

Gringalet (car les matelots, un peu par rancune, continuaient de lui donner ce nom, qu'ils jugeaient d'ailleurs plus pittoresque), Gringalet avait retrouvé tout son zèle, et le quartier-maître lui-même commençait à lui rendre justice et à le regarder d'un œil de moins en moins sévère, lorsqu'une circonstance fortuite fit tomber toutes les préventions et valut à l'enfant l'estime et l'amitié de tous.

La frégate avait pour mission d'aller croiser sur la côte d'Afrique, du Sénégal jusqu'aux établissements du Cap, afin de donner la chasse aux négriers. En se rendant à sa destination, un peu au-delà des Canaries, le navire fut, pendant quelques jours, arrêté par le calme

plat. Une après-midi que la chaleur était accablante, les aspirants, libres de tout service, voulurent se donner le plaisir du bain. Ils nageaient gaiement depuis un quart d'heure autour du vaisseau, lorsque tout à coup, de la hune, un cri sinistre retentit :

« Requin à babord, requin! »

Et en effet, à quelque distance, on voyait la mer, partout ailleurs si calme, s'agiter bouillonnante, et un énorme requin, en y traçant de profonds sillons, nageait rapidement vers les baigneurs. Mais ceux-ci, avertis à temps, de tous côtés se pendirent aux cordes qu'on leur jetait de la frégate, ou bien ils escaladèrent les échelles. Un seul se trouva en retard, l'aspirant Frédéric, qui s'était trop éloigné de la frégate. Cependant il avait entendu le cri du gabier, et il se hâta de regagner les eaux du navire; mais le requin, qui avait vu toutes les proies lui échapper, et auquel il ne restait plus en perspective que celle-ci, faisait des bonds terribles pour arriver à temps. C'était un effrayant spectacle, et que l'équipage tout entier, penché sur les bastingages, contemplait avec consternation; le capitaine éperdu avait ordonné de mettre un canot à la mer. Mais, malgré l'empressement des matelots, il était douteux qu'on pût sauver Frédéric qui, cependant, en jeune homme intrépide, sans s'étonner du péril, continuait de nager, tournant de temps en temps la tête du côté de son ennemi. Voyant que celui-ci le gagnait, il fit un effort suprême, et de vigoureuses brassées l'amenèrent à quelques toises du navire.

« Il est sauvé, il est sauvé, s'écriait-on de tous côtés, en voyant l'aspirant toucher presque de la main l'une des bouées qui flottaient sur la vague. Mais tout à coup le

nageur ralentit son élan; épuisé par ses efforts mêmes, paralysé en partie peut-être par les crampes, il n'avançait que plus lentement, péniblement, et le requin, lui, continuait de bondir en avant, de plus en plus rapide et menaçant. Bientôt il ne fut plus qu'à quelques pieds, et l'on vit au-dessus des flots apparaître sa gueule béante, pendant qu'il se retournait sur lui-même pour saisir sa victime.

Un cri d'épouvante et d'horreur retentit à bord; plusieurs fermaient les yeux pour ne pas voir la catastrophe. Mais au même instant, dans l'air un harpon siffla, qui, lancé avec une adresse merveilleuse, passant par-dessus la tête de Frédéric, alla s'enfoncer profondément dans la gorge de son formidable ennemi. Le requin plongea soudain pendant que Frédéric nageait plus tranquillement pour gagner le canot près de toucher la mer. Or, celui qui avait lancé le harpon si hardiment et si à propos, c'était le mousse Gringalet, qui, comme les autres, penché sur les bastingages et pâle d'anxiété, voyant tous les moyens de sauvetage inutiles et trouvant tout à coup ce harpon sous sa main, de son faible bras dont une rage héroïque centuplait les forces, l'avait dardé sur ce monstre. Ce qui prouvait la vigueur du coup, c'est que le requin, après avoir entraîné le câble à une assez grande distance, fut ramené peu à peu jusqu'au navire et enfin hissé sur le pont, où la hache l'acheva.

Cet exploit fit grand honneur au mousse. Le capitaine le félicita en présence de tout l'équipage et promit qu'il n'oublierait pas un pareil service, et Frédéric plus que jamais prit l'enfant en amitié. Pour le quartier-maître et les matelots aussi, il fut bien davantage encore

tabou, mais par des motifs plus généreux que ceux de la crainte.

Or, quelques semaines après, Gringalet donna de sa présence d'esprit et de son courage de nouvelles preuves qui firent de lui presque un personnage.

On croisait sur la côte entre le Sénégal et la Guinée, dans des parages peu fréquentés. Pendant une station que faisait le navire, Frédéric, artiste et naturaliste, demanda la permission à son oncle de descendre à terre quelques instants, le navire n'étant qu'à une assez faible distance du rivage qu'on apercevait sans pourtant y rien distinguer. Le capitaine y consentit, son neveu, auquel il ne savait guère refuser quelque chose, promettant de ne point quitter le rivage et, à la moindre alerte, de regagner la yole, seule disponible en ce moment, à cause des travaux de radoub. Par cette circonstance aussi, l'aspirant ne prit avec lui que deux matelots, la yole marchant à la voile. Gringalet accompagnait également Frédéric, dont il portait, dans ces sortes d'excursions, l'album et le fusil. Une brise soufflait du large qui poussa rapidement la petite embarcation vers la terre, et bientôt on distingua parfaitement le rivage offrant un singulier et curieux aspect : sur le bord où la vague venait mourir se déroulait à droite et à gauche, comme un large ruban, une bande de sable d'une blancheur éblouissante, et qui sous les rayons du soleil étincelait au point que l'œil n'en pouvait longtemps supporter la vue. Au-delà de la bande de sable, et presque à pic, s'élevait une haute falaise tapissée de bruyères et richement émaillée de tulipes du Cap aux couleurs variées et splendides.

Des oiseaux de mer, des fous au plumage mêlé de

blanc et de brun, des frégates à la queue fourchue et au plumage blanc irisé de bleu, animaient la scène. Mais ce qui surtout attira l'attention de Frédéric, ce furent de superbes flamingos à la robe écarlate qui se jouaient sur le sable et contrastaient admirablement avec son éclatante blancheur.

Le jeune homme n'avait pas oublié de faire mettre dans la yole ses deux meilleurs fusils de chasse, et il saisit aussitôt l'un d'eux pour le charger lui-même en chasseur prudent. Dans la carnassière se trouvaient la poire à poudre et le sac contenant le plomb et les balles; mais vainement il chercha les capsules. Alors il se rappela que la veille, ses camarades et lui pêchant... à coups de fusil, de gros poissons venus en troupe autour du navire, un des jeunes gens avait mis dans sa poche la boîte à capsules où, par oubli sans doute, elle était restée.

— Maudit étourdi, murmura Frédéric, il n'en fait jamais d'autres. Me voilà bien maintenant, de bons fusils et pas de capsules, autant des manches à balai.

Il eut la pensée de retourner à bord, mais la crainte que peut-être son oncle ne revînt sur sa décision, et aussi l'empressement de la curiosité, le retinrent.

« On ne chassera pas, dit-il, et nous nous bornerons à butiner, s'il y a lieu, dans le règne végétal.

La barque toucha le rivage, d'où les beaux oiseaux à son approche s'étaient envolés. Après qu'elle eut été amarrée solidement à l'aide d'une petite ancre enfoncée dans le sable, Frédéric, suivi de Gringalet et des matelots, escalada non sans quelque peine la falaise ; mais arrivé au sommet, il fut amplement dédommagé de cette fatigue par le magnifique spectacle qui se déroulait à ses regards, car devant lui la luxuriante végétation

des tropiques s'épanouissait avec toutes ses splendeurs et son inépuisable fécondité. Au-delà d'une petite plaine où foisonnaient le faux aloès, la voaène aux tiges sarmenteuses, le sanga-fanga avec ses larges feuilles qui rappellent le papyrus, on voyait s'élever une forêt immense d'arbres pour la plupart gigantesques ; Frédéric ne put résister à la tentation d'admirer de plus près les magnificences de cette nature prodigieuse. Il traversa la plaine avec ses compagnons, effarouchant les brillants souimangas, ces papillons emplumés, perchés en foule sur les arbrisseaux. A mesure qu'on approchait de la forêt, la végétation s'offrait plus variée et plus vigoureuse.

C'étaient le protea aux feuilles argentées, l'aromatique bachi-bachi ou le ravensara, qui révèle de loin sa présence par les parfums exquis s'exhalant de ses feuilles comme de ses fruits. Puis on rencontrait le *philippea africana*, avec ses hampes constellées de fleurs jaunes, le gaïac contrastant par ses fleurs écarlates, tous deux éclipsés par le *strelitzia reginæ*, que nul n'égale pour l'éclat de sa parure. Et pêle-mêle dans la forêt croissaient les espèces les plus variées, le tanoma, d'où découle la résine, le sagoutier, le badamier pyramidal, le cail-cedra, sorte d'acajou, le nédé si agréable à l'œil avec ses branches qui se déploient horizontalement, le bois de fer, le bois jaune, les différentes espèces de chênes et d'acacias, et, entre tous, le roi des forêts africaines, le colossal baobab au tronc monstrueux d'où s'élancent des branches énormes qui se dérobent sous un épais feuillage au milieu duquel on aperçoit çà et là ce fruit singulier nommé *pain de singe*. Sur les branches de tous ces arbres voltigeaient

des milliers d'oiseaux aux plumages des plus variés : des guits-guits bleus, des pits-pits verts, des tangaras pourprés, de gentilles tourterelles de la grosseur d'un moineau franc, des nichées d'anis pendus à la file sur une même branche, des jacarinis d'un beau noir bronzé qui recherchent surtout les mimosas, autour desquels ils volent d'une façon si bizarre, par bonds verticaux, en retombant toujours à la même place.

Frédéric, artiste et naturaliste, comme nous l'avons dit, et par conséquent doublement curieux, devant tant d'objets intéressants qu'il ne connaissait encore que par les livres, oublia toutes ses résolutions de prudence, et il s'engagea peu à peu dans la forêt, où ses compagnons et lui se frayaient non sans peine un passage. Cependant, à mesure qu'on avançait, les plantes et les arbrisseaux disparaissant de plus en plus parce que les grands arbres leur dérobaient l'air et le soleil, il était plus facile de circuler à travers les troncs, si pressés qu'ils fussent, et l'on avait moins à craindre la rencontre des reptiles. Les voyageurs marchaient depuis plus d'une heure et Frédéric songeait enfin à revenir sur ses pas, lorsqu'à ses yeux s'offrit une clairière à l'extrémité de laquelle s'élevait un bouquet de petits arbres qu'il voulut considérer de plus près. En approchant, il aperçut entre les acacias, les datackh, les nuraria, un monticule ombragé d'une sorte de toiture soutenue par des poteaux grossièrement ornés de guirlandes desséchées. Tout autour du toit on voyait, suspendus par les ailes ou les pattes, des coucous-piayes, oiseaux sacrés pour le nègre. Au milieu de l'édifice, sur la plate-forme, apparaissait une espèce de mannequin, probablement l'idole de ce temple rustique. Rien

de plus grotesque et de moins divin que ce magot qui, dans l'ensemble comme dans les détails, trahissait une naïveté d'exécution plus qu'enfantine. Un cône tronqué fait d'écorces d'arbres, et surmonté d'une grosse calebasse en guise de tête, avec des trous ronds pour les yeux [et une] fente horizontale pour la bouche, et sur tout cela un bariolage extravagant de rouge et de bleu : tel était le dieu. J'ajoute de chaque côté deux rouleaux figurant les bras, et autour du cou un collier de coquillages. Point de jambes, par la difficulté sans doute de faire tenir avec elles en équilibre le mannequin, s'élargissant par la base à l'instar d'une ruche et posé tout à plat. On sait au reste que les pauvres nègres, stupidement idolâtres, sont peu difficiles dans les objets de leur adoration ; pour les uns c'est une corne de bœuf, un caillou ; pour d'autres, un lézard, un singe, ou tel autre animal ; beaucoup s'en tiennent au premier objet qu'ils rencontrent le matin en sortant de leur case. Ce magot inepte et son entourage révélaient le voisinage de l'homme, et la prudence avertissait Frédéric et ses compagnons de battre en retraite au plus vite; mais une curiosité téméraire leur faisait oublier qu'il pouvait y avoir péril pour eux à rester. Dans l'édifice circulaire on n'avait ménagé ni gradins, ni escalier pour arriver à la plate-forme ; mais Gringalet, en un clin d'œil, grimpant le long des poteaux, se trouva face à face avec le mannequin, et en le touchant du doigt il s'aperçut qu'il était creux et d'un bois fort léger. Alors, pour le mieux faire voir à Frédéric il le prit entre ses bras et l'éleva jusqu'à la hauteur de sa tête. Puis, par une imagination d'enfant, se glissant sous cette espèce d'éteignoir, il le laissa retomber sur lui et disparut aux

regards de ses compagnons, qui accueillirent la plaisanterie par de joyeux éclats de rire. Leur gaieté ne fit qu'augmenter quand ils virent remuer la tête et les bras du fétiche. Mais tout à coup dans les profondeurs lointaines de la forêt on crut entendre comme des cris répercutés par l'écho ; tous écoutèrent et Gringalet lui-même se tint coi pour prêter l'oreille. Bientôt le doute ne fut plus possible, car des hurlements à chaque instant plus rapprochés, mêlés à de sauvages aboiements, retentissaient à travers les arbres.

« En route, en route, dit Frédéric, criant à Gringalet de descendre. Mais déjà il était trop tard. Les chiens, lancés en avant par leurs maîtres quels qu'ils fussent, presque aussitôt débouchèrent dans la clairière, et montrant les dents, l'œil enflammé, ils coupaient la retraite aux voyageurs. Ceux-ci pourtant, intrépides, le sabre ou la hache à la main, allaient tenter de se frayer un passage à travers ces féroces animaux, lorsqu'un terrible renfort arriva à ces derniers. Et comme autant de démons, on vit accourir des bandes de nègres armés de la zagaie, d'arcs et de flèches, d'os affilés en guise d'épieux ou arrondis pour servir de massues. Ils étaient hideux et semblaient appartenir à l'espèce la plus dégradée de cette race abrutie, le regard farouche et hébété, le nez écrasé, les joues saillantes aux pommettes, les lèvres en bourrelet, et vêtus de la peau de mouton d'où s'exhalait une odeur fétide, ou du sadick en lambeaux laissant voir une maigreur de squelette. Frédéric et les matelots avaient compris tout d'abord qu'il ne fallait attendre de pareils monstres ni pitié, ni merci, et que tous, morts ou prisonniers, ils seraient inexorablement rôtis et dévorés. Aussi résolurent-ils de

se défendre en désespérés et de vendre au moins chèrement leur vie. Afin de n'être pas entourés, ils s'adossèrent au monticule, et attendirent leurs ennemis. Ceux-ci, après une grêle de flèches et de javelots qui, par miracle, ne blessèrent personne, emportés par la rage, fondirent avec la zagaie et l'épieu sur nos trois braves qui les reçurent vigoureusement, et plusieurs des nègres tombèrent sanglants à leurs pieds. Les autres, effrayés, reculèrent de quelques pas, et, se formant en cercle, rangés sur plusieurs lignes, ils reprirent leurs arcs, sûrs que par ce moyen, sans beaucoup s'exposer eux-mêmes, ils finiraient par triompher de ces ennemis qu'ils trouvaient de près si redoutables. Frédéric ne se dissimulait pas le péril.

— Voilà ces bandits qui reviennent à leurs arcs, dit-il aux matelots, et cette fois ils ne nous manqueront pas, car ils prennent leur temps. A moins d'un miracle, mes amis, je doute que nous leur échappions; mais n'importe, mourons en hommes ! Voyez-vous les coquins, avec quel soin ils tendent les arcs et choisissent les flèches, empoisonnées peut-être. Nous laisserons-nous canarder et embrocher à distance comme des oisons? Allons, en avant, et peut-être à travers la bande, nous ferons une trouée.

— En avant ! » dirent les matelots.

Et déjà ils s'élançaient, lorsqu'ils virent à leur grande stupéfaction les nègres, tous, les yeux tournés vers l'idole et l'air effaré, jeter soudain leurs armes, et, se poussant, se culbutant l'un l'autre comme saisis d'une terreur panique, s'enfuir à toutes jambes suivis des chiens presque aussi effrayés que leurs maîtres. Frédéric et les matelots regardèrent du côté du mannequin

et ils le virent agité en tous sens par des mouvements violents et désordonnés. Ils eurent ainsi le mot de l'énigme.

« Pas bête, Gringalet, pas bête, dit un matelot, c'est lui qui a fait déguerpir si lestement les moricauds ; ils ont cru qu'il y avait là-haut quelque diable ! La bonne farce !

— Bravo ! Louis, bravo ! s'écria Frédéric, tu es un garçon d'esprit et de cœur. Mais, va, mon ami, maintenant, c'est assez, tu peux descendre, les coquins sont loin.

Le mousse sortit de sa cachette.

— Jette en bas ce carême-prenant, ajouta Frédéric.

Gringalet fit faire la culbute au magot et sauta lui-même à terre.

— Maintenant, mes braves, dit l'aspirant, demi-tour à droite et au pas accéléré vers la côte, crainte qu'il ne prenne fantaisie à ces messieurs de revenir. Pourtant ils ont eu si belle peur !...

— Le fait est, reprit un matelot, que c'était récréatif de les voir détaler. Autant de zéphyrs ! quoi ! »

Tout en parlant, on s'était mis en route d'un pas aussi rapide que le permettaient les obstacles du terrain, soit les lianes, soit les écorces, soit les troncs d'arbre dont le sol était le plus souvent encombré. Enfin, néanmoins, après beaucoup de fatigue, on arriva sur la lisière de la forêt et l'on respira en revoyant à l'horizon les voiles blanches du navire ; la coque disparaissait derrière les rochers dont cette côte est hérissée. Les voyageurs, sortis de la forêt, arrivèrent bientôt sur la falaise qui dominait le rivage où l'on avait amarré le canot. Et tous à la fois poussèrent un cri de stupéfaction. Juste en avant de la

yole, sur le sable moelleux, on voyait, nonchalamment couché et bâillant au soleil, un alligator monstrueux entouré de ses petits, et descendu sans doute d'une petite rivière voisine qui scindait la falaise et coulait entre ses bords escarpés comme entre deux murailles.

« Comme on fait son lit on se couche, dit en riant un des matelots. Le particulier trouve la place bonne à ce qu'il paraît, et il dort là comme sur l'édredon. Mais tout de même c'est gênant pour nous qu'il soit venu justement flâner en cet endroit, il ne sera pas facile peut-être de lui faire lever le siège.

— Ne pourrait-on profiter de son sommeil pour l'attaquer ? demanda Frédéric.

— Mon officier, ne vous y fiez pas. Le sournois ne dort que d'un œil. Voyez-vous qu'il cligne maintenant la paupière et tourne la tête de notre côté pour nous lorgner en tapinois. Brigand ! Quel râtelier il montre. L'attaquer de près avec nos haches ou nos sabres, ce serait trop périlleux. Essayons d'abord d'un autre moyen. »

Et le matelot, avisant à quelques pas dans la plaine une énorme pierre, fit signe à son compagnon, et tous deux, la roulant avec effort, l'amenèrent au bord de la falaise d'où ils la précipitèrent sur le monstre. Le lourd projectile, tombant avec fracas, heurta la carapace de l'animal, mais glissa sur elle comme sur du marbre poli et rebondit de l'autre côté en écrasant à moitié deux des petits, moins solidement cuirassés. On les vit se débattre en poussant des cris plaintifs. La mère leur répondit par une espèce de râle effrayant et sinistre, en se tournant avec un mouvement violent du côté des agresseurs ; battant le sol de sa queue, faisant avec ses

mâchoires un bruit formidable, l'œil terrible, elle s'élança vers la falaise, mais en vain tenta de l'escalader. Plus furieuse alors, elle bondit sur elle-même, heurtant de son museau bientôt ensanglanté la paroi avec la force d'un bélier, et de temps en temps revenant à ses petits qui la rappelaient par des cris douloureux.

« Ça devient embarrassant, dit un matelot. Tentons quelque chose encore ; car, enfin, on ne peut pas se croiser les bras. »

Alors, prenant sa hache, il choisit le moment où l'animal se trouvait au pied de la falaise, et lança l'arme à la manière d'un harpon. Le tranchant de fer ouvrit dans la tête du monstre une large blessure qui ne fit qu'exaspérer sa rage.

On ne savait plus qu'imaginer, quand tout à coup Gringalet dit à l'un des matelots :

« Maître, vous fumez n'est-ce pas ?

— Oui, petit, mais ce n'est guère le moment, et tu me fais là une drôle de question.

— Vous avez sur vous briquet et allumettes ?

— Oui, je ne m'embarque jamais sans biscuit, comme dit l'autre.

— Suffit, alors ; Monsieur Frédéric, s'il vous plaît, prêtez-moi votre sabre ?

— Qu'en veux-tu faire ? J'espère que tu n'as pas le projet de te mesurer seul à seul avec ce monstre ?

— Non, non, ne craignez rien, pas si maladroit, il ne ferait de moi qu'une bouchée ; j'ai mon idée, vous verrez, votre sabre seulement.

— Le voilà. »

Armé du sabre, le mousse alors, à la grande surprise

de ses compagnons, se mit à faucher les hautes bruyères et les herbes, la plupart brûlées du soleil, dont la plaine était couverte. Il pria en même temps les matelots d'aller sur la lisière de la forêt chercher quelques brassées d'écorces tombées et de branches desséchées, ce qu'ils firent.

« Mais quel est ton projet? demandaient à la fois Frédéric et les matelots.

— Vous allez voir. Mais faites comme moi pour hâter la besogne. »

Et le mousse, avec la bruyère et les écorces, eut promptement fabriqué un petit fagot de la nature la plus inflammable.

« Comprenez-vous ? dit-il.

— Pas bête, décidément pas bête, Gringalet, s'écria le matelot, il veut griller le monstre. Une idée originale ! Mon petit, tu es un malin adroit de tes mains comme un castor de sa queue. »

En peu d'instants, une pyramide de *bottelettes* et de *fagotins* eut remplacé l'autre monceau.

« Maintenant, dit Gringalet, ouvrons le feu. »

Prenant l'allumette que lui tendait le matelot, il embrasa l'un des fagots et le lança sur le museau de l'animal qui, sentant la chaleur, fit un bon en arrière. Mais un autre projectile tomba aussitôt sur sa queue et le força de se rejeter en avant. Bientôt ce fut comme une pluie de feu qui, tombant de tous les côtés à la fois, couvrit le monstre et ses petits. Il bondissait, il se cabrait, il se tordait au milieu de ce brasier dont la chaleur devenait de plus en plus vive, et si sa carapace était invulnérable, son ventre ne touchait pas impunément ce lit de charbons ardents qui lui faisait d'inces-

santes et cuisantes brûlures. Les petits, les premiers effarouchés et à moitiés rôtis, gagnèrent la mer, et le monstre lui-même, après s'être longtemps débattu, faisant dans ses soubresauts voler au loin les tisons, et répandant autour de lui une odeur fétide de chair calcinée, épuisé par ses efforts, presque mourant, se traîna jusqu'à la mer, dans laquelle il se laissa glisser, et où bientôt il eut disparu.

« Embarque ! cria Frédéric, et ne perdons pas de temps, crainte de quelque autre mésaventure. Le capitaine d'ailleurs doit être inquiet. »

On descendit rapidement la falaise, et courant, au risque de quelques brûlures, sur ce lit de brasiers, bientôt tous furent dans la yole. Les matelots saisirent les rames et l'embarcation s'éloigna rapidement d'un rivage qui avait failli être à tous si funeste.

Arrivé à bord, Frédéric ne dissimula pas à son oncle ses imprudences et les périls auxquels elles avaient exposé ses compagnons et lui. Il raconta, avec les éloges qu'ils méritaient, les hauts faits du mousse.

« C'est un brave, brave enfant, dit le capitaine, je veux le mettre à l'ordre du jour de l'équipage. Mais je ne m'en tiendrai pas là, et je vais songer sérieusement à son avenir.

— Mon oncle, dit Frédéric, écoutez. J'ai à cœur, moi aussi, de payer la dette de reconnaissance. Ce que me donne chaque mois ma mère, et ce que vous y ajoutez peut être mieux employé qu'à des bagatelles, et, à notre retour, si vous le voulez bien, je me charge de payer la pension du petit à l'École navale ou dans quelque autre, si la marine n'est point sa vocation.

— Bien, mon ami, voilà une bonne parole et pour

laquelle je te pardonne tous tes torts d'aujourd'hui. Mais je ne veux pas que le prix d'une pension à payer mette ta bourse trop à sec, d'autant que je sais l'emploi que tu fais de ton argent ; tu ne le gaspilles pas en bagatelles, ton cœur pour cela est trop noble. Sois tranquille sur l'avenir de l'enfant, je m'en charge ; au besoin d'ailleurs ton excellente mère m'aidera. »

XI

Le chapelet d'un élève de l'École Polytechnique. — Le dîner du chirurgien.

I

Il nous arrive souvent, le dimanche, d'apercevoir parmi les fidèles inclinés devant l'autel quelque brave jeune homme portant l'uniforme de Saint-Cyr ou de l'École Polytechnique, et l'on sait qu'à ces Pâques solennelles de Notre-Dame, où chaque année l'élite de la jeunesse sérieuse vient généreusement attester sa foi, plus d'un élégant uniforme brille d'ordinaire au premier rang des communiants. Pourtant, dans nos écoles militaires, d'après ce que j'ai ouï dire, règne bien plus qu'à la caserne et dans les camps cette déplorable influence du respect humain, ce puéril et odieux préjugé qui, par un étrange renversement du bon sens, ose attacher le ridicule à la pratique des plus saints devoirs. Or, il y a quelque vingt ans, à une certaine date du règne de Louis-Philippe, c'était pis encore, dans l'école de la rue Descartes en particulier, où peut-être l'orgueil de la science, d'une science de la veille, enivrait les jeunes têtes en développant dans les cœurs l'impatience du frein et de folles ardeurs d'indépen-

dance. Adolescents imprudents, si prompts, dans la témérité de leur inexpérience, à oublier ce mot profond de Bacon : « La religion est l'arome qui empêche la science de se corrompre. »

Or, dans cette atmosphère assez peu chrétienne de l'école, dans ce milieu d'indifférence, sinon d'hostilité, il ne fallait pas une médiocre force d'âme pour conserver intact le trésor de la foi, quand, par miracle, à travers les hasards de l'éducation de collège, on avait eu le bonheur de le sauver jusque-là du naufrage. Il était besoin surtout d'un courage presque héroïque pour oser à l'occasion, malgré le respect humain, confesser hardiment sa croyance. Tel qui, dans le fond de son cœur, conservait encore le respect de la vérité et ne l'eût pas reniée certes devant les bourreaux, pâlissait à la seule idée d'affronter pour la défendre les railleries de ses camarades. Un des élèves pourtant eut cette intrépidité, et dans des circonstances qui en relèvent encore le mérite.

Un jour, à l'heure de la récréation, au moment où le plus grand nombre des jeunes gens étaient réunis dans une des salles par suite du mauvais temps, un élève entre tout à coup avec un air d'hilarité singulière, et grimpant sur une chaise, par un geste il réclame le silence. On fait cercle aussitôt et l'on s'empresse pour prêter l'oreille à sa motion.

« Messieurs, dit-il, il est bon de s'égayer quelquefois, autrement on se bêtifie par l'abus du chiffre ; pour ceux qui sont de cet avis, je puis vous en offrir une bonne occasion, véritable aubaine. J'ai fait une trouvaille, mais une trouvaille étrange, inouïe, fabuleuse, et telle que si je vous le donnais en cent, en mille, en dix mille,

vous ne devineriez pas l'objet, à moins que ce ne fût celui-là même qui l'a perdu, s'il est possible qu'il compte parmi les élèves de l'école. Mais je croirais plutôt que la chose appartient à un habitant de la lune qu'à l'un de nous. Voyons, imaginez ce que j'ai ramassé dans un des corridors ?

— Un billet de banque !

— Voilà mon Harpagon ! fi ! Penser tout d'abord aux écus, un jeune homme ! Méprisons ce vil métal ! Pour proposer à mes Œdipes une si plate énigme, je ne suis pas un sphinx de Béotie.

— Bon, sa trouvaille c'est... une perruque.

— Perruque toi-même.

— Non, une recette pour faire venir les melons.

— Ils viennent bien assez tout seuls.

— Une charte vérité ?

— Un programme de l'hôtel de ville ?

— Messieurs, pas de politique s'il vous plaît, les murs ont des oreilles ! D'ailleurs on est en récréation... pour se récréer.

— Un mirliton ?

— Une tabatière ?

— Une pipe ?

— D'eau-de-vie ?

— Ah ! joli, joli ! pends-toi, Odry.

— Non, rien de tout cela.

— J'y suis, un plan de tragédie ?

— Une ode au printemps ?

— En vers latins ?

— Il n'y a plus de printemps.

— Les Nuits d'Young, traduites du saxon par feu l'Endormi ?

— Un gland du chêne de Dodone ?

— Le faux œil d'Annibal ?

— Un autographe de Robinson Crusoé ?

— Messieurs, si l'on se moque je descends du trépied.

— Tiens, il se croit une sibylle.

— Une sébile.

— Affreux ! affreux ! calembour de perruquier ! un jeu de mots qui mériterait la *brimade*.

— Bah ! dit un élève, vous êtes tous bien naïfs de vous mettre ainsi la cervelle à l'envers. Ne voyez-vous pas que le camarade, en style d'atelier, nous fait poser. Pour moi, j'en suis sûr, rien dans les mains, rien dans les poches ! et je le mettrai au défi...

— Ah ! dit l'autre piqué, je n'ai rien à montrer ? Que parie-t-on ?

— Un sucre d'orge à la prochaine sortie.

— J'accepte, mais à la condition que je commanderai moi-même le bâton susdit et qu'il aura un kilomètre de longueur et le diamètre en conséquence.

— Tope ! mais tu t'engageras à le déguster à toi seul, et tout entier, dans un jour.

— Merci, je ne suis point Gargantua. Au diable le pari ! Mais n'importe, je vois les camarades qui perdent patience ! Allons, Messieurs, faites comme dit Madame de Sévigné, jetez votre langue aux *pions*..... style de collège. J'exhibe l'objet. Voici, Messieurs et Mesdames, je dis Mesdames, pour l'euphonie ; voici ma trouvaille. »

Et, élevant la main, il fit voir, à la stupéfaction générale, un... chapelet !

« Un chapelet ! un chapelet ! exclama-t-on de tous les côtés ! un chapelet !

— C'est drôle !

— Pas possible !

— C'est la dernière chose à laquelle j'aurais pensé.

— Qui diable ici peut s'aviser d'avoir en poche cette amulette ?

— Bien sûr ce n'est point un élève qui l'a perdu. Pourtant je ne vois point céans de vieille dévote pour laisser choir l'objet.

— Le bel emploi du temps, au lieu d'étudier La Place ou Jomini.

— Est-ce que par hasard quelqu'un de nous dirait ses patenôtres ?

— Irait à la messe ?

— A confesse ?

— Ce n'est pas moi !

— Ni moi !

— Ni moi ! Pas si bigot !

— Nigaud !

— La rime est riche.

— Je parie bien que le chapelet ne retrouvera pas son maître. Celui auquel il appartient, s'il appartient à quelqu'un, ne sera pas si sot que de le réclamer.

— Certes.

— Tant pis, on rirait bien ! Le pauvre *frater*, quelles gorges-chaudes à ses dépens !

— L'ignorantin ! sur lui du matin au soir quelles averses de plaisanteries, de coq-à-l'âne, de bons mots... méchants.

— Vous voyez, Messieurs, disait à travers cette mousquetorie d'épigrammes, celui qui tenait le chapelet, vous voyez que je n'en imposais point ! La trouvaille n'est-elle pas originale ? un chapelet ? et qui vaut gros aux

yeux d'un amateur. Les grains en cornaline et montés en argent, l'objet, j'en suis sûr, vient d'Italie, et ma mère-grand, qui est bonne dévote, me payerait cher ce cadeau. Allons, une fois, deux fois, quelqu'un le réclame-t-il ?

— Va-t'en voir s'ils viennent !

— Est-ce qu'on oserait ? »

Ici, un élève qui se tenait assis devant une table chargée de dessins et de livres, depuis quelques instants avait relevé la tête, et, les bras croisés, avec calme mais parfois avec un indéfinissable sourire, il contemplait cette scène étrange. Sur sa noble figure, sur son front élevé, dans l'éclair de son regard, à la fois hardi et serein, rayonnait l'intelligence. Et ces dehors ne trompaient point. Parmi les élèves d'élite, Henri brillait au premier rang, si même il n'était pas le premier. Ajoutons que l'aménité de son caractère lui avait concilié l'amitié du plus grand nombre, comme sa science solide l'estime de tous.

« Décidément le chapelet n'appartient à personne, cria de nouveau l'élève qui faisait l'office d'huissier-priseur. Allons, je répète, une fois, deux fois... »

En ce moment, Henri, qui s'était avancé à travers le cercle des curieux, tendit la main, et d'un air tranquille, avec un ferme accent, sans rougeur ni faiblesse, au milieu d'un immense étonnement, il dit :

« Ce chapelet est à moi, un tel. veuillez me le rendre.

— A toi, à toi ! par exemple !

— A lui ! allons donc !

— Cela ne se peut pas !

— Bon, il continue la plaisanterie. Notre homme sérieux est homme d'esprit, on le sait.

— Je ne plaisante point sur de pareils sujets, dit Henri, qui ne se déconcerta point du sourire railleur de quelques-uns et de l'air dolent de plusieurs qui semblaient le plaindre : oui, Messieurs, ce chapelet m'appartient et je le réclame ! il me vient de ma mère mourante, entendez-vous ! à laquelle j'ai promis de le garder toujours en restant fidèle à mes convictions. Messieurs, tout à l'heure ici j'entendais parler des choses les plus saintes avec une légèreté qui ne s'explique que par la profonde ignorance trop commune, hélas ! sur ces matières, les seules qu'on dédaigne d'étudier. J'entendais demander avec l'accent de la dérision si quelqu'un de nous allait à la messe? Je ne sais pas ce que font les autres, mais pour mon compte, Dieu me garde d'y manquer, et ma première visite, le dimanche, est pour l'église. Je ne m'en tiens pas là. Oui, Messieurs, je suis religieux, à l'exemple de Vauban, notre illustre maître, à l'exemple de Turenne, de Condé, de Villars, ces vaillants ! à l'exemple de Fénelon, de Bossuet et de tant d'autres grands hommes ! Je m'estime là en assez bonne compagnie pour en tirer honneur, bien loin d'avoir à en rougir. »

Cette ferme déclaration de principes, si solidement motivée, fit impression. Plusieurs qui flottaient hésitants, ne sachant s'ils devaient approuver ou se moquer; d'autres, qui déjà commençaient à ricaner, reculèrent devant ce hardi jouteur. La plupart, jeunesse intelligente et généreuse, dans l'admiration du courage de Henri, applaudirent et tendirent la main, en signe d'estime, au vaillant athlète chrétien.

Celui qui avait trouvé le chapelet, un des premiers, s'avança :

LE GRAND CONDÉ APRÈS LA VICTOIRE DE ROCROY, 1643.

Peinture de M. Magaud, dans sa galerie historique du Cercle religieux de Marseille. — Condé est le type du guerrier chrétien dont saint Bernard présentait ainsi l'idéal à la nouvelle milice du Temple : « Ils ne comptent pas sur leur force ; c'est du Dieu des armées qu'ils attendent la victoire ».

« Ne m'en veux-tu pas? dit-il à Henri.

— A Dieu ne plaise, mon ami; seulement je ne puis m'empêcher de trouver que tu as agi là un peu...

— En franc étourdi, en écervelé, ne crains pas de dire le mot; car je vois bien maintenant que j'ai eu tort : tes paroles m'ont fait réfléchir et j'ai grand regret maintenant de cette esclandre et des sottises que j'ai dites. »

Par l'énergie de son attitude, non seulement Henri avait conquis pour lui-même la liberté, mais plus d'un, peut-être, qui jusqu'alors faible et timide, avait dissimulé ses véritables sentiments, profita de la circonstance pour s'émanciper, et, chrétien au fond du cœur, il ne prit plus, par une autre espèce d'hypocrisie, le masque de l'impiété.

Le respect humain est une insigne lâcheté et une impardonnable faiblesse.

Sot calcul d'ailleurs! une loyale déclaration de principes, avec une ferme attitude que n'étonnent pas les moqueries, presque toujours déconcerte les mauvais plaisants et leur clôt la bouche. Ils prennent le parti de se taire, voyant qu'ils perdent leur temps. En voici encore un exemple.

II

Le chirurgien d'un régiment, excellent homme que nous avons connu, M. G..... de C....., osait être franchement chrétien à une époque éloignée déjà, Dieu merci! où, dans l'armée, et parmi les officiers de santé surtout, la profession ouverte du christianisme semblait une énormité. Il allait bravement à la messe, se confessait et communiait en uniforme, et faisait régulièrement maigre aux jours prescrits. Pendant que les autres con-

vives, officiers, chirurgiens et médecins, dégustaient le rôti succulent, le poulet du Mans ou d'ailleurs, et la dinde plus ou moins truffée, lui se contentait d'un œuf sur le plat et de pommes de terre en robe de chambre ou d'épinards quelconques. Et ce qu'il y avait de plaisant, c'est que le plus taquiné, le plus contrarié des dîneurs, ce n'était point le courageux chrétien, mais les camarades, dont la tolérance s'exaspérait de lui voir faire maigre à leur nez, en dépit des quolibets, et se vexait de cette leçon indirecte qu'il leur donnait par l'exemple. Un jour, ils imaginèrent de lui jouer ce qu'ils croyaient, dans la candeur de leur ignorance, un excellent tour, et qui ne pouvait manquer de le chagriner infiniment. On donna le mot d'ordre au cuisinier, qui se fit, par malice ou par cupidité, le complice de l'espièglerie complotée.

Le vendredi, au dîner, on servit, comme d'habitude, au chirurgien G..... un potage maigre, julienne ou purée; ses voisins, eux, savouraient une soupe grasse des plus appétissantes que chacun vantait à l'envi en exprimant hypocritement au camarade son regret de le voir, par un scrupule de bonne femme, se priver d'une chose si délicieuse.

« Mon potage n'est pas moins bon, dit-il, et même je ne l'ai jamais trouvé meilleur. »

Et tous les convives de sourire en échangeant entre eux de singuliers regards.

Le docteur vit ensuite placer devant lui une sole au gratin, et, pour légumes, le plat d'Ésaü, dont il mangea d'un franc appétit. A ceux qui lui montraient d'un air de condoléance un magnifique gigot de pré salé, d'où s'exhalait le plus odorant fumet, il répondait gaiement

qu'il trouvait son poisson et ses lentilles un régal exquis.

Le dessert apporté, l'un des convives, en se frottant les mains, prit la parole, et, d'un air narquois, dit au docteur :

« Docteur, c'est aujourd'hui vendredi.

— Vous en avez eu, je crois, la preuve.

— Illusion, docteur! vous avez commis, mon cher, un gros, gros péché. Aujourd'hui vendredi, et un vendredi de carême encore, vous avez fait gras.

— Comment cela? il me semble, au contraire.....

— Il vous semble mal, cher docteur! Ah! vous en avez lourd sur la conscience, digérez, si vous pouvez. Écoutez donc, vous vouliez nous vexer en vous acharnant à faire maigre et nous avons pris notre revanche. Ce délicieux potage, ce délicat poisson, ces savoureuses lentilles, tout cela était accommodé avec du bon jus de viande. Comme nous, pieux docteur, vous irez... en enfer. »

Le docteur n'eut pas le moins du monde l'air interdit ou vexé, et, avec le plus grand calme, mais avec un accent où perçaient la compassion et la tristesse, il reprit :

« Une pauvre malice, en vérité, Messieurs, et qui, pour moi-même, ne m'inquiète aucunement. Mais elle m'afflige à cause de vous, qui seuls êtes coupables de la faute, et faites preuve d'une si merveilleuse ignorance. Je n'ai point péché parce que le péché n'est que dans l'intention, et que la mienne était droite et sincère. Poisson, chair ou légume, qu'on mange l'un ou l'autre, en soi-même cela est indifférent. La faute gît toute dans la désobéissance, dans le mépris de la loi sainte. C'est grand'pitié vraiment de voir des hommes d'esprit, de

bon sens et de cœur, comme vous l'êtes d'ailleurs, se tromper si grossièrement sur la religion, qu'ils jugent sans la connaître comme un aveugle-né pourrait faire des couleurs du prisme, ou un sourd de la musique. Ces enfantillages blâmables, dignes d'étudiants en gaieté de carnaval, ne m'empêcheront pas de marcher mon droit chemin et d'obéir au précepte de l'Église. Je continuerai à faire maigre, et tant pis pour vous si, contre mon gré, ce maigre est du gras. A vous la faute et... le châtiment! »

XII

Un généreux capitaine.

Les railleurs ne trouvèrent rien à répondre; tout penauds, ils prirent le parti de rire les premiers de leur simplicité, et ne songèrent plus à contrarier le brave chirurgien. La plaisanterie ne recommença pas.

Un soldat au premier régiment de zouaves paraissait triste, et dans son service, qu'il accomplissait joyeusement naguère, s'il montrait toujours la même exactitude, c'était avec l'air de la résignation, et comme on remplit par vertu un pénible devoir. Son capitaine le fait venir.

« Qu'as-tu donc? un tel, lui dit-il, depuis quelque temps tu n'es plus le même. Toi, bon soldat, tu fais ton service, je le reconnais, toujours courageusement et fidèlement, mais pourtant comme une corvée; quel souci te mine? Pourquoi ces airs sombres? As-tu, toi aussi, au village, quelque promise dont le souvenir te chagrine?

— Non, mon capitaine.

— Tant mieux! mais qu'y a-t-il alors? D'où vient que tu ne parais plus avoir le même goût au service?

— Vous ne vous trompez pas, mon capitaine. Le service, c'est une belle chose, en temps de guerre surtout; l'idée qu'on se bat pour le pays, ça fouette le sang quand on a du cœur, sans compter l'espoir de la croix ou de la médaille qui monte à la tête et fait que, pour obtenir le précieux joyau, en dépit de ces tas d'obusiers et de canons qui vous montrent les dents, de fières dents, et, quand on approche, vous éternuent à la figure toutes sortes de ferrailles, on grille d'escalader Malakoff, on escaladerait la lune. Mais aujourd'hui tout cela ne me tente plus, et je n'ai qu'une idée, me faire remplacer?

— Te faire remplacer?

— Oui, mon capitaine, pour cela je donnerais un bras ou une jambe, ma vie même. Par malheur c'est une marchandise dont les prêteurs font peu de cas. Il me faudrait beaucoup d'argent et je n'ai pas le premier sou.

— Mais pourquoi ce grand désir qui t'est venu de quitter le régiment, puisque, en bon soldat, ce ne peut être la peur qui t'a mis la puce à l'oreille? Quel si grave motif?

— Un motif que vous ne blâmerez pas, mon officier, j'en suis sûr. Une lettre que j'ai reçue ces jours-ci m'apprend que mon pauvre père, après de longues souffrances, a perdu la vue. Ce malheur est d'autant plus grand que la famille avait besoin de son travail; et, au contraire, c'est lui maintenant qui se trouve avoir besoin de tous. Vous comprenez l'embarras de la mère. Et ici, moi je ne puis rien que me ronger les poings d'ennui, tandis que là-bas, avec l'aide de Dieu, j'aurais bientôt remis la barque à flot. Le travail, pas plus que les canons, ne me fait peur. Et je joue de malheur, car tout justement j'ai sous la main un remplaçant, un camarade

qui finit son congé et reprendrait volontiers du service. Bonne occasion! Mais à quoi bon? ajouta-t-il avec un soupir; il n'y faut plus penser.

— Combien demande-t-on pour le remplacement?

— Tant, mon capitaine, un joli denier comme vous voyez, et dans la giberne du soldat il y a plus de cartouches que de billets de banque.

— Voici la somme, reprit le capitaine, en la remettant au soldat, qui n'en croyait pas ses yeux. Va maintenant, mon brave, embrasser ton père,

— Mon capitaine, mon capitaine, dit le soldat, les larmes aux yeux, c'est vous que j'embrasserais d'abord si le respect... mais soyez sûr qu'au fond du cœur... la reconnaissance, l'amitié... Tenez! je suis si joyeux, que cela me coupe la parole et que je ne trouve pas les mots pour vous remercier! mais, mais, oh! n'est-il pas vrai, mon capitaine, vous comprenez ce que je ne peux pas vous dire?

— Oui, mon ami, sois tranquille, je ne doute pas de tes sentiments. Mais ce petit service ne vaut pas tant de remerciements. Je suis déjà récompensé, puisque je fais deux heureux, toi d'abord et le pauvre aveugle.

— Et ma mère, dit le soldat; capitaine, comptez bien que dans son cœur comme dans le mien vous aurez maintenant une fameuse place, et que tous les jours, matin et soir, elle priera pour vous comme elle priait pour moi, son fils. »

XIII

Un remplaçant.

Un petit cultivateur d'une commune des environs de Cambrai avait deux fils aussi différents de caractère et

de mœurs qu'Ésaü et Jacob, ou mieux, que l'Enfant prodigue et son frère. Tandis que le plus jeune, ardent au travail, actif et sobre, secondait son père dans ses rudes labeurs, tour à tour, suivant la nécessité du moment, charretier, laboureur, flaneur, moissonneur, batteur en grange, l'aîné ne songeait qu'au divertissement et à la paresse, perdant les jours au cabaret, au billard, etc. Son plus honnête passe-temps c'était de courir la plaine, le fusil sous le bras, guerroyant lièvres et perdrix comme un gentilhomme, pendant que son père ou son frère traçait péniblement un sillon. Aimable garçon d'ailleurs, d'humeur facile et joyeuse, pourvu qu'on ne gênât pas ses plaisirs, et, à jeun, la tête refroidie, convenant volontiers de ses torts, mais obstiné à ne point s'en corriger, malgré les remontrances affectueuses de ses bons parents, que désolait son inconduite. En vain lui reprochait-on de vagabonder en fainéant des journées entières, pendant que les autres membres de la famille s'exténuaient au travail; en vain avait-il sous les yeux l'exemple courageux de son frère, rien sur lui ne faisait impression : les reproches frappaient ses oreilles sans arriver jusqu'à son cœur. Il n'avait pas du moins le tort de s'irriter en Caïn des éloges donnés à son cadet, et volontiers même alors, il faisait chorus. En 1854, Victor, ainsi s'appelait l'aîné des deux fils, atteignit ses vingt ans et il fut appelé pour le tirage au sort ; mais, par un bonheur peu mérité, il prit l'un des numéros les plus élevés, exempt ainsi de la conscription, tout probablement au grand regret de ses parents qu'il continua d'affliger par ses désordres. Aux observations et aux reproches il répondait maintenant :

« Eh bien! quoi! jeune homme, faut-il pas qu'on

s'amuse? D'ailleurs, je mangé et bois le prix de mon remplacement.

— Mais, malheureux, disait le père, ne vois-tu pas que tu deviens une cause de ruine pour la famille dont tu fais le désespoir? Nous ne sommes pas riches, et tes dettes qu'il faut payer dévorent toutes nos économies. N'as-tu pas de honte d'être pour nous une charge quand tu devrais être un auxiliaire et un soutien? Jusqu'à quand faudra-t-il te nourrir ainsi à ne rien faire, pendant que ton frère et moi nous nous tuons à la peine. Aussi mauvais fils que mauvais frère...

— Oh! père...

— Tu n'as pas de cœur.

— Père, c'est une fièvre, voyez-vous! ça passera; il y a une fin à tout.

— Oui, quelque jour, on te trouvera noyé dans la mare où le vin t'aura fait trébucher. Et crois-tu qu'on aura grand sujet de prendre le deuil?

— Je ne te dis pas, père! Je ne suis qu'un vaurien, c'est connu! je ne demanderais pas mieux d'être autrement, mais le diable me tente; l'occasion s'offre toujours! enfin! enfin! ce n'est pas ma faute.

— C'est la mienne! sans doute. A de mauvaises actions du moins ne donne pas de pires excuses. Tu feras mourir ta mère de chagrin.

— Père, voilà une parole dure, trop dure.

— Non certes; car, en ce moment même où l'on te voit si peu raisonnable, tu n'ignores pas nos inquiétudes. Voilà bientôt pour ton frère l'époque du tirage, et qui sait s'il n'aura pas la main malheureuse? D'ailleurs avec le contingent que la guerre réclame les chances sont bien diminuées.

— Bah! Louis fera comme moi. C'est un trop brave garçon pour qu'il n'ait pas ce bonheur. Il vous est d'ailleurs si nécessaire.

— Le fait est que sans lui je ne sais pas comment la ferme marcherait. Dieu veuille!... Puis, s'il fallait le voir partir, pour la pauvre mère ce serait le coup de la mort.

— Il ne partira pas, un je ne sais quoi me le dit. »

Or, à quelques jours de là, le nouveau tirage avait lieu, et Louis, à son tour, plongeait sa main dans l'urne fatale, oh! bien fatale! car loin d'amener comme son frère un bon numéro, il prit un des chiffres les plus bas, qui le faisait soldat d'emblée. On juge de la désolation de la famille, de la mère surtout, quand Louis, en rentrant à la ferme, lui présenta le malheureux billet. Elle ne put que joindre les mains en murmurant : « Seigneur! mon Dieu! » et fondit en larmes.

« Et Victor, demanda-t-elle, la première émotion calmée, et ton frère, pourquoi n'est-il pas revenu avec vous?

— Je ne sais; aussitôt après le tirage, il nous a quittés. Il faut lui rendre cette justice qu'en me serrant la main en bon frère, il avait l'air fort chagriné.

— Bah! dit le père, des semblants que cela! Victor est un sans-cœur! et s'il a eu pour un instant la larme à l'œil, bien sûr qu'il n'aura pas tardé à se consoler par les moyens ordinaires. Je parie qu'à cette heure, attablé dans quelque cabaret avec des gars de son espèce, il oublie vis-à-vis d'une bouteille son chagrin et le nôtre. Il rentrera, comme d'habitude, à la nuit close,... s'il rentre.

Le père, cette fois, se trompait, car quelque temps

Le soldat français, d'après Charlot. Dix-huitième siècle.

après, avant même l'heure du dîner, Victor (chose presque inouïe pour lui), Victor rentra, et, à juger sur les apparences, il ne sortait pas du cabaret. La démarche assurée, la parole tranquille, il avait l'air tout à fait calme et même un peu allègre. Un observateur attentif eût deviné chez lui, sous les dehors de la tristesse, une satisfaction, un contentement qui par bonheur échappa à ses parents, tout entiers à leur affliction... Le jeune homme s'approcha de sa mère et avec l'accent de l'affection, il lui dit :

« Allons, du courage, mère, tout n'est pas perdu.

— Hélas!

— Il ne faut pas ainsi désespérer. Cela s'arrangera, Louis n'est pas parti encore.

— Mais il partira.

— Peut-être! moi j'ai dans l'idée que non.

— Oui, dit brusquement le père, tu avais dans l'idée aussi que ton frère prendrait un bon numéro, et tu vois ce qu'il en est. Le voilà bel et bien soldat. Il ne faut pas se leurrer par des espérances vaines et qui ne pourraient qu'ajouter au chagrin par la déception. Le pauvre Louis partira parce que nous n'avons pas le moyen de lui donner un remplaçant, au prix où ils sont surtout.

— Hélas! dit la mère.

— Ce sacrifice en ce moment, ma pauvre femme, tu le sais bien, est impossible, impossible... Mais silence, et qu'on s'essuie les yeux; voilà, je crois, une visite. »

En ce moment, en effet, un fermier du voisinage, ami de la famille, entra; il venait pour témoigner de sa sympathie, et serrer en passant la main au conscrit. Après quelques paroles cordiales, il se leva pour sortir. Le père l'arrêta :

— Non, voisin, vous ne partirez pas ainsi. Voyez, la table est mise, vous dînerez avec nous. »

On prit place à table. Victor venait de s'asseoir quand un domestique de la ferme arriva suivi d'un magnifique chien de chasse que le jeune homme affectionnait, comme son habile et infatigable auxiliaire dans les courses qu'il faisait, le fusil en main, à travers la plaine.

L'animal s'approcha, l'air joyeux, de son jeune maître pour solliciter une caresse qu'on ne lui refusait pas d'habitude.

« A bas! Diane, à bas! s'écria Victor en repoussant rudement du pied, pour la première fois peut-être, son favori. Allons, dehors, dehors! »

Le pauvre chien, peu accoutumé à pareille algarade, regarda son maître comme tout surpris, mais rencontrant un œil menaçant et un geste impérieux; il s'éloigna l'oreille basse.

« Oh! dit Louis, comme tu traites aujourd'hui ton Benjamin. Tu le frappes et vraiment sans motif.

— C'est par amitié.

— Par amitié, la preuve est singulière. Et pour un chasseur...

— Je ne chasserai plus, du moins le même gibier.

— Tiens!

— Voisin, dit Victor, vous avez plus d'une fois lorgné mon fusil d'un œil de convoitise, et il n'y a pas longtemps encore vous vouliez avec obstination me l'acheter. Ce n'était pas mon idée alors; mais aujourd'hui, si vous êtes dans les mêmes intentions, vous pouvez le prendre au prix que vous savez. »

Tous les convives regardaient Victor en ayant l'air de chercher le mot de l'énigme.

« Est-ce sérieux ce que vous dites ? demanda le fermier.

— Fort sérieux ; cette arme ne me servira plus.

— Très bien ! en ce cas, c'est cent cinquante francs que j'aurai à vous donner.

— Pas à moi, mais à ma mère. Oui, chère mère, ajouta le jeune homme en s'adressant à celle-ci, tu pourras ainsi remplacer tes modestes bijoux, la croix d'or et la chaîne, je puis le dire aujourd'hui, que tu vendis naguère pour réparer une de mes sottises. »

On marchait de surprise en surprise. Le père tendit d'un air cordial la main à son fils, en disant :

« A la bonne heure ! voilà qui me réconcilie un peu avec toi, mauvais sujet.

— Merci, mon ami, murmura la mère, merci, tu m'allégerais, s'il était possible, le poids que j'ai sur le cœur en pensant que le pauvre Louis va partir pour l'armée.

— Il ne partira pas, mère, je vous le promets.

— Toujours cette illusion ! dit le père. Ton frère, cela n'est que trop certain, partira, puisqu'il n'a loyalement aucun cas de réforme ; et, quant à un remplaçant, ce n'est pas toi, je suppose, qui, sur tes économies, en feras les frais.

— Louis ne partira pas, j'en donne ma parole, et puisqu'il vous faut des preuves, en voilà. »

Et Victor tira de sa poche un papier constatant qu'il venait de s'engager, d'où résultait pour son frère une exemption de droit.

« Et tu as fait cela, toi, Victor ? dit le père, pendant que deux grosses larmes coulaient le long de ses joues hâlées. Allons, mon brave garçon, j'avais mal jugé ton cœur, et je te pardonne tout, je te rends toute mon amitié. »

La mère s'était levée; et, courant à son fils, elle l'embrassa à plusieurs reprises, avec les exclamations les plus tendres et en l'inondant de ses larmes, larmes de bonheur.

« Mon cher enfant, mon bon Victor! C'est bien toi maintenant, je reconnais l'enfant de mon cœur. Oh! tu me récompenses de tout ce que j'ai souffert; merci, mon Dieu, soyez béni de ce que j'ai retrouvé mon fils!

— Hélas! mère, pas pour longtemps, car la feuille de route ne se fera pas attendre.

— Mais en effet, reprit la mère, dont la figure, qui s'était comme transfigurée par la joie, redevint sombre, je n'y pensais pas, c'est toi qui maintenant vas nous quitter au lieu de ce bon Louis! Mais moi je ne t'aime pas moins que ton frère!

— Chère mère, dit Louis, en serrant la main de son frère, Victor ne vous quittera pas. Je partirai, c'est mon droit comme mon devoir, puisqu'enfin... et quoi qu'il en coûte...

— Par exemple, reprit Victor avec impétuosité, tu resteras quand je devrais... Mais voyons, un peu de réflexion et raisonnons. Le métier de soldat ne te sourit guère, on le sait du reste; tu te sens d'ailleurs trop utile ici, tandis que moi, au contraire, à quoi suis-je bon, depuis si longtemps que j'ai perdu la bonne habitude du travail? En face d'une charrue à conduire, ne m'as-tu pas vu l'autre jour presque aussi embarrassé qu'un Parisien de la rue Saint-Denis, qui passe sa vie à auner de la toile? En partant donc je vous rends un double service : *primo*, je vous débarrasse de mon individu inutile et même gênant; *secundo*, j'assure ta libération à toi qui es tout le contraire. D'une pierre deux coups,

vraî carambolage! Puis, comment me dépêtrer autrement qu'en m'éloignant des fâcheuses connaissances, de tous les garnements dont j'ai fait, en benêt, mes camarades, et qui me tiennent comme dans un filet. J'ai besoin de me dépayser, et pour cela rien de mieux qu'un voyage à Sébastopol, le sac sur le dos! Qui sait? dans ce sac il y a peut-être le bâton de maréchal. En tout cas, si je reviens Gros-Jean comme devant, je n'aurai pas perdu mon temps. Et enfin, voici qui coupe court à tout : mon engagement est signé, il n'y a plus à s'en dédire. Père, n'ai-je pas raison?

— Sans doute, mon ami, je ne puis pas répondre non; et cependant!... Tiens, ce matin on m'aurait annoncé ton départ qu'en me frottant les mains, je te l'avoue franchement, j'aurais dit : Bravo! bon voyage! Et à l'heure qu'il est, je donnerais beaucoup pour te voir rester.

— Tant mieux, père, vous aurez plus de plaisir à me revoir!... si je reviens. »

XIV

Le soldat qui se confesse et celui qui n'en use pas.

« D'où sors-tu?

— De cette église, ne le vois-tu pas?

— Qu'allais-tu y faire?

— Que va-t-on faire dans la maison de Dieu, prier, sans doute?

— Te confesser, peut-être?

— Non, je m'étais confessé avant-hier.

— Tu serais dévot à ce point?

— Ah ça! mon camarade, on est chrétien ou on ne l'est pas, et comme, grâce au Ciel, je suis chrétien et

ne veux pas cesser de l'être, je remplis mes devoirs.

— Mais moi aussi je suis chrétien, j'ai ma religion.

— Comme beaucoup, qui s'accommodent une petite dévotion à leur guise et peu gênante, y compris ceux qui se feraient un cas de conscience de manquer à la messe le jour de Pâques et de faire gras le vendredi saint : braves gens qui ont de la religion deux fois par an. Quand je dis religion, c'est superstition qu'il faudrait dire, à la manière dont ils comprennent ou plutôt ne comprennent pas la chose.

— Ce n'est pas tout à fait leur faute.

— La faute de qui donc alors? Celle de la religion peut-être?

— Je ne dis pas cela, car j'estime et je respecte la religion.

— Oui, comme ce philosophe, tu la salues... de loin.

— Veux-tu mon opinion au fond et celle de beaucoup d'autres qui, comme moi, ne demanderaient pas mieux que d'être bons chrétiens et même dévots, à une seule condition?

— Voyons la condition que ces Messieurs font au bon Dieu.

— La condition, c'est de n'avoir plus à se confesser.

— Je m'y attendais.

— Non, vois-tu, la confession, c'est là ce qu'on ne digère pas; sans elle...

— C'est-à-dire qu'on aurait volontiers de la religion à la condition de n'en point avoir, ou si peu, si peu... La confession te déplaît, sans aucun doute, parce qu'elle est désagréable pour ton amour-propre, ou gêne quelqu'autre petit penchant. Bien entendu que, la confession ôtée, il faudrait supprimer l'article du décalogue qui

t'incommode. Un camarade à son tour, qui s'arrangerait assez de celui-là, ne supporte pas telle autre défense. Témoin ce roi sauvage qui, plein d'admiration pour la religion que lui expliquait un catéchiste, songeait à se faire baptiser. Mais quand on lui dit qu'entre ses trois ou quatre femmes, il fallait en choisir une seule et renvoyer les autres, il tira sa révérence au missionnaire.

— N'empêche que la confession est une diable d'invention.

— Divine, tu veux dire.

— Bah! j'ai lu quelque part que c'était une idée des prêtres, et ça m'en a tout l'air.

— Connu, mon camarade, rengaine, vieille, vieille rengaine.

— La preuve?

— Facile. D'abord à quelle époque les papes ou les évêques auraient-ils introduit la confession, c'est ce qu'on n'a jamais pu démontrer, parce que dès les premiers temps nous voyons qu'on se confesse. Que les prêtres aient inventé la confession, c'est tout simplement un propos absurde, qui n'a pu tomber, pour la première fois, que de la bouche d'un sot ou d'un ignorant. Les prêtres, qui se confessent aussi, mon camarade, n'auraient pas eu si peu d'adresse que d'imposer au prochain, sans doute, mais doublement à eux-mêmes, cette corvée la plus rude assurément de celles auxquelles les oblige le saint ministère.

— Comment, corvée, il me semble au contraire qu'il doit être furieusement curieux...

— N'est-il pas vrai, dis-moi, qu'une heure de faction dans la guérite, quand il gèle à cinq ou six degrés seu-

lement, te paraît peu récréative? Et cependant, tu peux de temps en temps faire un tour de promenade pour te réchauffer ou te distraire. Mais le pauvre prêtre, lui, n'importe la saison, qu'il soit raide de froid ou suffoqué par la chaleur, doit s'emprisonner dans le confessionnal, parfois tout un jour et toute une nuit même pour écouter quoi? l'éternel et monotone récit de misères qu'il sait par cœur, qu'il s'entend redire à satiété, ou l'affligeant détail d'ignominies qui le soulèveraient d'indignation si la charité ne l'attendrissait pas sur le coupable. Crois bien que, s'ils n'étaient pas aussi convaincus que la confession est d'institution divine, les abbés seraient les premiers à proposer de l'abolir.

— Et les abus?

— Prétexte! Est-ce qu'on n'abuse pas de tout? Il ne faudrait donc ni boire ni manger, attendu qu'il est des buveurs qui se grisent et des goinfres qui se donnent des indigestions.

— Nous supprimer le vin, en voilà une idée!

— Pourtant, tu n'est point un ivrogne. Autre exemple de l'abus : il est des coquins de débitants qui frelatent la marchandise, falsifient le sel, le vin, le pain, le café, le chocolat, la viande même; faut-il interdire la vente des comestibles et laisser les gens mourir de faim?

— Ce serait fort.

— Dame, pour supprimer l'abus. Tout le monde sait que la justice, malheureusement, n'est pas toujours infaillible et condamne quelquefois un innocent, ou bien absout un coupable; faut-il, à cause de l'erreur accidentelle, supprimer procureur, jurés et gendarmes, et donner la clef des champs à Messieurs les voleurs, avec la liberté de recommencer leurs prouesses,

liberté dont ils useraient et abuseraient de grand cœur, quand on leur aurait garanti la suppression de l'autre abus, la justice, les gendarmes, etc.

— Voilà de la plaisanterie.

— Non, du raisonnement, et très sérieux. Ne faudrait-il pas encore supprimer le costume, les tailleurs et les modistes, à cause des folies de la coquetterie? envoyer promener les médecins avec leurs remèdes, parce qu'il est des charlatans qui tuent les malades?

— Non assurément, car il ne manque pas d'honnêtes gens qui tâchent de les guérir.

— Tu vois bien que l'abus n'est point une objection raisonnable. Mais à propos de la médecine dont nous avons dit deux mots, une question s'il te plaît?

— Parle.

— N'est-il pas vrai, lorsqu'une bonne fièvre, bonne, tu m'entends, lorsqu'une fluxion ou quelque autre semblable désagrément te met au lit, que tu n'es pas fâché de voir arriver le médecin?

— Certes, car rien ne m'ennuie comme d'être là à grelotter et claquer des dents entre deux toiles.

— Et que fais-tu d'ordinaire quand le docteur t'interroge sur la cause présumée du mal?

— Je ne lanterne pas à répondre, en lui déchiffrant depuis *Pater* jusqu'à *Amen* tous les tenants et les aboutissants de la chose. Et s'il ne voit pas clair dans mon individu, ce n'est pas ma faute.

— Très bien! Et même si tu crains que la maladie ne soit la punition de quelque sottise, tu ne le dissimules pas au docteur.

— Pas si nigaud. D'abord, je sais que le docteur n'est point bavard. Et puis, si je lui taisais mon escapade, il

pourrait juger tout de travers, et, me donnant précisément la drogue qu'il ne me faudrait pas, m'envoyer... où je ne suis pas pressé d'aller.

— Eh bien! mon camarade, il en est des maladies de l'âme comme de celles du corps ; pour les guérir, il faut les connaître. Mais celles-là, plus encore que les autres, échappent aux regards, et les symptômes ne les révèlent pas ou les révèlent mal au médecin. Cette connaissance intime, c'est la confession seule qui peut la lui donner.

— Tout de même voilà un raisonnement.

— Combien d'autres on pourrait faire! Mais il en est un fort simple et qui coupe court à tout sur l'institution divine de la confession, sa nécessité et ses résultats salutaires, admirables, mille fois confirmés par l'expérience. Tu as, je crois, pour patron un glorieux saint, le grand saint Vincent de Paul, celui que les bonnes sœurs de la charité bénissent comme leur fondateur.

— C'est mon patron, en effet.

— Et crois-tu qu'il fut honnête homme?

— Drôle de question! Puisqu'on l'appelle un saint, c'est-à-dire plus qu'un homme. Il était de ceux-là qui viennent du ciel sans doute, pour y retourner toujours trop tôt. Honte à qui ne ferait pas à l'occasion le salut militaire à ses reliques!

— D'accord. Et ton brave père, comment se nomme-t-il?

— Charles, de Charles Borromée, un évêque fameux, à ce que j'ai ouï dire.

— Célèbre par son dévouement pour les pestiférés de Milan, et qui fut toute sa vie un homme sublime, un miracle de vertu et de charité.

— C'est ce que j'ai entendu raconter étant marmot.

— Oi, dans le calendrier, il est, par centaines, de ces

hommes merveilleux, des saints Charles Borromée, des saints Vincent de Paul.

— Possible.

— Tu as entendu encore parler d'un Fénelon, d'un Bossuet, d'un Bourdaloue, ces gloires du pays, ces hommes rares aussi renommés pour la vertu que pour le talent?

— Ceux-là, les moins dévots même font leur panégyrique, et devant leurs images portent la main au chapeau.

— Fort bien! et de nos jours n'as-tu pas d'aventure approché de quelque digne prêtre, de quelque vénérable évêque?

— J'étais à Rome naguère avec mon autre régiment. J'ai vu Pie IX, le premier en grade, le général des évêques, et d'assez près, attendu que j'ai monté plus d'une fois la garde à la porte de ses Tuileries.

— Et il t'a fait l'effet, lui aussi, d'un honnête homme?

— Tu te moques; ah! certes, mieux que cela, comme je le lui ai dit à lui-même, la main au képi, en lui causant comme je te parle : « Mon Pape, vous êtes le « meilleur des hommes et le roi des évêques! Vous avez « l'amitié du troupier avec le respect, ça va sans dire. »

— Eh bien! mon ami, cet illustre Pape, ces vénérables évêques ou prêtres, ces glorieux saints que l'on compte par milliers, c'est-à-dire par millions, tous sans exception, tous à l'envi, ils ont recommandé, vanté, exalté la confession. Crois-tu qu'ils n'avaient pas d'yeux pour apercevoir les abus qui peuvent, en s'y glissant, dénaturer cette sainte pratique? et s'ils ont néanmoins témoigné pour elle d'une telle vénération, c'est qu'ils avaient reconnu par une longue expérience ses effets

merveilleux pour l'amélioration des mœurs et le progrès dans la vertu.

— C'est vrai ce que tu dis là. Comment n'y avais-je pas pensé ! Franchement, je ne sais trop ce qu'on pourrait répondre.

— Un petit mot encore; prends bien garde à ceux qui déblatèrent le plus haut contre la confession. A part quelques braves gens qui, on ne sait par quelle malheureuse prévention, se font du prêtre un croquemitaine et de la religion des fantômes avec lesquels ils bataillent ensuite comme Don Quichotte contre les moulins à vent; à part les ignorants, en plus grand nombre encore, qui parlent de la religion comme je pourrais faire de la médecine, examine de près ceux qui fuient l'église et redoutent le confessionnal, et tu m'en diras des nouvelles. Dans cette bande, dont je m'applaudis fort de n'être pas, figure au premier rang tout ce qu'il y a de méchante clique dans la société, en haut comme en bas; les libertins et les débauchés, tous ces vauriens de bel air qui passent leur temps à séduire les femmes, duper les filles, et sont le fléau des familles honnêtes; les joueurs, les ivrognes, les banqueroutiers, usuriers, accapareurs, grignoteurs, grecs et filous, héros de barricades, voleurs, assassins, et bien d'autres *ejusdem farinæ*. Toute cette racaille, il faut bien dire le mot, ne se confesse guère et ne manque pas une occasion de brailler, j'allais dire de braire, contre les abus de la chose. Or, mon camarade, c'est un fier argument en faveur de l'institution qu'elle ait eu pour elle, dans tous les temps, les plus honnêtes gens; et contre elle toutes les espèces de drôles. Cela seul devrait faire réfléchir les hommes de cœur fourvoyés

par les préjugés ou les passions en si méchante compagnie; qu'en dis-tu?

— Je dis, je dis, que je ne sais plus que dire.

— Une dernière réflexion. Nous nous trouvons par exemple à deux ou trois cents lieues du pays, tu as en poche un portefeuille contenant vingt ou trente mille francs.

— Moi, dans le gousset, j'ai deux sous.

— C'est une supposition que je fais. Or, tu te vois, malade ou blessé, tout prêt à passer l'arme à gauche, et tu cherches à qui confier ton trésor pour qu'il parvienne intact à ta famille. Eh bien! là, franchement, la main sur la conscience, entre deux camarades dont l'un sera chrétien, un loyal chrétien, qui se confesse et qui communie comme Bayard et Turenne, et un autre, bon enfant sans doute, mais qui se gouaille de la religion et de la confession, jure en sacripant et n'a pas l'air de croire beaucoup à Dieu et moins encore au diable; entre ces deux camarades, lequel choisirais-tu pour lui confier ton dépôt?

— Belle question! le premier, certes. Il n'y aurait pas à balancer.

— J'attendais cette réponse. Quand tu plaides si bien toi-même la cause de la religion et de la confession, j'aurais tort de prêcher davantage.

— Le fait est que tu prêches maintenant presque un converti.

— *Presque* est de trop. Méfie-toi, c'est une porte de derrière que messire le diable a voulu se ménager quand il a vu que tu jetais la garnison par-dessus les murs.

XV

Une affaire d'honneur.

Il y a quelques années, dans une de nos écoles militaires, eut lieu un événement des plus tragiques et dont tous ceux qui en furent témoins ont gardé un bien douloureux souvenir.

Parmi les élèves distingués se trouvait un jeune homme, Alfred ***, boursier, et le fils unique d'une pauvre dame veuve, réduite par une suite de malheurs à une position voisine de la détresse. Épuisant pour l'éducation du jeune homme ses dernières ressources, elle n'avait reculé devant aucun sacrifice, confiante dans l'affection de son fils, et sûre qu'à sa sortie de l'École, il la dédommagerait de toutes les privations qu'elle s'imposait maintenant pour lui préparer un heureux avenir. Ses espoirs semblaient d'autant mieux fondés qu'Alfred, par ses succès à l'École et par mille attentions d'une tendresse délicate, s'efforçait déjà de prouver à sa mère qu'il comprenait bien tout ce qu'il lui devait, et comptait la récompenser de son dévouement en lui tenant lieu à lui seul de tout ce qu'elle avait perdu.

Alfred n'était pas seulement un brillant élève, c'était un bon jeune homme, cher à ses camarades qui, appréciaient en lui de généreuses qualités, mais lui reprochaient une certaine vivacité d'humeur, un caractère un peu raide et une susceptibilité fâcheuse.

Un jour, pour je ne sais quelle misère, il se prit de querelle avec un camarade. La dispute s'échauffa d'autant plus que le motif en était moins sérieux. De

part et d'autre on s'entête, on s'irrite; aux paroles aigres succèdent les mots offensants, les qualifications brutales, puis les gestes fâcheux et, finalement, la provocation.

Il fut convenu qu'au premier jour de sortie l'affaire se viderait sur le terrain, et, pour se prouver son bon droit, qu'on tâcherait mutuellement de s'enferrer. Celui-là, dans l'absurde logique du duel, a raison, eût-il dix fois tort, qui peut, en poussant une tierce ou une quarte, mettre à son adversaire deux pouces de lame dans le corps. Argument péremptoire en effet!

Le jour de la sortie arrivé, les deux jeunes gens, accompagnés de leurs témoins qui portaient les armes, se dirigèrent en quittant l'École vers un faubourg; et de là vers l'endroit où d'ordinaire se donnent ces sinistres rendez-vous. On entre dans un fourré où se trouvait une clairière offrant un terrain propice pour le combat. Après une tentative banale de conciliation faite par les témoins, pour l'acquit de leur conscience plutôt qu'avec la pensée qu'elle eût chance de succès, les deux adversaires jettent leurs habits et, la poitrine découverte, armés de fleurets, se mettent en garde. Il avait été convenu entre les témoins qu'à la première piqûre un peu sérieuse on estimerait l'honneur satisfait, étrange satisfaction! et que les deux jeunes gens se donneraient la main; après quoi on irait déjeûner de compagnie, selon l'usage, aux frais des combattants. La carte à payer, comme on sait, est le dénouement obligé de ces sortes d'affaires, quand elles ne se dénouent pas d'une autre façon. Après l'échange de quelques passes, Alfred, emporté par l'impétuosité naturelle de son caractère, se lança témérairement en avant pour atteindre

son adversaire, mais il rencontra le fleuret de celui-ci, qui lui traversa la poitrine.

Alfred tomba comme une masse sur le gazon; son adversaire consterné, de même que les témoins, s'empressa pour le secourir. On retira l'arme fatale légèrement rougie. Quelques gouttes de sang à peine tachèrent la lame et la chemise du jeune homme, car on sait qu'avec cette arme perfide, les lèvres de la plaie se refermant aussitôt le fer retiré, l'épanchement se fait à l'intérieur et n'en est plus que dangereux.

Alfred, évanoui, fut transporté dans la voiture qui attendait dans une allée voisine.

« En route, cocher, dit un des témoins, et fouettez, coûte que coûte, pas de temps à perdre.

— Où allons-nous, mon officier?

— A l'École, vous voyez bien notre uniforme, répondit brusquement le jeune homme. »

Après une course rapide, on arrive à l'École; le blessé, toujours sans connaissance, est porté à l'infirmerie, où se trouvaient, pour des indispositions plus ou moins motivées, quelques élèves.

Le chirurgien, prévenu, accourt en toute hâte.

Comme il entrait, Alfred ouvrit les yeux qu'il arrêta tout grands et fixés sur le docteur, pendant que celui-ci examinait sa blessure. La figure du jeune homme trahissait l'angoisse terrible du malheureux dans l'attente de cette parole suprême qui peut être un arrêt de mort.

« C'est fini, n'est-ce pas, docteur? » murmura-t-il quand celui-ci releva la tête.

Le docteur, sans répondre, découvrant le bras du blessé, essaya de pratiquer une saignée, mais inutile-

ment, le sang ne vint pas. Il prit l'autre bras, même résultat. Après avoir de nouveau sondé la blessure et tenté en vain de provoquer un épanchement à l'extérieur, il se tourna vers l'officier de service et le général, présent aussi, et à voix basse il leur dit :

« Peine perdue, il n'y a rien à faire; huit pouces de cette arme maudite à travers le poumon! Ce pauvre garçon n'en reviendra pas. Je m'étonne même qu'il vive encore. »

Puis, revenant au blessé qui l'interrogeait toujours du regard :

« Allons, mon ami, il faut du courage. Vous êtes un homme, après tout. Les chances de guérison ne sont pas les plus nombreuses, il est de mon devoir de ne pas vous le dissimuler. En pareil cas, dans la prévision d'un malheur, au moins possible, on a toujours quelques dispositions.... quelques recommandations particulières, des adieux peut-être à faire... Il est prudent de ne pas trop attendre.

— Ah! je comprends, murmura le jeune homme d'une voix étouffée. Mon Dieu! mon Dieu! ajouta-t-il en se couvrant la figure de ses deux mains avec un geste de désespoir. Puis, les laissant retomber avec un geste non moins prompt, instinct de l'orgueil : Non, c'est lâche, ce que je fais là, dit-il à ses camarades qui, pressés autour du lit, le contemplaient navrés. J'ai l'air de craindre la mort! Ah! reprit-il après un silence, avec une exclamation qui fit tressaillir tous les assistants, pourquoi mentir à l'instant suprême? pourquoi de la vanité encore, quand c'est la vanité qui a fait tout le mal, le misérable amour-propre qui seul m'a poussé à cette folie, à ce crime!... oui, crime, mes amis, je le comprends à

présent, mais trop tard. Cette vie dont j'ai disposé en insensé, est-ce qu'elle m'appartenait? O mon Dieu! mon Dieu! mourir!... et je laisse ma mère, ma mère seule... sans appui, sans pain peut-être... pourra-t-elle me pardonner?... ah! jamais! jamais! Et Dieu, Dieu, le grand Juge, ajouta-t-il d'une voix étranglée par le râle et qui allait de plus en plus s'affaiblissant. Ma mère!... un... un prêtre... un prêtre! »

Quelqu'un sortit pour aller chercher un ecclésiastique; mais, comme si Dieu eût voulu que la leçon fût plus terriblemennt complète pour les témoins de ce drame lugubre, la présence du prêtre ne vint pas consoler l'agonie du malheureux. Le premier ecclésiastique chez lequel on s'adressa était absent; il fallut courir chez un autre, et quand celui-ci arriva au chevet de l'infortuné jeune homme, tout à l'heure encore si plein de vie, il ne trouva plus qu'un cadavre.

Autour de la couche funèbre cependant se pressaient les camarades d'Alfred qui, avec un air de consternation profonde, regardaient cette tête maintenant immobile sur l'oreiller, ces yeux démesurément ouverts et d'où l'étincelle de vie avait disparu, et ces terribles pâleurs que la mort met sur le visage humain, comme sa redoutable empreinte. Le silence était solennel, quand tout à coup la porte s'ouvre, sur le seuil une femme vêtue de noir apparaît. Tous frissonnèrent, car si quelques-uns seulement la reconnaissaient, les autres la devinèrent. C'était la mère...

Voyant la foule qui se pressait autour du lit, elle s'élança de ce côté, avec un cri déchirant, et se précipitant sur le corps inanimé, elle le couvrit de ses

baisers et de ses larmes, disant à travers les sanglots et croyant encore parler à son fils :

« Mon ami, Alfred, c'est moi, ta mère! ta mère, malheureux enfant! Aller te battre, t'exposer à être tué au risque de la tuer elle-même!... pourtant je ne t'en veux point! Mais réponds donc, au lieu de me regarder avec ces grands yeux fixes... Mon Dieu, Seigneur! mon Dieu! ne me reconnais-tu pas, mon pauvre enfant? »

Puis, comme éclairée tout à coup d'une terrible lumière et pressentant l'immense malheur, elle releva la tête, et se tournant vers les amis d'Alfred avec une de ces expressions qu'on ne peut rendre, avec un geste et un regard indicibles, avec un cri désespéré, dans lequel toutes ses douleurs faisaient explosion, elle demanda :

« Mais c'est donc qu'il ne m'entend plus? il ne m'entend plus?... »

Un morne silence lui répondit.

« Mort! mort! mon enfant! quoi! séparés pour toujours, sans un adieu! sans un dernier mot! Oh! mon Dieu! mon Dieu! mon Dieu! » murmura-t-elle en se tordant les mains dans l'agonie de la douleur.

On voulait l'entraîner; mais se jetant de nouveau sur le corps qu'elle enlaçait d'une étreinte désespérée :

« Laissez-moi, Messieurs, laissez-moi! c'est mon fils! Je veux le voir et l'embrasser encore, encore!... puisque bientôt je ne le verrai plus, plus jamais! jamais! jamais! Oh! je n'aurais pas dû être mère! »

Après cette dernière parole, suprême élan de la douleur, elle s'affaissa sur elle-même; ses bras se détachèrent du corps inanimé, pendant que ses yeux se fermaient. On s'aperçut qu'elle était évanouie et on en profita pour l'emporter.

Il n'était pas un seul des témoins de cette poignante scène qui, la figure baignée de larmes, ne sentît son cœur déchiré de la plus cruelle angoisse. Pour les deux camarades qui avaient assisté au duel, le regret s'aggravait des amertumes du remords. Quant à l'adversaire, bien entendu qu'il n'était pas présent à ce désolant spectacle. Tout d'abord, en arrivant, il s'était enfermé dans sa chambre et là, seul, face à face avec son crime qu'il envisageait dans son horreur et dans ses lamentables conséquences, évoquant malgré lui le spectre sanglant de la victime dont le gémissement bourdonnait toujours à son oreille, il dévorait silencieusement les larmes les plus amères qu'il eût versées de sa vie.

Pendant plusieurs jours, ce fut un deuil pour toute l'École. Le souvenir de cette catastrophe, effrayante leçon! pesait à tous les cœurs, je dirais presque à toutes les consciences. Car tous, plus ou moins, se reprochaient d'être indirectement complices du meurtre, parce qu'ils avaient dans les conversations, plus d'une fois peut-être, donné raison au fatal préjugé, cause de la mort d'Alfred. Ce qui surtout augmentait la tristesse, c'était la pensée de cette mère infortunée, qui, seule à présent, privée de sa joie et de son appui, sans espérance pour l'avenir et brisée par la douleur, devait avoir bientôt à lutter contre la misère matérielle.

Si mes souvenirs ne me trompent pas, les jeunes gens, sous l'inspiration d'une généreuse pensée, firent entre eux une collecte pour venir en aide à l'infortunée mère, pauvre femme qui n'avait plus sur la terre d'autre consolation que de prier pour le malheureux Alfred, avec l'espoir que ses larmes intarissables, que ses immenses

douleurs, acceptées en expiation, pèseraient de quelque poids en faveur du coupable dans la balance des justices divines.

XVI

A propos du duel... Réflexions orininales d'un vieil auteur.

J'ai dans ma bibliothèque un vieux, vieux livre, un horrible bouquin, jaune, huileux, poussiéreux, rance et malpropre à ne pas le toucher avec des gants. Les rats ont déjeuné de la couverture et du titre, et force arabesques à l'intérieur prouvent que les vers ne l'ont pas trouvé moins friande pâture. Je le feuillette pourtant quelquefois et j'y ai trouvé sur le duel quelques pages assez curieuses pour être reproduites moyennant des retouches et des coupures. Il faut le dire, au reste, le duel ne semble plus dans nos mœurs, et il est rare, même dans l'armée; le progrès de la raison publique tend de plus en plus à faire justice de ce préjugé devenu ridicule presque autant qu'odieux.

..... « Quant au duel, je vous le donne plutôt pour une honnête couverture de lâcheté que pour une vraie valeur. Nous ne sommes pas si ignorants que nous ne sachions bien que le courage ne fit jamais bonne alliance avec la servitude et la délicatesse. Et la plupart de ces gens-là, qui n'ont autre chose en la bouche que les duels, sont des têtes serviles, qui subissent une infinité de lois honteuses et tyranniques pour un peu de fumée. Tels d'entre eux craignent la lancette du chirurgien, ils jettent les hauts cris pour une petite fièvre et se font traiter comme des accouchées. Quelle vaillance peut-il y avoir là-dedans? Si on les avait pilés et pulvérisés dans un mortier, une centaine de semblables rodomonts ne

LA FUREUR DES DUELS ARRÊTÉE

Peinture de Le Brun, au château de Versailles, XVII^e^ siècle. — La Justice sépare les combattants.

feraient pas une demi-once de force guerrière. Mais il y a un peu de désespoir et de rage qui bouillonne dans un cœur passionné pour contrefaire la vertu. A Dieu ne plaise que nous prenions la paille pour l'or, la ciguë pour le persil et le singe pour l'homme; nous savons que la valeur, au rapport des grands capitaines, est dans la considération et la froideur comme dans son vrai élément. Quand je vois un de ces petits glorieux qui s'en va sur le pré par une basse crainte de quelque vergogne, ou une chaleur du foie qui le tourmente, j'en fais autant de cas, comme si je voyais une poule en colère. Le malheureux! il se figure une gloire mondaine qui le mettra au nombre des vaillants, et il rencontre une mort sanglante qui tue l'âme et le corps d'un même coup.

« Je veux mourir si ce n'est la plus pauvre chose de les voir en telles affaires. Que si on les regardait bien, ils feraient crever de rire de leur fainéantise ceux-là mêmes qui auraient envie de pleurer leur malheur. J'en ai sauvé de ce massacre qui étaient plus étourdis que des oisons bridés et plus blêmes qu'un trépassé de quatre jours qu'on viendrait de tirer du sépulcre. Les pauvres gens enduraient tout cela pour faire courir un petit bruit dans la ville qu'ils s'étaient enfin battus. Ne voilà-t-il pas qui est digne ou de compassion ou de grande moquerie? Vous les flattez d'un prétexte de courage que vous leur faites acheter bien chèrement. Quand vous louez telles actions en disant qu'il s'est fait un beau combat et que tous deux y ont apporté de la résolution, vous êtes *des hommes de sang;* il vous devait suffire que vos jugements sont si grossiers en l'estime qu'il faut faire de la vaillance, sans rendre vos langues tragiques. Leurs épées tremblantes souvent seraient trop lâches

pour consommer le mystère des furies, si vos paroles n'armaient le désespoir pour jouer de son reste.

« Peut-être direz-vous que vous en connaissez qui se sont battus en duel, lesquels ne laissent pas d'être bien vaillants dans les armées; ce n'est pas aussi ce que je vous nie; je ne dis pas qu'un homme vaillant ne se puisse battre en duel, mais je nie qu'il soit vaillant simplement pour se battre en duel. David a été adultère et s'est fait saint, mais ce n'est pas pour avoir été adultère qu'il a été saint : aussi personne n'aura-t-il jamais la réputation de valeur devant les gens bien sensés pour avoir fait ce crime. Car enfin si le duel était toujours une marque infaillible de courage, je demande pourquoi en a-t-on vu qui se sont montrés des plus importuns à provoquer les autres à ce combat, des plus ardents à y aller, des plus mutins pour s'y opiniâtrer; et cependant quand ils sont venus aux armées, où il fallait témoigner de la vraie valeur, telles rencontres se sont trouvées, où ils se sont mis à fuir si désespérément qu'ils ont passé des forêts de deux lieues sans voir un seul arbre, tant ils étaient éperdus.

« Assurez-vous que la plupart de ceux qui montrent des fougues si bouillantes en ces actes barbares, sont comme des énergumènes possédés du malin esprit. Vous vous étonneriez de voir une femmelette si robuste qu'il faut vingt hommes pour la tenir. D'où pensez-vous que lui vienne cette force sinon qu'elle a le diable au corps. Et dites moi, un jeune cavalier qui a quelquefois père, mère, femme, enfants, honneur, richesse, délices en la vie, irait-il de sang-froid se priver de tout cela, descendrait-il les yeux ouverts en enfer, s'il n'y avait quelque esprit noir de l'abîme qui le traînât au dernier malheur? Il fait pour une mine froide et une parole

étourdie et un caprice d'esprit, ce qu'il ne ferait ni pour Dieu, ni pour la patrie, ni pour un monde. Il faut bien dire qu'il y a des maladies des *Petites Maisons* et des folies merveilleuses, et des extravagances qu'on ne peut concevoir. Et vous prenez cela pour vaillance? vous admirez cela? Que n'allez-vous plutôt admirer les mines, les trépignements et les grimaces des frénétiques et des endiablés? Je vous prie, ne me rompez plus la tête de ces truands combats et de ces vilains massacres, cela ne sera plus que pour des infâmes et des loups-garous. »

XVII

La rencontre.

Vers la fin du mois de mai 18..., deux jeunes gens se promenaient aux environs de Nancy. Tous deux portaient l'uniforme d'un régiment de ligne arrivé depuis quelques jours seulement dans la ville pour y tenir garnison. On retrouvait sur le visage de nos soldats cet air de franchise et ce caractère martial qui semblent marquer d'un cachet uniforme le type militaire en France, plus qu'ailleurs peut-être, avec une différence entre eux cependant. Le premier, gaillard de vingt-quatre à vingt-cinq ans, avait dans la physionomie quelque chose à la fois de plus vulgaire et de plus résolu que son compagnon, dont la figure candide trahissait des habitudes de réflexion. Dans ses allures, dans sa démarche, dans sa manière de porter l'uniforme et le képi, on sentait encore l'embarras du conscrit.

Les promeneurs ne pouvaient désirer un temps plus favorable. Le ciel, d'un azur sans tache, voilé d'une légère teinte vaporeuse, déroulait aux regards des hori-

zons d'une admirable sérénité. L'air avait cette fraîcheur et cette suavité des premières journées de printemps. Le soleil inondait la plaine ou se tamisait à travers le feuillage du bois dont la verdure éclatante contrastait avec les reflets lumineux qui se jouaient à travers les branches, et parfois venaient, tombant jusqu'à terre, tracer sur le gazon d'éblouissantes traînées. Toutes les fleurs printanières parfumaient les champs et les buissons : dans l'herbe s'épanouissaient les pâquerettes roses et blanches, les primevères déjà plus rares, les furtives violettes, et sur les haies brillaient partout les couronnes charmantes de l'églantier ou les dentelles de l'aubépine. Le gazouillement des oiseaux ne se faisait pas entendre, mais on les voyait passer rapides, avec un brin d'herbe ou de mousse, empressés à construire leurs nids. Le bourdonnement des insectes suppléait d'ailleurs au silence du pinson et du chardonneret.

« Une belle journée, dit le plus âgé des soldats ; il fait meilleur ici qu'à battre la semelle sur le rempart ou compter les solives du corps de garde. Tiens, je ne t'en veux plus de m'avoir escamoté ma partie de billard.

— Comme on sent bien qu'il y a un Dieu ! s'écria l'autre avec l'accent d'une émotion religieuse, et les regards fixés sur l'horizon avec une sorte de recueillement.

— Ah bien ! encore, mon sacristain qui va faire des sermons ! quelle manie ! Je te dis en bon camarade, mon cher, chacun son affaire. Laisse le curé chanter ses litanies et prêcher en latin devant les dévotes, puisque ça les amuse, à la bonne heure ! Les commères auront toujours du temps de reste pour le caquet. Que les femmes et les marmots aillent aux églises, rien de mieux ; mais un soldat, allons donc.

— C'est-à-dire que les femmes et les enfants ont le droit de se croire une âme; mais pour les autres, et le soldat en particulier, tu les ranges dans la catégorie de ce quadrupède aux longues oreilles que je vois là ne songeant qu'à brouter l'herbe tendre : c'est flatteur!

— Je ne dis pas cela, un homme est un homme, et certainement je m'estime un peu davantage que ce maître Aliboron. Mais veux-tu point que, comme un tas de bonnes vieilles, je récite mes patenôtres pour faire rire de moi?

— Qui? les imbéciles ou les ignorants? Bien d'autres, mon cher, et devant lesquels tous nos loustics du régiment seraient de fort petits garçons, n'ont pas eu tan de fierté vis-à-vis du bon Dieu.

— Eh! va te promener avec tes sermons! Une fois encore, je te le répète, je ne suis pas pour les momeries. Voilà!

— Pauvre garçon !... »

Tout en causant, on avait fait quelque chemin, et les jeunes gens arrivaient au carrefour de la route, que dominait une croix de fer élevée par la piété des habitants d'un village voisin. Des bouquets de fleurs au pied de la croix et des couronnes suspendues à ses branches rappelaient la station récente d'une procession.

Le plus jeune des soldats portait déjà, par un pieux sentiment, la main à son képi.

« Prends donc garde, dit l'autre brusquement, en saisissant le bras de son camarade; voilà quelqu'un, veux-tu qu'on se moque de nous? »

Un étranger s'avançait en effet, et qui n'était qu'à quelques pas seulement. C'était un vieillard à la figure austère, quoique bienveillante, aux traits énergiques,

au regard plein de feu et d'une rare douceur cependant. Sa tournure martiale et la rosette qui décorait la boutonnière de sa redingote, fermée militairement, semblaient indiquer en lui l'homme des camps, un des glorieux acteurs de cette héroïque épopée qui montre tour à tour sur ses innombrables feuillets : Fleurus, Arcole, Marengo, Austerlitz, Wagram, Iéna, Montmirail, etc., et, à la dernière page, Waterloo.

Arrivé devant la croix, le vieillard se découvrit d'un air respectueux.

Eugène, le plus ancien de nos conscrits, le regardait avec un étonnement qui tenait de la stupeur. Le vieillard s'en aperçut, et sans doute il avait vu son premier geste, car, s'approchant, il lui dit :

« Vous me regardez, jeune homme, et cela vous surprend, n'est-ce pas ? qu'un vieux de la vieille, comme ils disent, ne craigne pas d'attester publiquement sa foi de chrétien. Malgré l'exemple de votre brave camarade, vous cédez au respect humain, au préjugé ! oui, jeune homme, au préjugé ! J'ai droit de qualifier ainsi le sentiment aujourd'hui trop commun qui fait qu'on a peur de montrer son épaulette dans une église. Cela passera, car il n'en fut pas toujours ainsi. Dans les temps les plus glorieux de notre histoire, de vaillants soldats, des chefs héroïques auraient rougi de ne pas donner l'exemple du dévouement à la religion comme à la patrie. Et grâce à Dieu, de nos jours même, d'illustres exemples prouvent que cette tradition glorieuse et sainte n'est pas tout à fait perdue.

— Oui, oui, » balbutiait Eugène, tout confus et tournant dans ses mains son képi qu'il avait ôté pour saluer le vieillard. Il baissait les yeux sous le regard de l'é-

tranger, comme sous celui du général quand il passait l'inspection. Dans cette parole accentuée, malgré le sourire paternel qui en atténuait la sévérité, il sentait l'autorité du commandement. Le vieillard reprit :

« Je pourrais vous citer plus d'un fait récent, mais je craindrais d'interrompre trop longtemps votre promenade. Pourtant je me rappelle un mot de l'Empereur, mot admirable dont je fus touché dans le temps jusqu'aux larmes, et que je livre à vos réflexions. C'était aux Tuileries, dans les beaux jours, Napoléon rayonnait dans toute sa gloire, entouré de la foule des rois, des princes, des maréchaux; la réception officielle terminée, l'Empereur avait permis la causerie familière. Un des maréchaux, je ne sais lequel, eut l'idée tout à coup de lui demander quel avait été le plus beau jour de sa vie. On ne doutait pas qu'il ne répondît : Austerlitz ou Marengo ! ou bien le jour du sacre ou celui de la naissance du roi de Rome. Point ! L'Empereur parut se recueillir quelques instants, puis, prenant un air grave, et avec cette voix dont l'accent vibrait au fond des cœurs, il dit : « Le plus beau jour de ma vie, Messieurs, ce fut le jour de ma première communion. »

« Les maréchaux et les officiers contemplaient l'Empereur avec stupeur et comme s'ils eussent mal entendu. Seul, un d'entre eux, visiblement attendri, semblait avoir peine à maîtriser son émotion et fit un geste comme pour s'élancer vers le souverain ; le respect le retint. Mais son mouvement n'échappa point au grand homme, qui, traversant le cercle, vint droit à lui et lui serra la main en murmurant : « Merci, général, vous « êtes le seul ici qui m'ayez compris. »

« Après cela, jeune homme, vous voyez qu'il n'y a « pas à rougir de se déclarer chrétien. »

Puis, leur faisant de la main un geste amical en signe d'adieu, il s'éloigna ; mais les deux jeunes gens le suivirent longtemps des yeux, regrettant que personne ne se trouvât là qui pût leur dire le nom du personnage dont la parole avait fait sur eux une impression si profonde, telle en effet, que, deux ou trois jours après, Eugène se laissait conduire à l'église par son camarade pour y entendre la messe du dimanche.

Or, à cette messe précisément assistait le vieillard, qui, dans l'attitude du recueillement, semblait tout entier à la méditation de l'auguste mystère. A la communion, Eugène, qui l'observait, le vit se relever, puis, les mains jointes, se diriger vers l'autel et s'agenouiller entre une pauvre femme et un enfant. Après avoir reçu des mains du prêtre la sainte hostie, la figure radieuse, il vint reprendre sa place. Il n'avait pas quitté sa pieuse attitude quand, la messe finie, nos deux soldats sortirent de l'église. Un jeune homme les suivait qui, d'un air de triomphe, leur dit :

« Eh bien ! vous l'avez vu ? C'est cela un homme.

— Qui, lui ? demanda Eugène.

— Comment, vous ne le connaissez pas ?

— Nous sommes à Nancy depuis quelques jours seulement ; mais sans doute vous voulez parler du Monsieur décoré qu'on a vu communier d'un air si dévot ?

— Oui.

— Nous l'avons rencontré dans une promenade hors des murs, et même il nous a fait l'honneur d'un moment d'entretien. Aussi nous avions grand désir de savoir son nom.

— Son nom, reprit le jeune homme, vous le savez certainement; qui ne le sait pas en France, surtout parmi ceux qui portent l'uniforme ?

— C'est donc un ancien, un vieux brave ?

— Brave entre les braves, et au dire de l'Empereur le plus honnête homme de l'armée. C'est celui qui seul, dans cette lamentable retraite de Russie, eut la gloire de ramener intact son corps d'armée, sans avoir laissé sur la route un seul de ses caissons, une seule de ses pièces ! celui qui à Waterloo commandait l'artillerie, et dans ce néfaste jour, sur ce terrible champ de bataille, tira le dernier coup de canon. C'est *le sage de la grande armée*, comme l'appelait le grand homme, c'est le général Drouot !

— Il n'était pas besoin de nous dire son nom, s'écrièrent à la fois les deux soldats, en portant la main au képi, nous l'avions deviné. »

XVIII

Onésime Douillet.

Onésime était né paresseux, affaire de tempérament, et paresseux il resta malgré l'exemple de son père, en son vivant tailleur, rue de Bossuet, à Meaux, et que chaque jour (y compris les fêtes et dimanches, le bon homme étant philosophe), on voyait l'hiver, à la chandelle, l'été souvent avant le lever du soleil, installé sur son établi et tirant l'aiguille avec une célérité devenue proverbiale.

Le bambin, lui, montrait des dispositions toutes différentes. Mais, comme Onésime était fils unique, on le laissait volontiers, en enfant gâté, vivre à son caprice,

dormir la grasse matinée, s'ébattre ensuite sur le gazon au soleil, ou près du poêle, dans la saison mauvaise, avec le chat du logis, et, le reste du jour, dans le fournil du boulanger, d'où souvent il revenait, enfariné comme un pierrot, de la chasse aux cris-cris.

L'enfant prit de l'âge, et quand il eut atteint ses huit ou neuf ans, il fallut bien se décider à le mettre dans une école. On envoya le bambin d'abord à la mutuelle, puis chez le sieur Boniface, bachelier quelconque que le tailleur s'honorait d'habiller. Il est vrai que, depuis quinze ou vingt ans qu'il travaillait pour cette maigre pratique, il n'avait pas souvenance d'un vêtement radicalement neuf confectionné à son intention. C'était toujours le même vieux pantalon, plus constellé de pièces que le navire des Argonautes, la même vieille houppelante tournée, retournée d'abord à l'envers, remise à l'endroit, puis à l'aide de parements, rajeunie derechef; c'était le même gilet patriarcal; le tout composant à l'instituteur un ensemble de costume original et primitif. Le pédagogue, au reste, ne se piquait pas d'élégance; car, disait-il, un habillement cavalier ne convenait point au décorum de sa profession.

M. Boniface était savant d'ailleurs, savant comme le rat de la fable; il affirmait avoir appris par cœur, d'un bout à l'autre, le dictionnaire de feu M. Boiste et celui de Malte-Brun. Il enseignait à ses élèves la lecture, toutes les espèces d'écriture, cursive, bâtarde et ronde, par principes, depuis le simple bâton jusqu'aux fioritures compliquées du paraphe; puis le calcul, la tenue des livres en partie double, la grammaire de Lhomond d'abord, et ultérieurement celle de C. C.

Letellier ou de Noël et Chapsal; il enseignait non moins pertinemment la géographie, la mythologie (cette source féconde et immortelle, disait-il avec grâce, où vont puiser les Muses), l'histoire, l'histoire de France en particulier, qu'il avait étudiée profondément dans Le Ragois et autres Hérodotes.

Onésime se trouvait à bonne école, comme on voit, et ce n'est pas la faute du professeur s'il en profita médiocrement, lentement surtout. « Le premier au jeu, le dernier à la classe ! » c'était le refrain du maître, qui pourtant lui rendait justice à l'endroit d'un art pour lequel l'enfant montrait des dispositions remarquables, l'art un peu sot, il est vrai, de la calligraphie. Le jeune Douillet, qui bâillait sur tous les livres, une fois qu'il prenait la plume, semblait oublier sa paresse; il traçait hardiment des pleins et des déliés et faisait correctement sa page d'écriture tout entière, si bien qu'en quelques années il avait, comme on dit, la plus belle main de la classe, et peignait de superbes cahiers devant lesquels s'extasiait M. Boniface lui-même, tout en déplorant les fautes d'orthographe qui les émaillaient à chaque ligne. Mais le bonhomme en fut pour ses remontrances, et l'écolier quitta les bancs sans être corrigé de sa cacographie.

On le mit en apprentissage, suivant son désir, chez un peintre en lettres et en ornements; il en sortit au bout de quinze jours, sous prétexte que la couleur lui donnait des coliques. Entré chez un ébéniste, il le quitta huit jours après en se plaignant que les bras lui faisaient mal, à force de frotter les vieux meubles. Un horloger consentit à le recevoir comme apprenti, mais une semaine ne s'était pas écoulée, que l'enfant

gâté, de retour au logis, montrait ses yeux rouges, disait-il, parce qu'il lui fallait, chaque soir, veiller trop tard. On planta là l'horloger. Onésime tâta du pâtissier, qu'il laissa par dépit d'être appelé *gâte-sauce*. Après maint et maint essai tout aussi malencontreux, on en vint au coiffeur, chez lequel le nomade apprenti dut rester enfin, parce que son père, à bout de patience, avait déclaré que, pour cette fois, on ne tenterait pas une nouvelle expérience et qu'il tint ferme à sa résolution. Il fallut bien se résigner, au moins tant qu'Onésime ne fut qu'adolescent. Mais à peine le drôle eut atteint ses dix-huit ans, qu'il s'évertua pour quitter la boutique du coiffeur. Le peigne l'ennuyait et le plat à barbe humiliait son amour-propre.

Un matin, il arriva chez les auteurs de ses jours, pour leur annoncer qu'il quittait définitivement la boutique. Un sous-chef de la sous-préfecture, qu'il avait l'honneur de raser, ayant vu son écriture par hasard, lui proposait une place d'expéditionnaire vacante dans son bureau, et il serait bien sot de ne pas accepter.

Le père voulut hasarder quelques observations : qu'il n'était pas sage de quitter un bon état pour une position précaire et complètement à la merci du caprice d'un employé supérieur; Onésime haussa les épaules et répondit avec humeur :

« Un bel état, ennuyeux et malpropre, toujours le rasoir ou le peigne à la main ! Moisir dans cette baraque, ah bien ! non, par exemple; je me l'étais promis, à la première occasion... ça me déplaît, d'ailleurs, qu'on m'appelle *merlan*.

— Va, va ! dit le père, comme toujours, suis ta manie, jette à tes pieds ce que tu tiens dans la main. Je te le

prédis, toute ta vie tu feras ainsi la navette, car partout tu trouveras le revers de la médaille. Il faut travailler, même dans les bureaux, et je ne te donne pas six mois pour avoir de la plume par-dessus les oreilles. »

Le bonhomme ne se trompait pas, et Onésime se hâta de lui prouver qu'il avait été prophète. Au bout de trois mois seulement, l'employé ne tarissait pas sur les désagréments du métier.

« Vraiment, disait-il un soir, depuis huit jours, on nous accable. Les minutes s'accumulent sur le bureau sans nous laisser le temps de respirer, au point que les doigts m'en font mal. On se tue à travailler, et quel travail! le plus ingrat et le plus bête!

— Allons, déjà que tu te plains, répondit le père, ne l'avais-je pas bien dit? Tâche pourtant de garder ta place; car je ne sais trop ce que tu pourrais faire maintenant.

— Je le sais bien, moi.

— Ah vraiment! et quelle nouvelle idée t'a mis la cervelle à l'envers!

— Je veux m'engager.

— T'engager?

— Te faire soldat, s'écria la mère, toi, pauvre garçon!

— Eh bien! oui, m'engager; quoi d'étonnant à cela? J'y ai bien réfléchi, et pour qui veut faire son chemin, sans trop d'ennuis, c'est encore la meilleure carrière.

— Benêt! dit le père. Ah! tu crois que là encore tu n'auras qu'à te croiser les bras et que les cailles vont tomber toutes rôties dès qu'il te plaira d'ouvrir la bouche. J'estime l'état militaire, assurément, et les troupiers sont de mes amis; car, dans mon jeune temps, j'ai porté l'uniforme! C'est un glorieux métier, mais

rude, vois-tu par instants, et, avec ton tempérament et ton caractère... Ah bien! freluquet, tu serais sur le flanc avant une quinzaine, ou tu prendrais la poudre d'escampette, ce qui serait pire. Pour le soldat, non plus, tout n'est pas roses.

— Bah! bah! au reste les conseils viennent trop tard. Voilà; je me doutais bien qu'ici ça ne vous plairait guère : ainsi la chose est faite et plus moyen de s'en dédire; j'ai signé mon engagement.

— Vaurien! dit le père.

— Méchant! ingrat! murmura la mère, dont les larmes coulèrent. Faut-il que je sois malheureuse! »

Elle eut beau se désoler, l'étourdi ne mentait pas et il fallut bien qu'on en prît son parti. Quelques jours après, embrassé rudement par son père, longuement par la pauvre mère et tout inondé de ses larmes, Onésime montait en diligence pour rejoindre son régiment qui tenait garnison à Lille.

Les parents n'avaient pas tort et l'enthousiasme du volontaire fut prompt à se refroidir.

Après son entrée à la caserne, il eut à faire connaissance avec les autorités et les camarades. On le ménagea le premier jour; mais pourtant la réception lui semblait déjà bien froide, le lit assez dur et la soupe étrangement compacte. La cuisine fut peu de son goût.

Le lendemain, il achevait de s'habiller à peine, que le caporal d'ordinaire entra dans la chambre, et toisant d'un coup d'œil narquois le fringant jeune homme, il dit à un soldat :

« Conduisez Monsieur au magasin, sa toilette n'est pas d'uniforme.

— Au magasin, bégaya Onésime surpris.

— Oui, jeune homme, croyez-vous qu'ici le tailleur ait le loisir de vous prendre mesure, à moins que ce ne soit d'après la guérite, comme disent les farceurs. Mais soyez tranquille, vous pourrez choisir un négligé galant. Dame, ça ne vous pincera pas tout à fait la taille à la façon d'une demoiselle; mais du moins vous ne serez pas gêné dans les entournures, et les escarpins ne vous feront pas mal aux pieds, si vous avez des durillons. Allez. »

Onésime n'osa répliquer, mais il trouva son chef singulièrement familier et ses plaisanteries de très mauvais goût.

Le caporal n'exagérait pas cependant, et le conscrit, qui n'eut pas trop le loisir de délibérer, endossait bientôt veste et pantalon dans lesquels il se trouvait plus qu'à l'aise; les escarpins, selon l'expression pittoresque du facétieux caporal, étaient à l'avenant. Il n'y avait pas là, par bonheur, de glace pour se regarder; mais Onésime, qui s'estimait ridicule, n'en sortit pas moins du magasin aussi penaud que le renard échappé du piège dans lequel il avait laissé son plus bel ornement.

Il se rendit ensuite sur le terrain, après s'être au préalable armé d'un fusil de calibre qui pesait un peu davantage que le rasoir ou la plume dans ses mains délicates. Et pour lui commença le rude apprentissage du métier, c'est-à-dire l'exercice, qui dura bien deux heures, deux siècles. Il fallait tourner à droite, tourner à gauche, en avant, en arrière, marcher, s'arrêter, remuer son arme ou la laisser tomber au repos, tout cela comme par enchantement et aussi vite que la parole. Le pauvre diable avait beau faire, il n'arrivait jamais à temps, sans compter qu'il se pinçait souvent les doigts

dans la batterie ou laissait choir la crosse sur ses orteils au lieu de frapper sur le sol. Le caporal, blasé sur les étourderies du conscrit, après quelques velléités de politesse, ménageait de moins en moins ses expressions (je ne l'excuse pas, certes); les gros mots voltigeant sur ses lèvres et s'y succédant en feu de file, sonnaient désagréablement aux oreilles du conscrit effaré. Déplorable habitude du blasphème, trop commune au régiment! Parfois même, joignant le geste à la parole, l'instructeur vous prenait le maladroit et le faisait manœuvrer énergiquement à la force du poignet.

Grâce à cette méthode vigoureuse, Onésime apprit en peu de jours le maniement de son arme, et bientôt il fut en état, comme les autres, de faire son service, ce dont il n'eut pas trop l'air de se féliciter. Il trouvait surtout médiocrement attrayante une faction de deux heures, par une belle journée d'hiver, quand le thermomètre marquait douze ou quinze degrés au-dessous de zéro. Combien il soupirait alors en regrettant son bon lit d'autrefois que lui bassinait sa mère, son lit de plume et son édredon. Ah! les édredons! mais à la caserne on ne les connaît guère. Puis, on le sait, Onésime n'était point un héros, et sans cesse il tournait, inquiet, les yeux autour de lui, s'imaginant voir apparaître quelque revenant, loup-garou, voleur, ou pensant qu'un quadrupède quelconque rôdait derrière lui pour entamer ses mollets. Il n'entendait pas voler une chauve-souris, ou l'ombre d'un matou ne se dessinait pas aux clartés de la lune sans qu'il criât : « Au large! au large! » tout prêt à réveiller le poste qui, plus d'une fois, prit les armes parce qu'un chat du voisinage, dans ses ébats, était chu de la gouttière sur le dos d'Onésime effarou-

ché. Bref, celui-ci rentrait le plus souvent au corps de garde, tremblotant et transi, les mains raides, le bout du nez rouge et tout à fait mélancolique.

Parlerai-je de maint autre désagrément? des plaisanteries quotidiennes et des gorges-chaudes de la chambrée à l'endroit de son nom, trop en harmonie avec son tempérament? Dirai-je les innombrables corvées hors de tour que valut à Onésime sa nonchalance à jouer de la brosse, à faire reluire ses chaussures et les boutons de son uniforme dans lesquels on ne se mirait pas du tout, non plus que dans le canon de son fusil, guère plus brillant d'habitude que les deux plats à barbe suspendus à la porte de son ci-devant patron? Onésime sut bientôt le maniement du balai mieux que la ménagère la plus habile, et il avait compté, recompté, surcompté tous les pavés, carreaux et grilles de la salle de police, déchiffré tous ses hiéroglyphes et contemplé ses moindres arabesques avant que le semestre fût écoulé.

Mais d'autres contrariétés devaient éprouver sa patience.

C'était alors le temps des émeutes. Les Parisiens, peuple de grenouilles, ne trouvaient pas que le gouvernement gouvernât à leur guise, et ils s'ingéniaient quotidiennement de toutes les façons pour le lui faire savoir. Chaque jour, des bandes de gamins, étudiants, commis en nouveautés, tailleurs, bohémiens et autres amateurs et fameux politiques, sans compter messieurs les filous, descendaient sur la place publique et s'égosillaient à chanter quelque pont-neuf pour faire niche à l'autorité; ou bien on criait : A bas celui-ci! à bas celui-là! vive ceci! vive cela! Tout juste le contraire de ce qu'ils braillaient à tue-tête un mois auparavant. Ils

poussaient même quelquefois le patriotisme jusqu'à jeter par-dessus les ponts le sergent de ville désarmé, éventrer les chevaux des ordonnances, dépaver les rues et lancer sur la tête des cavaliers emportés par le galop de leurs chevaux certains projectiles moins légers que des pommes cuites.

On jugea prudent de renforcer la garnison de Paris, et le régiment d'Onésime dut se mettre en route pour la capitale. Le conscrit, courbé sous le poids de son fusil, de son sac et de la marmite, trouvait bien longue une étape, et plus d'une fois il fallut en faire deux. Puis, à moitié chemin, le ciel se couvrit lentement, des nuées sombres de tous côtés se condensèrent à l'horizon, et une pluie battante et froide vint ajouter aux agréments d'une promenade au pas de course celui d'une douche à la mode russe. Transpercé jusqu'aux os, crotté jusqu'aux oreilles, Douillet trottait sous l'averse, la tête basse et l'œil morne.

« Hé! fit un vieux sergent en lui touchant le coude, camarade, le bain n'a pas l'air de vous divertir? sans compliment, quelle grimace!

— Ce n'est pas gai non plus, mouillé jusqu'à la moelle, au risque d'une fluxion.

— Bah! bah! conscrit, cela vous trempe un homme; tiens, fameux le calembour! Dans les commencements, sans doute, le désagrément est sensible; mais on s'y fait, et l'averse coule sur la peau comme sur une toile cirée. Moi, qui vous parle, j'en ai bien vu d'autres! J'étais de la fameuse retraite en revenant de Moscou par la Bérésina, et la promenade actuelle semble folâtre en comparaison. Pourtant, vous voyez, on n'en meurt pas. Un bon moyen d'ailleurs pour se donner du cœur et

des jambes, c'est de penser qu'on rend service au pays en faisant son devoir. Voilà ma recette, et c'est la bonne.

— Son devoir, grommelait Onésime.

— Oh! je sais; jeune, ce n'est guère à cela qu'on pense: les grades, les croix d'honneur, l'avancement, voilà surtout ce qui nous émoustille. L'émulation, je ne la blâme pas, assurément, mais on peut y trouver du mécompte. Tout le monde ne peut pas être maréchal de France ou même officier, de même que dans le civil tout marchand ne fait pas sa fortune. Le plus grand nombre même reste à l'arrière-garde. Mais avec du patriotisme, de la religion et du bon sens, on s'en console. J'en ai la preuve, et souvent, dans les plus grandes misères, c'est alors qu'on est le plus heureux.

— Par exemple! murmurait Onésime.

— C'est pourtant vrai. La pratique, d'accord avec la théorie... Mais à demain les raisonnements, car je vois là-bas le village et il faut que je prenne le devant pour mes billets de logement. »

Onésime tomba par fortune chez de braves gens dont l'accueil lui prouva que l'uniforme est parfois un utile passeport. Séché par un bon feu, réconforté par un meilleur souper, il s'endormit un peu moins morose, malgré la pensée qu'il lui faudrait se réveiller avant le jour.

Le reste de la route se fit avec les mêmes ennuis et les mêmes compensations.

On était depuis deux ou trois jours seulement à Paris quand le tambour résonna; vite, il fallut courir au fusil et s'élancer au pas accéléré vers un carrefour où l'émeute faisait son vacarme. A l'approche des uniformes, les tapageurs et les curieux disparurent comme une

volée de perdreaux ; mais les groupes se reformaient sur d'autres points pour s'évanouir aussitôt qu'on voyait poindre un plumet ou l'ombre d'une baïonnette. Toute la journée, pour les pauvres militaires, se passa de la sorte en marches et contre-marches qui firent grand dommage à leurs chaussures, s'ils économisaient les cartouches. Les circonstances étaient telles, qu'on ne jugea pas prudent de rentrer à la caserne ; et la compagnie d'Onésime dut bivouaquer en pleine rue. On apporta des bourrées et des bûches qui bientôt formèrent un splendide brasier. Quelques bottes de paille furent éparpillées sur le pavé pour ceux qui voudraient dormir.

« Voilà le lit de plume, dit un farceur ; un peu mince, par exemple.

— Comment ! c'est là que nous coucherons, murmurait Onésime consterné, sur les pavés ?

— Tout est aux écoliers couchette et matelas, reprit l'autre, on peut en dire autant du soldat. Vous verrez, camarade, quand on a sommeil, rien de moelleux comme le grès ! faut pas être trop maigre, tout de même ! Allons, je bâille, bonsoir. »

Et se couchant tout de son long, la tête contre un mur en guise d'oreiller, il ronflait déjà.

Onésime y mit plus de façon, il accapara de la paille autant qu'il put et s'étendit doucement, en faisant de son sac un traversin ; mais, malgré ses précautions, il n'en sentit pas moins sous la litière la saillie des pavés. Vingt fois, il se tourna, se retourna, se dressa sur son séant en se tâtant les omoplates, et ce ne fut pas sans peine qu'il s'endormit. Mais au réveil il fit plus d'une grimace et soupira maint hélas ! en se frottant les côtes et les mollets, qu'il avait contus.

Cependant, après l'exercice de la veille, l'appétit se faisait sentir de bonne heure. Des provisions avaient été apportées, on ranima les feux et les cuisiniers se mirent en besogne. Déjà les amateurs formaient le cercle autour des marmites d'où s'échappait un parfum de bon augure; l'on s'armait des cuillers, quand soudain retentit le cri fatal : « Aux armes ! » et, l'estomac creux, il fallut laisser cuillers et fourchettes pour courir aux ustensiles moins pacifiques, puis s'élancer dans la direction indiquée. Onésime était blême de faim et d'autre chose encore. On avait parlé de barricades, de coups de fusil, et l'émotion faisait que son estomac vide exécutait avec le côlon un duo des plus bruyants. Les renseignements étaient exacts. On arriva, au détour d'une rue, devant une barricade élevée la nuit par quelques drôles dont la plupart décampèrent à l'aspect des uniformes; plusieurs cependant firent bonne contenance. On aperçut au-dessus des pavés en étages des canons de fusils qui s'abaissèrent avant que les soldats eussent préparé leurs armes, et des coups de feu retentirent. Onésime, aux premiers rangs, marchait comme un homme ivre et n'y voyant plus. Une balle siffla par hasard à ses oreilles; il poussa un cri douloureux, tandis que le fusil s'échappait de ses mains, et tomba le nez dans le ruisseau.

Ses camarades enjambèrent par-dessus son corps et ripostèrent par un feu de file qui mit promptement en fuite les défenseurs de la barricade. Après une courte poursuite, les soldats revinrent sur leurs pas et s'empressèrent pour ramasser Onésime, seul resté sur le carreau.

« Pauvre garçon, disait le sergent, c'est avoir du

guignon ! à sa première affaire ! mais, voyons, peut-être n'est-il que blessé, je crois qu'il remue encore. »

Et le charitable sergent se hâta de retourner et de soulever Onésime. Mais, sur la figure et sur les habits, nulle trace de sang.

« En voilà une de sévère, s'écria-t-il, riant d'un joyeux rire, mais c'est qu'il n'a rien, rien de rien ! Pas plus de blessure que sur ma main ! c'est la peur toute seule ! Tenez, il ouvre les yeux. Eh ! l'ami, ne craignez rien, il n'y a plus personne et vous êtes sain et sauf.

— Je ne suis pas mort ? murmura l'autre, ne sachant trop ce qu'il disait et comme un homme qui rêve encore.

— Au contraire ! mon garçon, vous n'êtes pas même blessé ! pas la moindre égratignure ! Tâtez-vous plutôt ! Allons, allons, secouez les oreilles et n'ayez point l'air si penaud. La première fois, cela se comprend, mais il ne faudrait pas y revenir. Bon, laissez rire les camarades et allons déjeuner ; cela vous donnera du cœur et des forces. Pourvu que la marmite n'ait pas comme vous fait la culbute. »

Onésime se releva tout confus ; mais il n'avait plus faim, et ses dents claquaient la fièvre. La vue de son fusil qu'on lui présenta lui donnait comme des éblouissements. Il ne pouvait regarder une arme sans que le tremblement le prît, et bégayait comme paralysé de la langue. Le chirurgien, appelé pour constater ce singulier phénomène, lui fit donner un billet d'hôpital. Après un séjour au Val-de-Grâce et un régime approprié de douches et de calmants, Onésime, en apparence guéri, dut rentrer à la caserne. Mais les mêmes symptômes se

produisirent, les mêmes accidents se renouvelèrent chaque fois que le pauvre diable fut mis en présence d'une arme offensive quelconque, fût-ce un simple eustache à lame pointue. Condé, suivant l'histoire, à l'aspect d'un écureuil tombait en pâmoison. Onésime n'avait pas l'âme d'un Condé capable de surmonter sa faiblesse. Vainement il devint le plastron de ses camarades, dont plus d'un ne l'abordait jamais sans lui dire : « Et votre santé, mademoiselle ? » vainement il se vit misérable et ridicule, écrasé par le mépris de ses chefs, menacé de la prison et du conseil de guerre ; après des mois entiers passés à la salle de police, rien n'y fit, pas plus le châtiment que la raillerie. Si bien qu'atteint et convaincu de l'infirmité la plus fâcheuse pour un soldat, et par bonheur la plus rare, de poltronnerie chronique et incurable, il fut ignominieusement chassé de son corps, ou, si l'on veut, après deux ou trois séjours à l'hôpital, il obtint son congé définitif de la pitié des supérieurs.

Il quitta donc l'infirmerie sans rentrer à la caserne, et revint à la maison paternelle. Mais sa place dans les bureaux depuis longtemps était prise, et il ne pouvait soutenir en face la vue d'un rasoir. Par bonheur sa plume lui restait, et sa belle main, toujours aussi belle. Grâce aux plumes de fer qui le dispensaient du canif, il suivit l'exemple à lui donné par Joseph Prudhomme. Et à l'heure qu'il est, on le renomme dans les pensionnats de demoiselles comme professeur d'écriture émérite. Si vous voulez son adresse... ah ! pardon, j'oubliais qu'il est déménagé d'hier et m'a recommandé la discrétion sur son nouveau domicile, vu qu'on l'inquiète pour la garde nationale. Pauvre Onésime ! J'ai grand'peur

qu'il ne rende plus d'une visite à l'*Hôtel d'z'Haricots*, comme dit mon concierge.

XIX

Une croisière aux Antilles. — Histoire d'un Boucanier.

Il y a quelques années, le brick de l'État, *l'Écureuil*, croisait sur la côte de Saint-Domingue, où il avait été envoyé pour la protection de nos nationaux, dans la prévision d'une de ces insurrections alors si fréquentes dans l'île, et dont les citoyens de la république noire, fidèles à la tradition, même sous le sage gouvernement de Geffard, ne semblent guère vouloir perdre l'habitude.

Le temps était magnifique, la mer paisible, à peine ridée çà et là par une légère brise venant de terre et qui tempérait agréablement la chaleur. Sur le navire, à peu près immobile, peu de matelots suffisaient à la manœuvre ; les autres profitaient de leur loisir pour dormir, fumer, pêcher, causer ou jouer au loto, le capitaine ne tolérant point les cartes sur son bord. Derrière un bastingage dont l'ombre le protégeait contre les ardents rayons du soleil, on remarquait un jeune novice à la figure intelligente et sérieuse, tenant à la main un vieux livre, tandis que d'autres gisaient à terre; et à juger par la couverture ce n'étaient point des romans.

« Voilà le *Bibliothécaire* à son poste, dit un camarade qui s'était approché, et pas seul. Dès que le service chôme, on est sûr de le trouver dans son coin, le nez dans les livres.

— Chacun prend son plaisir où il le trouve.

— D'accord, mais tout de même un drôle de plaisir et qui serait pour moi une fâcheuse corvée : déchiffrer des bouquins dont les pages sont toutes farcies de chiffres, sans compter les *x*, les *a* plus *b* plus *c*, et d'autres grimoires qui sont de vrais logogriphes.

— Faciles à comprendre quand on se donne la peine d'en chercher le mot, et d'apprendre les éléments de la science, arithmétique, algèbre, etc.

— A quoi bon?

— A quoi bon? Pour ne pas vieillir matelot, porter éternellement la veste, pour devenir à son tour officier, capitaine, fût-ce sur un navire du commerce.

— Oui, l'on te sait ambitieux.

— Une ambition modeste et qui ne va qu'à m'assurer une position qui me permette de venir en aide à mes excellents parents et leur faire honneur. Pour cela, je n'ai pas de temps à perdre, car un armateur de notre ville, dont par aventure j'ai tiré le bambin de l'eau, où sa bonne l'avait laissé choir, m'a promis le commandement d'un joli navire aussitôt que, mes examens passés, j'aurais mon brevet [1]. C'est là une chance que je ne veux pas laisser échapper, quand il ne m'en doit coûter que quelques années d'étude, d'une étude qui, pour moi d'ailleurs, n'est ni une fatigue ni un ennui, tout au contraire!

— C'est-à-dire que ça t'amuse! Heureux garçon! moi, les livres, rien qu'à les voir, je sens ma paupière lourde, surtout quand ils sont comme ceux-ci des traités d'arithmétique, géométrie et le reste. Le calcul, je n'ai jamais pu y mordre. Je sais bien en gros que

1. Celui de capitaine au long cours.

deux et deux font quatre, quatre et quatre font huit, mais le pourquoi de la chose, je serais fort empêché de le dire.

— Console-toi, car de plus savants que nous en sont là, et tel, qui est le chiffre incarné, s'il voulait expliquer ce pourquoi risquerait fort de rester a *quia*. Toute science commence par un mystère. Au reste les livres

LA CHASSE AU SANGLIER
D'après François Snoyders. Dix-septième siècle.

que tu vois là ne sont pas de ceux qui te font bâiller, mais des relations de voyage concernant l'île qui, là-bas, sous ce ciel splendide et sur cette vaste mer, nous apparaît comme un décor de théâtre.

— Jolie perspective sans doute, mais trop monotone quand on l'a toujours sous les yeux ; car voilà presque quinze jours... Je voudrais, comme toi, avoir le goût

des livres ; on ne peut pas toujours dormir et ça fait passer une heure ou deux.

— Sans compter qu'il en reste souvent quelque chose ! Car moi, depuis tantôt seulement, j'ai appris sur cette île bien des détails que j'ignorais, des particularités fort intéressantes, par exemple à propos de ces fameux boucaniers, les premiers habitants de l'île, et dont tu n'es pas sans avoir entendu parler.

— Oui, le lieutenant, l'autre soir, en causait avec un aspirant pendant que je servais à table et je n'ai pas perdu un mot de la conversation, qui n'a pas été longue par malheur ! C'était, paraît-il, de braves gens que ces boucaniers ?

— Surtout des gens braves, les Espagnols en savent quelque chose ! Puis des chasseurs infatigables et quelques-uns si lestes et si agiles que, pour économiser la poudre, ils prenaient les taureaux à la course ; car le gibier de ces gaillards ce n'étaient point moineaux, perdrix ou lapins, mais les taureaux sauvages « et sangliers bons et beaux ». Tous les jours, pluie ou beau temps, soleil ou tempête, ces intrépides se lançaient dans les bois, suivis de leurs meutes, et ils ne revenaient jamais sans une douzaine de grosses pièces. A ce métier de Nemrod prenant goût de plus en plus, ils devenaient à la vérité d'étranges personnages, témoin ce portrait que nous a laissé d'eux un écrivain du temps :

« Allant tous les jours à la chasse, ils ne sont vêtus que d'un caleçon et tout au plus d'une chemise, chaussés de la peau du jarret d'un porc, liée par-dessus et par derrière le pied avec des aiguillettes de la même peau, et ceints par le milieu du corps d'un sac qui leur sert

pour se coucher dedans, pour se garantir d'un nombre infini de maringoins qui les piquent et leur sucent le sang. Lorsqu'ils ont tué un bœuf, ils l'écorchent et se contentent de lui casser les os des jambes et d'en sucer la moelle toute chaude, en laissant perdre tout le reste. Ils vont ensuite chercher un porc qu'ils apportent avec leurs cuirs au boucan, quelquefois de trois lieues... Lorsqu'ils reviennent de la chasse au boucan, vous diriez que ce sont les plus vils valets de bouchers, qui ont passé huit jours dans la tuerie sans se nettoyer [1]. »

« Le portrait n'est pas flatté ! assurément ces gens-là ne tenaient guère à la toilette ; et les parfumeurs avec eux ne devaient pas faire fortune ! Tout de même, de rudes lapins !

Oui, rudes, et quelque chose de plus ; entre eux bons camarades, vivant en frères, sauf de temps en temps les querelles vidées à l'amiable ou à coups de fusil... mais pas commodes avec quiconque, rendant surtout la vie fort dure à leurs esclaves comme à leurs engagés.

« Qu'étaient ces engagés ?

— De pauvres diables, mourant de faim en Europe, ou s'ennuyant d'un honnête métier et venus ici dans l'idée que les alouettes, comme on dit, leur tomberaient toutes rôties ; et au contraire c'étaient d'affreuses couleuvres, de vrais serpents qu'il leur fallait avaler au risque d'étouffer. Car, d'après le contrat signé par eux en France devant le notaire, en arrivant aux colonies, ils se voyaient bel et bien mis à l'enchère comme les nègres, et guère mieux considérés ni traités que ces

1. Du Tertre, *Histoire des Antilles*, t. III.

derniers, pendant la durée de leur engagement ou plutôt de leur esclavage, d'ordinaire de trois années ! Gare alors s'ils étaient échus à quelque mauvais maître, à tel boucanier dur à lui-même, et plus encore aux autres et trop accoutumé à conduire son monde à la baguette, c'est-à-dire avec la crosse. Aussi beaucoup des malheureux engagés mouraient à la peine ; quelques-uns, désespérés, prenaient la fuite au risque de mourir de faim dans le bois ou de tomber sous la lance des Espagnols. »

Dans le livre que vous voyez là je lisais précisément tout à l'heure le récit d'une étrange aventure arrivée à l'un de ces fugitifs, récit des plus curieux.

« Tiens, et si tu nous en faisais part, à moi comme aux camarades ?

— Volontiers ! Le style sans doute n'est pas à la nouvelle mode, car l'auteur écrivait il y a quelque deux cents ans, mais l'histoire a le mérite d'être vraie, racontée par un homme qui ne parle pas par ouï-dire ; car il avait vécu parmi les boucaniers, s'il ne l'avait pas été lui-même. Il s'appelait Œmelin. Donc, écoutez.

— Un instant, au cas que ce soit long, permets que l'auditoire se case dans les fauteuils ou sur le tapis. »

Et le jeune homme, que ses camarades imitèrent, s'étendit tout de son long, sur le plancher à défaut de banquettes. Quand tous eurent pris position, le *Bibliothécaire* (surnom donné au novice) ouvrit le volume et lut ce qui suit [1] :

Les boucaniers ne sont pas indulgents pour leurs

1. On a respecté scrupuleusement la narration de l'auteur, quant au fond, mais non toujours pour la forme qui laissait trop à désirer.

serviteurs. L'un d'eux, voyant un jour que son engagé, qui était nouveau venu de France, ne le pouvait suivre, transporté de colère, lui donna sur la tête un furieux coup de crosse qui fit tomber le pauvre garçon en syncope. Le boucanier crut l'avoir tué et le laissa là; puis retourné près de ses camarades, il leur dit que son engagé sans doute était marron et s'était allé rendre aux Espagnols. *Marron* est un mot dont ces gens se servent pour dire que leurs serviteurs ou leurs chiens se sauvent. Il vient de l'espagnol et signifie bête fauve ou sauvage.

Cependant l'engagé n'était pas mort; peu à peu l reprit ses sens et, faisant un effort, il se releva pour aller rejoindre son maître. Mais dans ces fourrés épais, il ne put retrouver sa trace, et pendant de longues heures, des journées même, il erra sans pouvoir jamais se reconnaître. Cependant la faim se fit sentir, et bientôt si cruelle qu'il dut se résigner à manger la viande crue du gibier dont naguère son maître avait chargé ses épaules. Encore lui fallut-il la déchirer avec ses dents, car non seulement il n'avait pas de briquet pour allumer le feu, mais pas de couteau; son maître, en le croyant mort, ayant repris les deux qu'il lui avait donnés et que le chasseur, homme de précaution, ne voulait point perdre. Par bonheur pour l'engagé, près de lui, malgré son évanouissement, un des chiens était resté, dont les caresses peut-être contribuèrent à le rappeler à la vie; et ce chien, dans son abandon, lui fut une société et un grand secours.

« Le jeune homme ne faisait tous les jours, du matin au soir, qu'aller et venir dans les bois, cherchant en vain sa route dans les sentiers frayés par les bêtes et

qui se croisaient en inextricable réseau. Parfois, rencontrant une montagne, il grimpait jusqu'au sommet et de là apercevait la mer. Mais quand, redescendu, il voulait marcher dans cette direction, de nouveau, il ne tardait pas à s'égarer ; souvent alors il se laissait tomber à terre de lassitude et pleurait, se désespérant de tourner sans relâche dans la forêt comme dans un labyrinthe. Son chien pendant ce temps, lui, continuait de courir à droite et à gauche, en quête de gibier. Plus d'une fois il surprit une truie suivie de ses petits ; en se jetant sur ceux-ci, toujours il en étranglait quelqu'un, aidé de son maître, averti par les cris et les aboiements, et qui s'empressait d'accourir; alors tous deux, « pressés par la faim, le chien et le maître, comme dit naïvement le vieil auteur mangeaient à la même table du même mets, c'est-à-dire la chair crue et saignante déchirée à belles dents ». Pourtant, peu à peu le fugitif s'accoutuma à cette nourriture qui lui répugnait si fort dès les premiers temps. La nécessité le rendit industrieux; il apprit à découvrir et suivre les pistes, et dès lors le gibier ne lui manqua plus, d'autant qu'ayant trouvé un jour de petits chiens sauvages, il les éleva et leur apprit à chasser pour son compte ; il fit de même pour des marcassins qu'il avait pris vivants. Il menait depuis près d'une année cette vie sauvage, lorsque tout à coup il se trouva au bord de la mer, mais ne vit personne, aucune trace d'habitation, et la côte hérissée de rochers ne lui permettait pas d'arriver jusqu'au rivage.

Pourtant il ne s'en chagrina pas trop, se recommanda à la Providence, dont la pensée, trop oubliée naguère, lui était revenue dans sa misère. Certain, par plus d'une expérience, qu'elle veillait sur lui et qu'elle

n'était pas sourde à sa prière, il siffla ses chiens pour le repas et déjeuna, comme à l'ordinaire, avec de la viande crue et quelques fruits, en se disant pour consolation :

« Maintenant, il ne faut plus que de la patience ! Je finirai bien par trouver mon chemin, peut-être un jour ou l'autre par rencontrer les boucaniers français ou espagnols, et ces derniers même, le bon Dieu aidant, auront pitié de moi.

Il ne se trompait pas ; cependant deux mois encore s'écoulèrent avant l'heureux moment où, enfin, il vit paraître des boucaniers que les chiens avaient avertis et parmi lesquels il eut la joie de ne point apercevoir son maître. Ils étaient de ceux-là toutefois auxquels ce dernier avait dit que son valet était marron et d'abord ils mirent la main sur leurs fusils, craignant que le fugitif ne servît d'éclaireur aux Espagnols. Cependant bientôt ce soupçon s'évanouit, quand il leur conta son histoire, dont la vérité était trop confirmée par le misérable état où il se trouvait. Car « pour tout vêtement, il n'avait qu'un méchant haillon, reste d'un caleçon et d'une chemise, de quoi il cachait sa nudité, avec un morceau de chair suspendu à son côté, et suivi de deux sangliers et de trois chiens tellement accoutumés avec lui, les uns et les autres, qu'ils ne voulurent jamais le quitter. »

Le récit de son infortune et son complet dénuement attendrirent en faveur du fugitif, plus qu'on n'eût pu le croire, les cœurs de bronze des boucaniers ! Le pauvre garçon craignait surtout qu'on le rendît à son maître. Mais on s'empressa de le rassurer à cet égard ; bien plus, les boucaniers lui dirent :

« Cet homme, par la manière dont il a agi envers toi

comme envers nous qu'il a trompés par un mensonge, a perdu tout droit sur son engagé. Désormais tu es libre et, si tu veux, tu seras des nôtres ; on te donnera des armes, un fusil, de la poudre, du plomb, une hache pour te construire un ajoupa. Tu deviendras notre égal, notre camarade, notre frère, et, après le courage dont tu as fait preuve, nul doute que nous ayons bientôt à nous applaudir de tes services.

Le jeune homme, bien entendu, accepta, et il devint en peu de temps l'un des chefs les plus célèbres des boucaniers. Une chose remarquable, d'après ce que le vieil historien raconte, c'est qu'il eut bien de la peine à s'accoutumer à la cuisine des gens civilisés. La viande cuite, non seulement lui semblait fade, mais elle lui donnait des haut-le-cœur et des douleurs d'estomac, et il avait peine à la digérer, si bien que, quand il écorchait un sanglier, il ne pouvait s'empêcher d'en manger quelquefois un morceau tout cru.

— Cela me rappelle, dit un matelot, quand le novice eut fini de parler, l'histoire de ce prisonnier qui, pour être demeuré longtemps sur un ponton, où ne se trouvait ni matelas, ni couverture, pas même un peu de mauvaise litière, s'était si bien accoutumé à dormir sur la dure, que, rendu à la liberté, il fut longtemps à pouvoir reprendre sa première habitude. Volontiers et par délicatesse, auprès d'un excellent lit, il couchait sur le plancher de la chambre !

— Bien obligé, je préfère mon hamac ! » dit en riant un des auditeurs.

LES TROIS INVALIDES

I

D'un vieux de la vieille qui n'avait qu'une jambe, d'un Africain manchot et d'un blessé d'Inkermann causant au bord de l'eau.

A quelque distance de Fontainebleau, sur la rive droite de la Seine, s'élève en amphithéâtre, devant la forêt, le joli village de Thomery, célèbre à Paris par ses raisins, et qui pourrait être connu par d'autres produits ; car au printemps, si printemps il y a maintenant, pendant que les collines d'alentour se couronnent de la verdure des pampres, l'œil au-dessous est récréé par les fleurs blanches des abricotiers qui pavoisent toutes les maisons de leurs rameaux en espalier. Et quand vient le mois d'août, en place de cette virginale parure, entre les feuilles d'un vert lustré, brillent des milliers de fruits qui, par leur couleur, rappellent les pommes d'or foisonnant sur l'arbre fabuleux du jardin des Hespérides. Par malheur, trop souvent un souffle glacé flétrit les fleurs quand les boutons à peine commencent à s'entr'ouvrir, et neuf fois sur dix, les pauvres villageois, affriandés par la plus belle espérance à la vue de leurs espaliers tout blancs, n'ont guère à récolter que... des feuilles ? Les marmots se passent de noyaux et de confitures.

Au milieu de la principale rue du village, rue qui n'a qu'un côté, le fleuve coulant de l'autre, on voit une petite

plate-forme plantée de grands arbres, ormes ou marronniers, il n'importe. C'est le rendez-vous, pendant le jour, de quelques rares oisifs qui s'y donnent le passe-temps de voir l'eau courir et aussi les bateaux et batelets qui n'ont pas de jambes, quoi qu'en dise la chansonnette. Le soir il y a foule, et, après leur journée faite, vignerons et pêcheurs, hâlés par le soleil, viennent là pour ouïr, en façon de délassement, la lecture du journal, et se chamailler sur la politique. Heureux quand la discussion, qui s'exaspère, ne supplée point à la pénurie des arguments par les coups de poing et les horions.

Or, dans le courant de l'été dernier, une après-dînée, sous ces ombrages, trois hommes étaient assis, qui, par le contraste de leurs nobles figures, admirablement éclairées des rayons du soleil déclinant à l'horizon, eussent tenté les pinceaux d'un artiste.

Nos trois militaires devisaient sans doute sur quelque sujet fort intéressant, car deux d'entre eux, qui fumaient, pour parler plus librement avaient ôté la pipe de leurs lèvres. J'ai dit militaires, on ne pouvait s'y tromper au premier coup d'œil, bien que l'un d'eux ne portât point l'uniforme. Sur la poitrine de tous brillait le signe de l'honneur : deux avaient la croix et le troisième la médaille, maintenant sacrée par la gloire et digne de sa sœur aînée. Le premier des causeurs était un homme âgé déjà, mais qui, malgré ses cheveux blancs, dans sa verte vieillesse gardait l'air de la vigueur. Sa figure aux traits fortement accentués, bienveillante d'ailleurs, plaisait quoiqu'elle ne fût point belle, du moins de cette beauté vulgaire dont le type, admirable pour la plupart des gens, est une ronde pleine lune colorée richement du vermillon de la santé. Le profil du vétéran était

médiocrement plein et plutôt maigre, légèrement teinté de bistre. Ce qui nuisait, pour certaines personnes, à l'agrément de sa physionomie, c'était une large balafre qui, partant du front, descendait en diagonale jusqu'à la moitié de la joue droite, en y creusant, comme à travers le nez, une superbe entaille, superbe pour les gens de cœur. Un autre désagrément, suite de la guerre, qui gênait un peu davantage le vétéran, et dont il se fût bien passé (il le disait tout franchement), c'était une jambe en bois de chêne ou d'orme, avec laquelle il avait bien fallu remplacer l'autre emportée par un boulet à Montmirail. Invalide dès lors, il avait dû quitter le service et s'était retiré, content d'une très modique pension, à Thomery, chez sa sœur, mariée à un honnête pêcheur. Le jardinage et quelquefois la pêche occupaient les loisirs du vieux soldat.

Le second des causeurs, en visite seulement à Thomery chez des amis, portait la capote des invalides de Paris; une des manches flottait vide; le bras, abattu par le yatagan d'un Marocain, avait été enterré dans la plaine d'Isly. On voyait, au premier coup d'œil, que la figure énergique du soldat s'était bronzée longtemps sous les soleils d'Afrique; elle respirait une fière résolution et un peu le sans-gêne de l'audace. Ces regards-là semblaient accoutumés à ne se baisser devant personne; le zouave (Pierre Dumon sortait de ce corps d'élite), sous ce rapport, poussait la liberté jusqu'à l'indiscrétion, trop confiant dans ce principe que les yeux sont faits pour s'en servir.

Le troisième soldat, presque adolescent encore, faisait contraste par le caractère modeste et doux de sa physionomie. Ses regards s'intimidaient vite, et l'on

sentait qu'à ce front pâli par la souffrance les nobles rougeurs montaient facilement encore. A peine âgé de vingt-deux ans, Gabriel Aubin, soldat dans un régiment de ligne et décoré à Inkermann, mais blessé grièvement, était revenu en France avec un congé de convalescence. De retour seulement depuis quelques jours chez ses parents, il se ressentait déjà de la salutaire influence de l'air natal, et plus encore de ce remède souverain, la joie de se retrouver au milieu d'une chère famille, entre un bon père et une tendre mère qu'il avait craint de ne plus revoir.

De quoi causaient nos soldats ? il n'est pas besoin de le dire ; un journal ou plutôt des journaux sur lesquels on lisait : *Sébastopol*, *Guerre d'Orient*, etc., placés sur un banc voisin ou tombés à terre, disaient assez qu'on parlait de la guerre, de la guerre, et puis encore de la guerre. Le moyen de s'en lasser. Puis, pour le vétéran et le zouave, quelle bonne fortune que d'entendre un témoin oculaire, un acteur dans ces scènes héroïques, un blessé d'Inkermann. Aussi ! depuis l'arrivée de celui-ci, on ne se quittait plus, et les trois braves, devenus les inséparables, passaient ensemble les meilleures heures de la journée, soit à l'ombre de la forêt, soit sous les tilleuls (car je crois maintenant que ce sont des tilleuls) du bord de l'eau.

II

Où l'Africain cause de l'Afrique. — Une épisode de la retraite de Constantine.

« Décidément, dit tout à coup le vétéran, ces conscrits sont de vrais soldats et ils se battent en grognards.

—Comment, l'ancien, interrompit vivement le zouave, vous appelez conscrits des troupiers cuits et recuits au soleil d'Afrique, et qui, pendant dix ou douze ans, ont guerroyé contre la bédouinaille fanatique de Kader.

— L'Afrique! l'Afrique! une bonne école sans doute, à défaut d'autres, pour s'entretenir la main; mais pourtant ce n'était point la grande guerre.

— C'était une rude guerre toujours, où l'on avait à combattre à la fois contre un climat dévorant et contre des ennemis infatigables, aussi prompts à l'attaque que subtils à la fuite, vous glissant sous la main comme des fantômes, ou qui, si on pouvait les joindre, enragés à se défendre, étaient de ceux qu'il faut tuer deux fois, selon l'énergique expression d'un brave général. Cette guerre-là, dans ses fastes héroïques, peut citer aussi de beaux faits d'armes. Rappellerai-je les cent vingt-cinq zéphyrs du capitaine Lelièvre qui, retranchés à Mazagran, dans une bicoque, tinrent en échec pendant plusieurs heures cinq ou six mille Arabes, acharnés en vain, dans cent assauts furieux, à forcer derrière leur frêle abri cette poignée de héros ?

— J'ai souscrit pour la colonne de Mazagran.

— Et bien vous avez fait. Vous n'avez pas oublié non plus cet épisode de la retraite de Constantine : notre armée, après une attaque infructueuse, manquant de munitions, presque de vivres, et contrainte à lever le siège, opérait péniblement sa retraite, harcelée par un ennemi que notre insuccès avait rendu plus audacieux. Il y eut un moment critique, presque un commencement de désordre par suite de la précipitation du mouvement rétrograde. On pouvait craindre un de ces

sauve-qui-peut irréfléchis, cause ordinaire des grands désastres. Quelques tirailleurs et une compagnie réduite à trois cents hommes protégeaient seuls l'arrière-garde. Les tirailleurs sont forcés et sabrés. Mais les trois cents braves, électrisés par cette héroïque parole du commandant Changarnier : « Ils sont six mille, et vous « êtes trois cents, vous voyez bien que la partie est « égale ! » les trois cents braves se forment en carré ; puis le doigt sur la détente, ils attendent les cavaliers maures et les saluent à bout portant d'un feu terrible, qui en couche bon nombre sur le carreau. Les autres, rendus plus sages par cette leçon, se tinrent dès lors à distance. Voilà de beaux traits, je crois.

III

Où le vétéran prend la parole. — Épisode de la campagne d'Egypte. — D'un vaillant mameluk qui trouva son maître. — Un intrepide soldat.

— Eh ! sergent, répondit le vétéran, on sait ce que valent vos Africains et on n'entend point leur faire tort. Vous et ces jeunes gens, vous avez du bon sang dans les veines. Je n'ai voulu que maintenir les droits des aînés. Dans ce temps-là aussi l'on était brave. A mon tour, je citerai quelques exemples, les premiers qui me reviennent à la pensée. Marmot alors et battant la caisse, j'ai vu les faits que je raconte et, par la vivacité des impressions premières, ils sont restés fortement dans mon souvenir.

— Dans la campagne d'Égypte, à cette bataille des Pyramides où quarante siècles à la voix du héros se dressèrent pour contempler notre gloire, on sait que l'armée

LA BATAILLE DES PYRAMIDES.

française, toute composée d'infanterie, se vit entourée par la cavalerie ennemie, quatre ou cinq fois plus nombreuse. Le génie du général en chef sut parer à ce désavantage. Il forma ses régiments en carrés profonds, vivantes forteresses qui opposaient aux attaques de l'ennemi une infranchissable barrière de fer et de flammes, et, par intervalles, s'ouvrant comme le cratère d'un volcan, laissaient l'artillerie vomir sa mitraille. Vainement les mameluks, se ruant par avalanches contre ces terribles remparts, essayèrent d'y faire brèche ; leurs chevaux, venant se piquer à la pointe des baïonnettes, se rejetaient violemment en arrière, entraînant au loin leurs cavaliers quand ils ne les roulaient pas avec eux sur le sable. Si, dans nos rangs, les balles ennemies faisaient quelques vides, nos décharges régulières et tout autrement nourries abattaient les hommes par centaines, pendant que l'artillerie emportait des escadrons entiers. Alors, fous de désespoir, les mameluks renouvelèrent plus furieusement leurs attaques; quelques-uns, pour ouvrir une trouée à tout prix, lançaient leurs chevaux comme à l'escalade tout au travers des baïonnettes; d'autres, plus habiles, passaient à toute bride devant les carrés, le temps seulement de lâcher la détente et de tuer un homme. Ce manège souvent répété devenait inquiétant. Un des cavaliers surtout, qui semblait comme invulnérable, ne se lassait pas de revenir à la charge, et toujours avec le même bonheur. Le général Bonaparte à la fin s'en irrite, et se tournant vers un des guides de son escorte, il lui tend un pistolet chargé en lui désignant du doigt le mameluk.

« Compris, mon général, » dit le brave, qui, s'élançant hors du carré sur la trace du cavalier ennemi, à moitié

perdu déjà dans un nuage de poussière, le rejoint au milieu des siens et lui brûle la cervelle. Quelques minutes à peine s'étaient écoulées qu'il se présentait devant le général et lui remettait son pistolet avec ce simple mot : « Mort, mon général ! »

Autre trait du même soldat. A Saint-Jean-d'Acre, le général Bonaparte s'était placé un peu témérairement sur l'affût d'un canon, afin d'observer l'effet d'une batterie ennemie qui profitait de la circonstance pour tirer sur lui à pleine volée. Notre soldat s'en aperçoit : « Le général croit donc que ce sont des oranges ? » dit-il, et le prenant à bras-le-corps il l'enlève de ce poste périlleux. Un officier qui l'y remplace est emporté aussitôt par un boulet : « Excusez, mon général, dit alors le soldat en faisant le salut militaire, mais la France a besoin de vous. »

Une autre fois, une bombe vient tomber aux pieds du général en chef; notre intrépide, présent encore, se jette au-devant du général et le couvre de son corps jusqu'à ce que le projectile ait éclaté, heureusement sans blesser personne. Voilà de ces traits qu'on aime à redire, parce que le soldat français s'y peint tout entier avec sa présence d'esprit et ses instincts d'héroïque dévouement. Sans compter qu'il est humain et généreux. Celui dont je parle, deux ou trois années auparavant, en Europe, avait fait prisonnier un capitaine français émigré, qui, se voyant à sa merci et craignant qu'il n'en abusât, s'empresse de tirer sa montre pour la lui offrir.

« Votre montre, répond le soldat en repoussant le bijou de la main, merci; mais je n'ai pas besoin de ce cadeau pour apprendre à respecter un ennemi désarmé.

Entre braves gens on se tue, mais on ne s'assassine pas. Gardez votre montre, capitaine ; loin de vous la prendre, c'est moi, au contraire, qui veux vous en donner une plus belle. »

Le matin, par aventure, on avait capturé un fourgon chargé d'horlogerie, et le soldat avait eu pour sa part quelques montres. Il força son prisonnier, avant de le laisser partir, à prendre l'une d'elles et qui n'était pas la moins précieuse.

« Eh! eh! mon ancien, dit le sergent, ce brave, je crois le connaître ; si je ne me trompe, devenu général il fut ce fameux la *Jambe de Bois* qui, commandant à Vincennes et sommé de se rendre, répondait au général ennemi : « Attaquez, général, et nous aurons l'agrément « de sauter en l'air ensemble. » Et à une autre pareille sommation, il faisait cette réponse que tout le monde connaît : « Je vous rendrai le fort quand vous m'aurez « rendu ma jambe ! »

— Mon soldat, en effet, c'était Daumesnil. Tu savais cette histoire ?

— Oui, mon ancien, quelqu'un qui n'est pas loin me l'avait racontée déjà. Mais je ne me plains pas de l'entendre pour la seconde et même la troisième fois.

— Moi, c'était la première, dit le jeune soldat ; et je ne m'en contenterai pas.

IV

Où le vétéran continue son récit. — Épisode du siège de Dantzick. — La compagnie *Infernale* et ses audaces. — Une nouvelle manière de poste aux lettres.

— Écoutez un autre récit, jeunes gens, ce sera le dernier. »

A une époque plus rapprochée, je me trouvais à Dantzick, pendant le fameux siège de 1813. J'y fus témoin des incroyables faits d'armes accomplis par cette *Compagnie franche* que les ennemis, dont elle était la ter-

DAUMESNIL.

reur, avaient baptisée : *Compagnie infernale*. Des diables en effet, que ces braves, mais de bons diables, pour leurs amis s'entend. Les exploits de cette poignée de héros semblent fabuleux et rempliraient des volumes : je ne veux citer qu'un ou deux faits cependant.

A la faveur d'un incendie considérable qui se déclara dans la ville, l'ennemi s'empara de la redoute Frioul, point d'une grande importance.

Le commandant de la compagnie franche, M. de Chambure, l'âme de ces vaillants, en est averti et il s'élance à la tête de ses braves pour reconquérir la position. Mais le comte Rapp, gouverneur de la ville, qui le rencontre, informé de son dessein, l'arrête.

« Il est trop tard, dit le général, les Russes ont pu s'établir dans la redoute; il faudrait sacrifier beaucoup de monde pour la reprendre, avec la certitude malheureusement de ne pouvoir s'y maintenir.

— Mon général, si vous le permettiez, mes braves auront cet honneur après avoir vengé leurs camarades.

— Oui, s'écrièrent à l'envi les soldats, à la baïonnette! en avant! sans brûler une cartouche!

— Mais, mes enfants, reprend Rapp, ils sont quatre contre un.

— Tant mieux, général!

— Et retranchés!

— Bon moyen pour qu'ils n'échappent pas; on les prendra là comme dans une souricière. »

Rapp n'insista plus et laissa ces intrépides libres de risquer l'aventure; mais il fit quelques dispositions pour couvrir au besoin leur retraite.

« Allons, camarades, dit M. de Chambure, maintenant il ne faut pas en avoir le démenti. Au pas de course d'abord, et puis, en approchant de la bicoque, tout le monde sur le ventre, et qu'on fasse la couleuvre jusqu'au pied de la palissade. Marche! »

On s'élance. La nuit obscure d'un côté, en même

temps que la réverbération des flammes de l'autre, protégeaient les assaillants qui bientôt arrivent en rampant jusqu'aux palissades. Les escalader et enfoncer les portes est pour eux l'affaire d'un instant. Les Russes, surpris par l'audace de cette attaque imprévue, après avoir eu quatre-vingts hommes tués, trente faits prisonniers, s'épouvantent et prennent la fuite, entraînant avec eux les quatre cents travailleurs occupés à la tranchée. La compagnie franche n'avait à regretter que six tués et sept blessés.

« La redoute est à nous, fait dire M. de Chambure au comte Rapp; la compagnie réclame de nouveau l'honneur de la garder! »

Bien entendu que ce périlleux honneur, on ne songea pas à le lui refuser.

Le lendemain, Rapp vint rendre visite à ces braves, et devant eux demanda à leur chef de lui désigner ceux qui méritaient plus particulièrement une récompense. Mais tous, d'un élan unanime, de s'écrier : « Pour toute récompense, nous demandons que la compagnie franche porte le nom de son capitaine. » Qu'admirer le plus de ce sublime désintéressement, ou de cet indomptable courage ?

« Je penche pour le désintéressement, murmura le jeune soldat.

— Moi, moi, je ne sais pas trop, dit naïvement le zouave. Mais comme on aurait donc voulu être là pour taper avec eux sur messieurs les cosaques!

— Voici, reprit le vétéran, qui semble plus étonnant encore. Les Russes, au nombre de deux mille, occupaient, en face de Dantzick, le village de Bonsac, d'où M. de Chambure résolut de les débusquer. A minuit,

la compagnie franche s'embarque sur des batelets et, traversant la Vistule, aborde à peu de distance du village. Les Russes dormaient, confiants dans leurs sentinelles; mais celles-ci surprises tombent sous la baïonnette. Nos braves alors, se précipitant dans le village, égorgent les ennemis qui, l'un après l'autre, sortent effarés des maisons et veulent en vain arrêter ce torrent. Les magasins sont la proie des flammes qui dévorent les affûts des canons encloués, puis nos intrépides, chargés de butin, regagnent le rivage. O malheur! les barques, mal amarrées lors de la descente, flottent au loin emportées par le courant, et les Russes, de plusieurs côtés à la fois, arrivent en criant : *Vengeance!* Mais quel péril peut étonner nos braves? Formés en colonne, ils s'élancent à travers les bataillons ennemis, écrasent tout ce qui leur fait obstacle en laissant derrière eux une longue traînée de sang et de cadavres, puis, gravissant les côtes escarpées et passant à la nage lac, rivière ou fleuve, ils rentrent le lendemain matin triomphants dans la ville où la garnison, qui les croyait perdus, salue leur retour de ses acclamations. »

Une histoire encore sur ces vaillants. Celle-là, vous la connaissez peut-être, car elle a inspiré les faiseurs d'images; mais n'importe, c'est trop beau pour s'en taire quand on parle du siège.

Une nuit, M. de Chambure dormait par hasard, car il n'en faisait guère une habitude. Il dormait tout habillé quand une bombe vient tomber au milieu de sa chambre où elle éclate. Imaginez le tapage, et si les porcelaines, pendules et meubles se trouvèrent bien des éclaboussures. Le fracas de l'explosion réveille en sursaut le capitaine, il saute en bas du lit, non sans quelque hu-

meur : « C'est Wurtemberg qui m'envoie ce bouquet; à la bonne heure! mais il ne fallait pas détériorer le mobilier. Excellence, on vous rendra la politesse... et la bombe. »

Alors ramassant une plume tombée avec la table, il écrit sur un chiffon de papier ce billet dont M. de Wurtemberg eut la sottise de renvoyer l'original, au lieu de le faire encadrer pour le suspendre dans son salon, comme son plus bel ornement. Jugez-en :

« Prince, vos bombes ont troublé mon sommeil; j'ai résolu de faire une sortie avec mes braves pour enclouer les mortiers qui les ont lancées. L'expérience vous prouvera, Monseigneur, qu'il ne faut jamais réveiller le lion qui dort.

« Dantzick, 13 novembre 1813, un quart d'heure avant ma sortie. »

— C'est crâne! exclama le zouave.

— D'autant que ce n'était point une fanfaronnade. M. de Chambure descend de sa chambre; les hommes, endormis encore en dépit de l'explosion, par l'habitude de cette musique, s'éveillent au roulement du tambour. Bientôt tous sont sur pied. M. de Chambure leur lit sa lettre, en ajoutant :

— Mes amis, il s'agit maintenant de porter le billet à son adresse. Vous savez, comme moi, d'où nous tombent avant le chant du coq ces réveille-matin : cette maudite redoute, si gênante pour les autres comme pour nous, il ne tient qu'à vous d'en débarrasser les camarades. Voulez-vous me suivre? je réponds du succès.

— Marchez, capitaine, avec vous n'irait-on pas au bout du monde? Ce fut le cri unanime.

— En avant donc pour la France, et Vive l'Empereur !

— Vive l'Empereur ! répondent les braves. »

Par les ordres du capitaine, on se munit d'échelles, puis on sort de la ville en se dirigeant vers la redoute. En un clin d'œil le rempart est escaladé. Les Russes éperdus courent à leurs pièces, mais nos Français les devancent et s'en emparent avant eux. Les ennemis culbutés, tués ou forcés de prendre la fuite, on encloue les canons et les obusiers; et dans l'un de ces derniers, M. de Chambure dépose le billet en question, que M. de Wurtemberg reçut à son premier déjeuner !

« Un plat auquel il ne s'attendait pas, dit le zouave, et qu'il a dû trouver de digestion difficile. Mais, l'ancien, permettez qu'à mon tour je dise quelques mots encore de ces conscrits d'Afrique, comme vous les appelez (j'ai le mot sur le cœur). Voici par exemple un petit épisode qui a bien son mérite, raconté devant moi par un de nos officiers les plus distingués. »

V

L'Africain nous ramène en Afrique. — Qui entrera dans la caverne ? — L'assaut de Constantine. — Un mot du colonel Combes. — Le maréchal Bugeaud faisant mentir Abd-el-Kader.

« En 1843, dit mon officier, des tribus insoumises inquiétaient la colonisation. Une expédition fut résolue pour châtier les Arabes. Un colonel, dont j'étais le chef d'état-major, la commandait. Nous nous mîmes en campagne, guidés par d'autres Arabes qui avaient promis de nous conduire dans les gorges où les tributs hostiles, leur coup fait, trouvaient une retraite assurée. Après une longue et pénible marche à travers les sables,

nous arrivons en vue de crêtes escarpées où des grottes, dont nous apercevions seulement les ouvertures, pouvaient servir d'asile et même de redoute aux ennemis.

— C'est là qu'ils sont, murmurèrent les guides en s'arrêtant à quelque cent pas, là est le gîte : à vous d'y forcer les lions?

— Les chacals, drôle, reprit quelqu'un; c'est faire trop d'honneur à ces brigands.

— Le bal va commencer, dit un autre, en avant les violons, et un air de circonstance! Tiens, qu'a donc le colonel? il se tient là en panne, comme disent nos marins, ne bougeant non plus qu'un blokhaus et tout méditatif, au lieu de nous dire : *Presto!* à la baïonnette, et faites déguerpir le gibier! Nous prend-il pour des chasseurs d'alouettes? »

Il y eut en effet un moment d'indécision chez le colonel, indécision louable, puisqu'elle avait pour motif la crainte d'exposer témérairement la vie des soldats. Cependant il fallait bien se décider à sonder le repaire, devant lequel on ne pouvait rester éternellement l'arme au bras.

Une compagnie de voltigeurs formait la tête de la colonne. Le chef s'en approcha :

« Vous avez entendu les guides, dit-il, la mort peut-être attend les premiers qui se risqueront dans cet antre, d'où pourtant il nous faut débusquer les coquins. Mais devant un péril certain je ne veux commander nominativement personne; que les hommes de bonne volonté sortent des rangs! »

Un murmure se fit entendre, puis ce cri qui fut le premier élan devançant la réflexion :

— Nous irons tous! mon colonel. Tous!

— Braves gens, dit le colonel avec émotion; en avant donc les dix premiers! »

Et le peloton s'avança vers la grotte, précédé du lieutenant. Mais quand on arriva proche de l'ouverture, un revirement, suite de la réflexion, parut s'être opéré dans la petite troupe, et devant la redoutable entrée les soldats hésitèrent.

« Il y fait noir comme dans un four, observa l'un d'eux.

— Et c'est profond comme le trou de l'enfer, grommela son voisin.

— Puis ces gredins d'Arabes qui sont là sans doute en train d'amorcer, reprit un autre; ne vois-je pas, dans l'obscurité, reluire leurs yeux de panthère? »

Tout en échangeant ces réflexions, les soldats s'étaient arrêtés et leurs pieds semblaient cloués à la terre.

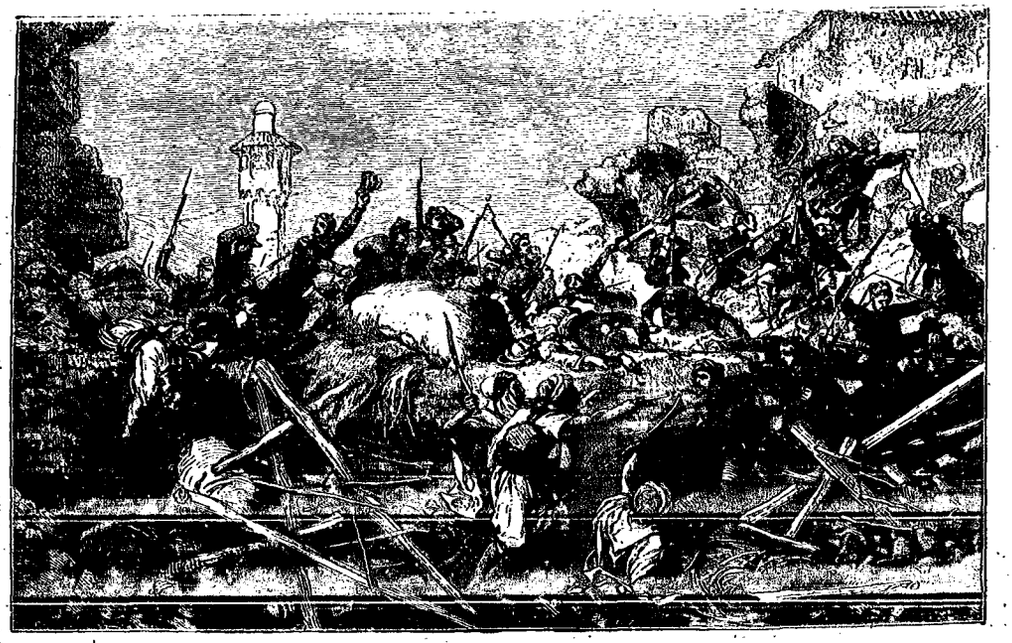
« Eh bien! dit le lieutenant, qui les voyait sourds à ses invitations réitérées, puisque vous reculez et que les Arabes vous font peur, conscrits, j'irai seul. »

Et il se diposait en effet à pénétrer dans la grotte, quand un caporal sort des rangs, et, lui mettant la main sur l'épaule, il le pousse respectueusement de côté :

« Pardon, lieutenant, mais s'il y a du plomb à recevoir, c'est à nous qu'il revient d'abord. »

Et le brave soldat disparaît avec sa torche dans l'étroit corridor où ses camarades, entraînés par son exemple et honteux d'avoir hésité, se précipitent sur ses pas. Bien entendu que le lieutenant ne resta pas en arrière, et bientôt il eut rejoint son caporal.

Immobiles, nous les suivions du regard, et quand les premiers franchirent le dangereux passage, il y eut parmi nous un moment de terrible anxiété. Tous s'atten-



L'ASSAUT DE CONSTANTINE.

daient à une explosion, et, la main sur leurs armes, se préparaient à voler au secours des camarades. Le silence qui continua de régner nous rassura par degrés; et enfin les hardis explorateurs reparurent pour nous dire que la grotte était vide : les Arabes avaient pu s'en échapper par une ouverture qui se trouvait à l'autre extrémité.

Bien que le dévouement de ces braves n'eût pas eu cette fois de périls réels à affronter, en était-il moins méritoire? ajouta l'officier en terminant son récit.

Mais, pour bien apprécier l'intrépidité de nos Africains, il faut les voir sur un plus grand théâtre : à l'assaut de Constantine, par exemple, un morceau dur à avaler; j'en puis parler, car j'étais de ceux qui tenaient la fourchette. Mais quelqu'un qui fut acteur aussi dans cette sanglante bagarre l'a si bien décrite, que j'aime mieux lui laisser la parole. Le vainqueur de l'Alma s'entendait à raconter héroïquement les choses héroïques. J'ai retenu, je crois, à peu près textuellement son récit, tant il m'a frappé :

« ... Après l'explosion de la mine, il y eut un moment sublime. Les échappés, brûlés à moitié, blessés, défigurés, les habits en lambeaux, descendaient en courant la brèche et criant : « Amis, camarades, n'avancez pas, tout est miné, vous allez sauter comme nous! » Les soldats étonnés hésitaient et regardaient leurs chefs. C'est alors que le colonel Combes, le commandant Bedeau et un autre (Saint-Arnaud) se sont élancés, le sabre à la main, en criant : « En avant! en avant! camarades, ce n'est rien, à la baïonnette! » Puis tous se sont précipités dans le gouffre qui venait d'engloutir leurs camarades. Les soldats exaltés, tête baissée, à leur tour ont sauté en croisant la baïonnette, aux cris de : Hourra! hourra!

en avant! » Et la ville a été prise, grâce à cent traits de ce genre qu'on pourrait citer, » ajouta le commandant Saint-Arnaud.

Le colonel Combes, que j'ai nommé, atteint d'une

LE MARÉCHAL CANROBERT.

balle à la poitrine, après s'être assuré que la victoire était complète, se rend d'un pas ferme auprès du général pour lui faire son rapport, qu'il termine par ces mots : « Ceux qui survivront jouiront donc des résultats de ce beau jour. » C'est alors, qu'entrouvrant son

uniforme, il dit qu'il se sentait frappé à mort. Le lendemain, il avait cessé d'exister.

En fait de bravoure héroïque, il ne faut pas oublier ce terrible épisode de la Zaatcha, où le colonel Canrobert, aujourd'hui maréchal, surgit le premier sur la brèche, suivi de ses zouaves, dont je n'étais plus, par malheur, ajouta en soupirant l'Africain, grâce à cette maudite loque vide de son locataire. Et il secouait sa manche.

Quant aux autres sentiments des camarades, j'aime à me rappeler ceci : Après la prise de Blidah, où la résistance avait été vive, le général Clauzel donna l'ordre d'évacuer la ville, dont il ne jugeait pas l'occupation utile. Les débris de la population, craignant de tomber aux mains des Kabyles, suivirent les colonnes; ce n'étaient guère que des femmes, des enfants, des vieillards, qui, pieds nus pour la plupart, se traînaient péniblement derrière les bataillons. Nos soldats, touchés de compassion, se mirent à leur prodiguer les soins les plus touchants, portant les marmots, soutenant les vieillards et les mères. Des officiers, les premiers, donnant l'exemple, descendaient de cheval pour faire monter ces infortunés et parfois tenaient eux-mêmes la bride. Nous arrivâmes, sur le soir, au bivouac de Sidi-Haïd, lieu aride où vainement on chercha une source. Tous ces malheureux cependant, plus que nous encore, souffraient de la soif, exténués déjà par la fatigue. Les enfants surtout ne savaient pas toujours retenir leurs plaintes : c'était un navrant spectacle. Nos soldats, dans leurs bidons, avaient encore quelques verres d'eau conservée pour les nécessités extrêmes; il les donnèrent généreusement aux pauvres petits. Et le matin on s'en

tretuait avec les pères. Étranges vicissitudes de la guerre! nos braves se trouvaient maintenant les protecteurs et les sauveurs de ceux qu'ils avaient faits peut-être orphelins.

« Avant de me taire, mes amis, je me reprocherais de ne pas donner un souvenir à celui que nous appelions le *père Bugeaud*, à cet illustre soldat si dévoué aux soldats, qui le lui rendaient bien, et dont nos *scies*[1] joyeuses ont rendu célèbre le modeste képi, qualifié du mot pékin de *casquette*. C'est le maréchal Bugeaud (honneur à cette vaillante mémoire! dit l'invalide en se découvrant) qui disait noblement : *On regarde en avant, et non pas en arrière!...* mot héroïque qui a valu à la France la conquête de l'Algérie. Et ainsi le maréchal a fait mentir cette audacieuse parole d'Abd-el-Kader : « Mon trône est la selle de mon cheval; mes « remparts sont les montagnes; le désert est ma forte- « resse; j'ai pour artillerie le soleil. Je n'ai rien à « craindre des Français. » Les Russes aussi, en Crimée, « comptaient sur le général Hiver.

VI

Où le blessé d'Inkermann prend la parole. — Quelques anecdotes. — Au Drapeau, mes enfants! — Rafle complète! — V'là de la vaisselle.

— Tout cela c'est beau, très beau, dit avec émotion le jeune Aubin, et il faudrait ne rien avoir dans les veines pour écouter de sang-froid ces admirables récits. Pendant que vous parliez, mon ancien, comme vous

1. Chansons militaires qui s'improvisent pour charmer les ennuis d'une longe route.

aussi, sergent, il me semblait respirer l'odeur de la poudre ; j'avais la fièvre. Aussi ce n'est pas moi qui jamais songerai à rabaisser l'honneur des anciens ; certes, ils ont légué d'illustres exemples les vainqueurs des Pyramides, de Marengo et d'Austerlitz, et les vaincus non moins glorieux de Waterloo. Mais sans présomption, j'ose croire que les cadets ne sont pas indignes des aînés et que la patrie, aujourd'hui encore, peut être fière de ses enfants.

— Assurément, mon garçon.

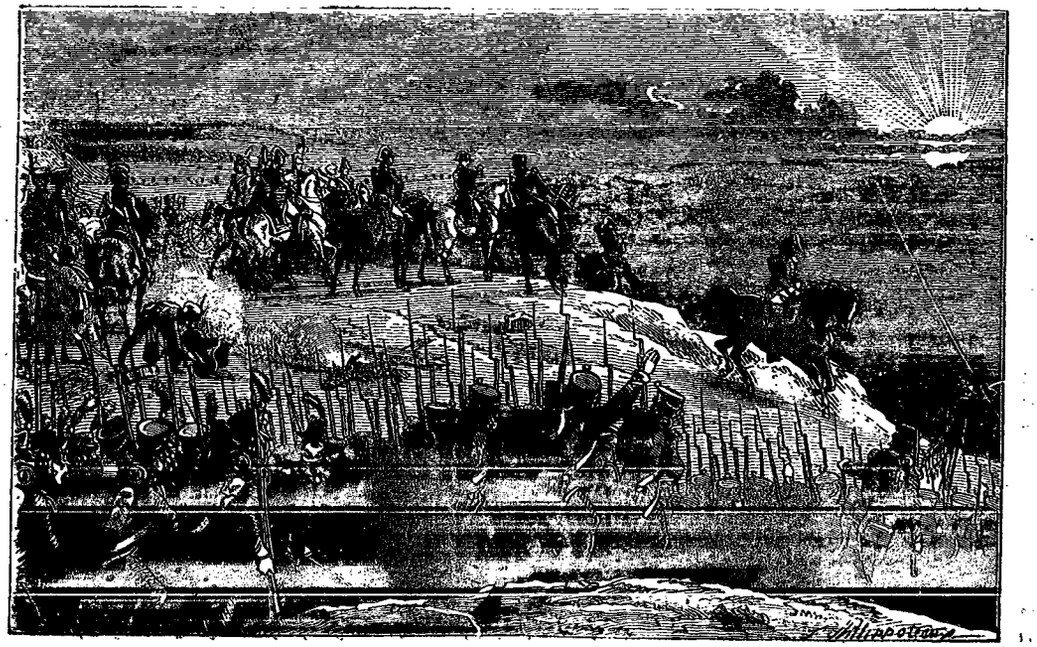
— Certes, camarade, et de bon cœur je répète avec les Turcs, quand ils parlent de vous autres : *Bono ! bono !* vous avez fait bravement vos preuves. Toi aussi tu peux nous raconter des choses héroïques.

— Inutile, mes amis, je ne voudrais pas vous répéter ce que vous avez lu et relu, ou bien entendu lire ou relire.

— Ne te gêne pas, Aubin, ne te gêne pas. Vois-tu, l'écrivain peut nous tourner la chose plus savamment et dans un meilleur style, mais ça n'aura jamais l'accent de celui qui a vu de ses yeux, entendu de ses oreilles, qui peut dire : *J'étais là.*

— Bien obligé, sergent ; je n'abuserai pas cependant de la permission. Or, n'était-ce pas un vaillant soldat, par exemple, ce lieutenant Poitevin, qui, l'un des premiers, escaladant les hauteurs de l'Alma, s'en va planter fièrement son drapeau au nez des Russes, que dis-je ! à la barbe de leurs canons ? Vous riez, zouave, et c'est vrai que l'expression est risquée : des canons qui ont de la barbe, cela ne se voit guère ; mais le mot était lâché.

— Va toujours, mon garçon, et dis les choses comme elles te viennent.



AUSTERLITZ.

— Ils n'étaient pas moins admirables ces soldats d'Inkermann qui, voyant tout à coup le drapeau tomber et disparaître dans la mêlée, et entendant le cri de leur colonel : *Au drapeau ! mes enfants, au drapeau!* se précipitaient sur les pas de leurs officiers, tête baissée, à travers les baïonnettes russes, pour ressaisir leur aigle, glorieusement reconquise en effet. Mais le brave colonel et quatre ou cinq officiers y restèrent.

« Dirai-je toutes ces merveilles d'intrépidité que l'on voyait journellement dans la tranchée, et qu'on finissait par ne plus admirer, tant, à force de se répéter, cela semblait naturel et facile? Une bombe avec sa mèche enflammée tombe au milieu de soldats occupés à fouiller la terre. Plusieurs à la fois s'élancent pour empêcher l'explosion en arrachant la mèche ou rejetant le projectile par-dessus le retranchement; et celui-là est envié qui, au péril de sa vie, a exécuté l'acte héroïque.

« Des soldats se trouvant de loisir par hasard, car c'était rare, jouaient au piquet. Un boulet arrive qui, sans blesser personne, fait à deux ou trois virer de bord et rafle le jeu.

— Est-ce vexant, s'écrie le premier qui se relève en secouant la terre dont il était couvert, c'était la première fois que j'avais de l'atout! J'ai pas de chance!

— Et les cartes flambées, reprend un autre, des cartes à huit sous, prix de facture, et qui avaient fait leur tour de France. Mengiskoff est un Ostrogoff.

« Et de rire.

« Des soldats, un autre jour, faisaient les préparatifs de leur déjeuner; mais ils s'aperçoivent, au moment

de se mettre à table... à terre, que les assiettes manquent.

« Attendez, mes agneaux, voici de la vaisselle qui « nous arrive, » s'écrie l'un d'eux en voyant une bombe siffler dans l'air et tomber à quelques pas. Le projectile éclate, heureusement sans toucher personne. Aussitôt nos troupiers de courir et de ramasser les débris fumants, dans lesquels, peu d'instants après, on servait le potage.

VII

Suite du précédent. —Humanité et Générosité. — Respect aux blessés! — L'adoption! — A l'ambulance! — Des morts sublimes!

« Je n'en finirais pas si je voulais raconter maint autre trait qui témoigne de l'intrépidité de nos soldats, faisant assaut de coq-à-l'âne sous les feux d'artifice de Malakoff. Quant à leur bon cœur et à leurs sentiments humains pour les amis et même pour les ennemis, on ne peut trop les louer à cet égard. J'en ai vu, sous le feu le plus meurtrier, risquer leur vie pour aller ramasser un camarade blessé et souvent s'y faire tuer eux-mêmes. J'en ai vu sur le champ de bataille, et dans cette terrible fièvre du combat, donner à boire à un blessé russe : hélas ! souvent c'était le coup de l'étrier, et pour le grand voyage. J'en ai vu d'autres encourager l'infortuné par de bonnes paroles dont l'accent, sinon toujours le sens, était compris, grâce au commentaire d'une fraternelle poignée de main. Que de fois, après une sanglante affaire, n'ai-je pas rencontré des camarades portant sur les brancards ou soutenant d'un bras ami, et avec les airs les plus compatissants, celui avec lequel

ils avaient croisé la baïonnette ! Moi-même, à l'occasion, je fus heureux de me dévouer à ce généreux service des ambulances. Combien d'autres traits encore à l'honneur des camarades et qui nous révèlent chez ces braves une bonté, une tendresse de cœur, une délicatesse de sentiments vraiment admirables ! Vous connaissez tous deux l'anecdote du soldat faisant la collecte au profit d'un pauvre aveugle, et celle plus touchante encore de l'enfant tartare adopté par une compagnie.

— Oui, mon garçon, mais n'importe ! la dernière histoire surtout m'a fort attendri quand je l'entendis pour la première fois, et si le journal se trouve sous ta main, tu peux nous la relire. »

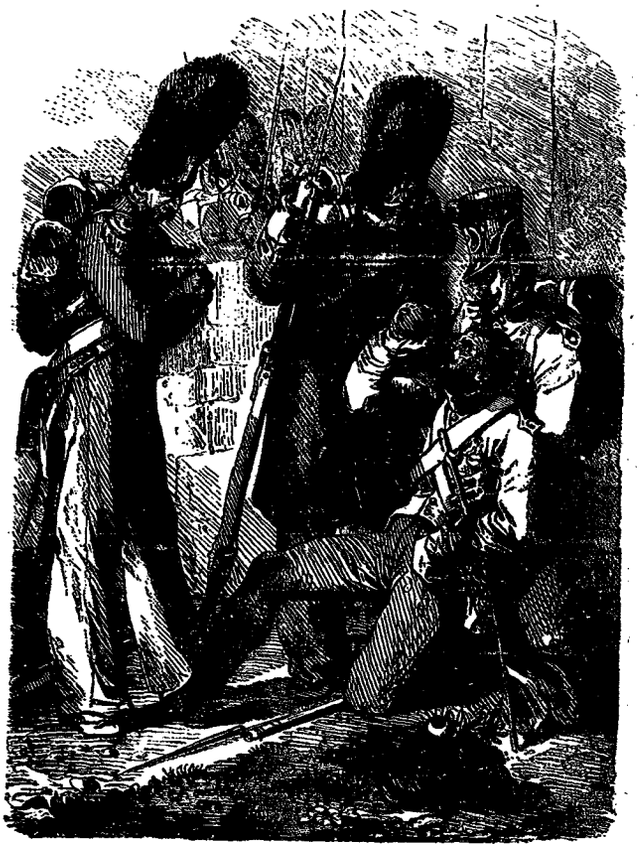
Aubin ramassa un *Constitutionnel* presque en lambeaux et lut :

« Les chances de la guerre viennent de doter nos bataillons d'un fils adoptif auquel nous destinons pour héritage notre part de butin dans le sac de Sébastopol. C'est toute une histoire, chère mère, à te raconter.

« Dernièrement, entrés par hasard dans une chaumière tartare à laquelle des cosaques venaient de mettre le feu, nous retirâmes d'une chambre remplie de fumée un berceau où pleurait un petit enfant. Nous eûmes pitié de la pauvre créature, qui fut portée au camp. En attendant que l'on puisse retrouver sa famille, si elle existe encore, nos grenadiers ont adopté l'enfant. C'est un curieux spectacle de voir ces soldats aux grosses moustaches prendre le poupon entre leurs bras et le faire danser sur les genoux.

« Un caporal écloppé par un obus lui apprend à marcher ; un artilleur, manchot depuis l'affaire de l'Alma

mais servant encore son pays à la cuisine, le fait man-



LES FRANÇAIS APRÈS LA VICTOIRE.
D'après Charlet. XVIIIe siècle.

ger. Des sœurs de charité le lèvent et le couchent. Pendant la nuit, on porte son berceau dans une tente ; pleure-

t-il, nous le bercons; dort-il, nous reposons plus tranquilles quand nous savons qu'il sommeille. J'ai vu des hommes auxquels le sifflement des balles à leurs oreilles n'avait pas plus fait froncer le sourcil qu'à des statues, s'attendrir aux cris de cet enfant et voler auprès de lui pour lui prodiguer les plus tendres soins.

« Cela, chère mère, nous a porté bonheur. Aucun soldat de la compagnie, malgré quelques larges blessures, n'a été atteint mortellement, et cependant, moi, par exemple, j'étais bien près d'une poudrière quand elle éclata. Je t'écris pour te rassurer et te dire que je me porte à merveille. Si au retour de la campagne je pouvais t'embrasser sous-lieutenant! »

Mais de quelle vertu ne donnent-ils pas l'exemple, ces vaillants soldats, si bons parents, si bons fils, si courageux amis, dévoués avec une si sainte affection à leur famille, avec une abnégation si héroïque à la patrie! Comme ils savent souffrir! comme ils savent mourir! s'oubliant eux-mêmes pour ne penser qu'à ceux qu'ils laissent derrière.

« Ah! mon officier, disait l'un deux étendu sur le lit de douleur, ce qui me désole, ce n'est pas de souffrir, mais de penser que je ne pourrai plus servir la France; les autres iront au feu pendant que je traînerai mes béquilles sur les promenades. »

Un autre, tout jeune conscrit, pour lequel une fâcheuse blessure avait rendu l'amputation du bras nécessaire, suppliait les chirurgiens avec de telles paroles, que le cœur leur manquait pour cette triste besogne.

« Laissez-moi mon bras, Messieurs, disait-il, j'en ai besoin pour nourrir mes parents qui sont âgés et qui sont pauvres. Ils comptaient dans leurs vieux jours sur

mes bras pour les faire vivre. Voulez-vous les priver de cette unique ressource? m'empêcher d'acquitter cette dette sacrée? »

Un autre encore, que le vénérable aumônier consolait dans son agonie, lui répondait, les mains jointes et les yeux tournés vers le crucifix :

« Monsieur l'abbé, oh! de tout mon cœur je dis avec vous au bon Dieu que sa volonté soit faite! Si j'ai regret à quitter la vie, ce n'est pas pour moi, certes, mais pour ma mère. Si vous saviez, rien qu'en me voyant partir, oh! quels sanglots déchirants et que de larmes, qui faisaient couler les miennes, ont ruisselé de ses yeux! Comme elle me pressait, la chère femme, de ses deux bras dont je n'avais plus la force de me détacher! Et son dernier regard, et son dernier sourire, comment les oublier? De loin encore elle me tendait les mains. Oh! si alors son cœur se brisait dans ces suprêmes angoisses, que sera-ce en apprenant!... Qui la consolera, mon Dieu!

— Mon ami, ce Dieu que vous implorez, à qui vous offrez vos souffrances dans une sainte et filiale pensée et qui entend le cri de votre douleur, il tiendra compte au bon fils de son dévouement et de ses larmes. Oh! n'en doutez pas, il trouvera des consolations pour la mère affligée. Confiants dans cette espérance, prions-le pour elle et pour vous, mon cher ami, prions la Vierge sainte qui est aussi votre bonne mère.

« Et ils récitèrent ensemble le *Pater noster* avec la prière de Marie. Puis le jeune martyr (on peut lui donner ce nom) expira, les regards au ciel et avec un ineffable sourire qui semblait répondre à celui des anges. C'est chose admirable, mais nullement surpre-

nante ; les soldats qu'on voit les plus résolus au feu, les plus stoïques dans la souffrance, sont toujours les meilleurs chrétiens.

VIII

Où le vétéran reçoit une leçon de catéchisme. — Grande discussion. — Encore un épisode de l'armée d'Orient. — Un brave jésuite et un jésuite brave.

— A te parler franchement, mon garçon, interrompit le vétéran, c'est un peu ce que je reprocherai à nos troupiers d'Orient ; ils me semblent vraiment trop dévots.

— Religieux, voulez-vous dire ?

— Religieux, si cela sonne mieux pour toi. Dans les correspondances qui nous arrivent de là-bas, il est toujours question de messes, de confessions, de curés. Que des bonnes sœurs de la charité on parle et on reparle, très bien, et je ne m'en plains point. L'une d'elles, qui se nommait Marthe, m'a ramassé quelque part sur le champ de bataille, et je m'en voudrais de l'oublier jamais. Les sœurs sont des anges du bon Dieu, et pour en parler sur le ton de l'indifférence, il faudrait n'avoir ni cœur, ni âme, ni rien. Mais pour les curés, c'est différent.

— C'est la même chose, mon ancien, car le même sentiment, la divine charité, les inspire. Autant que les bonnes sœurs, dévoués à nos misères, ils ont pour nous des cœurs d'amis, de frères. Doutez-vous donc de ce qu'on écrit et qui cependant est moins, oh ! certes, moins que la vérité ? Ces intrépides aumôniers, nous ne les trouvons pas seulement dans les hôpitaux et les ambulances, mais sur le champ de bataille même,

tranquilles au milieu des balles qui sifflent et des boulets qui grondent, et, sans souci d'eux-mêmes, tout occupés des blessés et des mourants. Mes amis, ces homme de Dieu, oh! vous ne comprenez pas, vous ne pouvez comprendre ce qu'ils sont pour nous, et combien là-bas on bénit la pieuse prévoyance qui a mis auprès de nous ces anges tutélaires. J'oserai l'avouer, sans eux, sans l'encouragement de leur mâle parole et de leurs sublimes exemples, je ne sais ce qu'il fût advenu de nous dans certaines et terribles épreuves! Combien auraient failli peut-être...

— Oh! oh!

— Par exemple!

— Mes amis, oubliez-vous les événements de Gallipoli et ce qu'on a dû à l'infatigable dévouement de l'abbé Gloriot? Ignorez-vous ce qui s'est passé dans la division Herbillon et l'héroïsme du Père Parabère, aujourd'hui l'aumônier en chef? De cela je puis parler, j'y étais. Nous autres soldats, il faut le dire, intrépides devant le danger qu'on voit face à face et auquel on peut tirer des coups de fusil, nous sommes moins braves devant cet autre ennemi, qui vient on ne sait d'où, frappe on ne sait comment, et quoique invisible, couche en quelques heures les victimes par centaines sur le plus lugubre des champs de bataille. Vis-à-vis de cette triste mort sans combat et sans gloire, nous pâlissons; même si le fléau précipite et multiplie ses ravages, si des cadavres livides à chaque pas effrayent les yeux, si partout s'entend le râle de l'agonie, n'est-il pas vrai, mes amis, les plus vaillants à l'assaut peuvent sentir descendre dans leur cœur ce froid mortel des découragements sinistres?

« C'est là précisément ce qui arrivait pour les soldats de la division Herbillon, décimés par le choléra qui emportait les jeunes et les vieux, les faibles et les forts, les médecins avec leurs malades. La consternation était au comble, d'autant plus que beaucoup croyaient le mal contagieux. Le général, qui avait en vain essayé de calmer ses soldats, et les voyait sous la pression d'indicibles épouvantes, ne savait plus que faire. Il va trouver le Père Parabère, afin de s'aider d'un conseil. Dans le même moment, on demande l'aumônier pour un soldat malade ; l'abbé court à l'ambulance. Le cholérique, après s'être confessé, expire dans les bras du zélé prêtre, qui voyant les autres soldats s'éloigner avec effroi du cadavre, leur dit : « Hé ! mes amis, n'ayez pas « peur, il n'y a pas de danger, voyez plutôt ! »

« Alors il se couche tranquillement à côté du mort et reste là plusieurs heures, récitant son office, priant ou causant ; il ne se releva qu'appelé pour un autre malade. Les soldats, devant un tel exemple, honteux de leur faiblesse, étouffèrent dès lors les lâches craintes et n'hésitèrent plus à soigner leurs camarades ; le moral retrempé leur servit mieux que les remèdes pour lutter contre l'épidémie qui cessa par degrés. Voilà, mes amis, ces hommes de Dieu, ces héros, ces martyrs (car plusieurs déjà sont tombés sur ce champ de bataille de la charité), voilà ces *jésuites* que certaines gens, même à présent encore, récompensent de leur dévouement par la diffamation et la calomnie. Et il est de pauvres niais pour croire à ces détestables mensonges !

« Mes amis, voyez-vous bien, si notre armée invulnérable a triomphé de l'hiver, comme de la maladie, comme des ennemis, oh ! c'est que, forte déjà de la justice de

sa cause, elle n'a pas compté que sur elle-même, et que ces vaillants soldats élèvent à l'envi vers le ciel leurs mains armées du sabre et du fusil. Un brave général l'a proclamé hautement, le général de Gardarens...

— Gardarens, un Africain, je le connais, dit le zouave.

— Le général de Gardarens a dit en propres termes :

« C'est parce que la France et son armée sont chré-« tiennes que Dieu nous aime et nous protège visible-« ment. » Et après lui, j'ose ajouter : Si cette guerre, toute glorieuse dans son principe, se fait noblement, humainement, admirablement, et s'offrira plus tard à l'étonnement de la postérité comme une guerre modèle, c'est que le souffle d'en haut, qui passe incessamment sur ces vaillantes légions, les pénètre, les purifie et les exalte. Aussi, chose consolante ! au milieu des inévitables calamités qu'entraîne avec lui ce grand fléau de la guerre, on n'a eu à déplorer aucune violence, aucun excès commis par nos soldats. Le sang versé par leurs mains n'a coulé que sur les champs de bataille; et partout ailleurs leur fidèle protection couvre l'être sans défense, la femme, l'enfant, le vieillard, le prisonnier. Dans cette guerre si glorieuse, j'ose dire que c'est là ce qu'il y a pour la France de plus glorieux.

IX

Suite du précédent. — Un épisode de la guerre d'Espagne. — Un brigandage sacrilège.

— Assurément, car cela est rare, dit le vétéran, et peu d'armées ont pu mériter pareil éloge. Il me faut l'avouer, plus d'une fois, quand la fortune des armes mettait

les villes et les campagnes à notre discrétion, j'ai eu sous les yeux de lamentables spectacles. En Espagne, par exemple, où j'ai servi plusieurs années, on traitait trop parfois en pays conquis la propriété privée des vaincus, y compris leurs filles et leurs femmes. De là, des ressentiments féroces. Puis l'Espagnol par-dessus tout est dévot, et beaucoup d'entre nous dataient de cette époque où, sous prétexte de liberté, on transformait, après les avoir pillées et dévastées, les églises en usines, magasins, fabriques de salpêtre, salles de bal même; de cette époque où l'on chassait, traquait, emprisonnait et guillotinait, par *philanthropie*, les prêtres et leurs adhérents. Ces mauvais temps avaient déposé, même dans les armées, certain levain qui, à l'occasion, remontait à la surface. Je me rappelle la stupéfaction et un peu l'humeur des soldats quand le général Bonaparte, arrivant à l'armée d'Italie, dans un ordre du jour énergique commanda de respecter les prêtres, les églises, les couvents, etc.

« En Espagne aussi, il avait donné des ordres sévères; mais loin des regards du maître, on n'en tenait pas toujours compte. Un fait entre mille. Certain jour, nous arrivons dans un village au milieu duquel s'élevait une église. La porte en était ouverte; plusieurs soldats — j'étais du nombre — entrent dans le sanctuaire. L'un d'eux, le pire soldat de la compagnie du reste, va droit au tabernacle : d'un coup de crosse il enfonce la porte, prend audacieusement le saint ciboire, puis jetant avec l'air du mépris les hosties à terre, il met le précieux vase dans son havresac. J'avoue que moi, peu dévot, j'éprouvai de cet acte une impression étrange, quelque chose qui ressemblait à de la terreur.

« Le châtiment ne se fit pas attendre ; à peu de distance du village, le général commande halte, ordonnant en même temps la visite des sacs. Deux soldats, y compris celui dont j'ai parlé, dans les sacs desquels on trouva les preuves d'un vol sacrilège, furent immédiatement fusillés. Rude leçon ! mais le malheur c'est que tel général, qui faisait exécuter cette terrible consigne, n'en mettait pas moins, lui, la main sur les madones en or et en argent, trésors des églises, décrochait les tableaux précieux, et faisait filer vers la France des fourgons chargés des richesses de l'Espagne. Imaginez l'effet de ces profanations sur un peuple catholique dans la moelle des os, et quel texte aux ardentes prédications des moines ! Il est sûr que toutes ces sauvages façons d'agir n'ont pas peu contribué à gâter nos affaires en Espagne, et une discipline plus sévère eût empêché bien des catastrophes.

X

La Conversation tourne décidément au sérieux. — *Roumiaken*, Épisode d'Afrique.

— Voilà qui est singulier, dit l'Africain, mais les mécomptes qui nous ont fait payer si cher la conquête algérienne semblent un peu tenir aux mêmes causes. Là aussi, au début, nous traitions un peu trop en nègres les Arabes et les Maures, et partout il leur fallait céder le haut du pavé ; ce qui n'empêchait pas de temps en temps les bourrades et les horions, histoire de se dégourdir la main. Il y eut même, s'il faut l'avouer, de pires méfaits, commis dans l'emportement des représailles provoquées par la sauvage guerre que nous fai-

saient ces coquins d'Arabes, ces brigands de Kabyles. J'ai vu, à la suite d'une rude affaire, plusieurs des nôtres revenir avec des têtes sanglantes, hideux trophées! accrochées à l'arçon de la selle, suivant la mode des Bédouins. Par bonheur, cela n'a pas duré, grâce à nos braves généraux qui surent forcer les Arabes eux-mêmes à une guerre plus humaine. Mais il y avait autre chose qui indisposait contre nous les indigènes et qui a duré davantage : c'était notre manière d'agir au point de vue religieux, non pas parce que nous étions chrétiens, mais parce que nous avions l'air, et pas l'air seulement, de ne croire ni à Dieu ni au diable. Les Arabes, qui jamais ne nous voyaient prier, nous jugeaient autant d'impies forcenés. Vous n'imaginez pas le mépris de ces barbares pour nous et par cette seule cause.

« Un jour, des Arabes qui travaillaient près du camp, s'étant arrêtés au signal de la *cebahh*, ou prière du matin, pour remplir ce devoir, nous les regardions, moi comme les autres, d'un air bêtement goguenard, avec force ricanements. Quand ils se relevèrent, nous les entendîmes causer entre eux dans leur baragouin inintelligible. Mais un œil observateur devinait sans peine qu'ils parlaient de nous et point du tout sur le ton de l'éloge. L'un d'eux, dont je m'approchai, vieil Arabe à la mine renfrognée, me toisant d'un air assez peu courtois, me salua à deux ou trois reprises d'un *roumiaken*, *roumiaken*, mot dont je connaissais la signification et qui, dans le mauvais langage du peuple indigène, veut dire *chien*.

« Drôle, lui dis-je d'un air menaçant, pourquoi m'appelles-tu ainsi ?

« Or, notre Arabe se trouvait savoir notre langue,

qu'il avait apprise au service d'un consul. Sans s'étonner, il me regarda résolument en face, tout en jouant avec sa pioche, qui, dans ses mains, pouvait devenir une arme redoutable, et répondit :

« Si nous t'appelons *roumiaken*, c'est que vous vivez « comme ces bêtes immondes, indifférents à la loi de « Jésus comme à celle du Prophète. Et dis-moi, Fran« çais, sans la religion, vois-tu pas que l'homme et « l'animal sont semblables ? »

« Surpris de l'argument, qui me paraissait péremptoire, je ne trouvai pour l'instant rien à répondre ; mais ne voulant pas en avoir le démenti, et vexé d'avoir tort, je tournai le dos au Bédouin en grommelant : *Brute !* Depuis, j'y ai réfléchi, et je me suis mis à penser que, de nous deux, la brute peut-être ce n'était point le musulman.

XI

Où le blessé d'Inkermann parle comme un prédicateur, et comme quoi il n'en fut pas tout à fait pour son latin. — De la grande joie qui termina pour tous cette journée.

— Le mot est dur, interrompit le soldat d'Orient. Mais l'Arabe avait raison, sauf l'impolitesse. Et pourtant sa religion est une parodie de religion qui ne doit, à travers ses grossièretés et ses infamies, quelques lueurs de vérité qu'à la nôtre, si admirablement sainte et sublime. Le malheur pour celle-ci, ou plutôt pour nous, c'est qu'on ne la connaît pas, soit mauvais vouloir, soit négligence et insouciance.

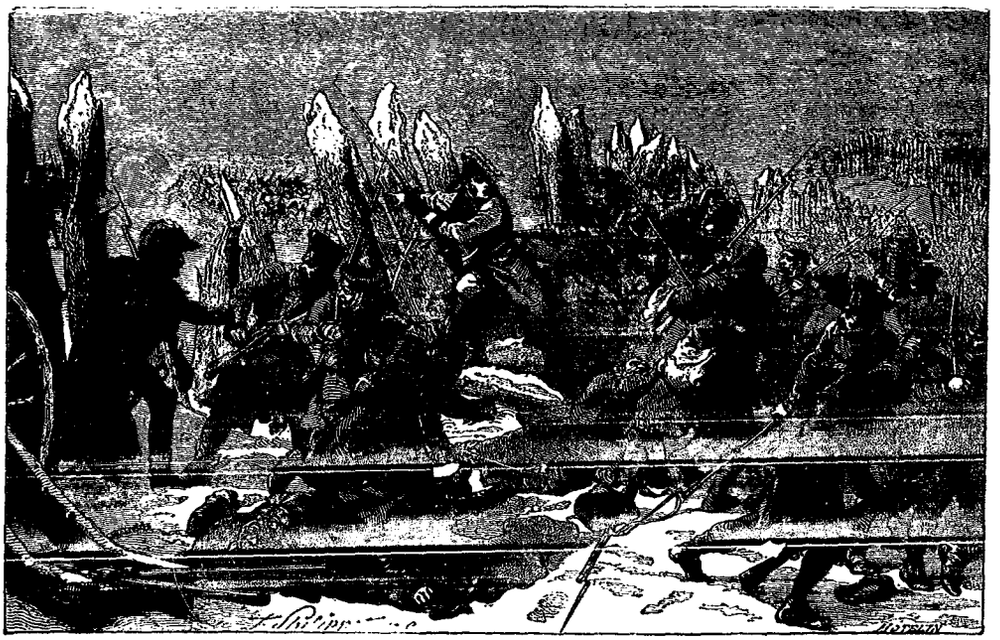
— Ça, c'est un peu vrai, dit le vétéran, et moi, tout le premier, à cet égard j'avoue mon tort.

— Eh ! mes amis, mes bons et chers amis, franche-

ment, est-ce raisonnable? Il ne faut pas grande réflexion pour comprendre que la vie est courte, courte; qu'on est ici à peu près comme l'oiseau sur la branche. Pourtant, dans cette vie si brève que d'ennuis, que de misères même pour ceux que la fortune semble favoriser davantage! Un héroïque soldat, arrivé des derniers rangs aux premiers grades, le maréchal Ney, disait, la veille de sa mort : « Je n'ai jamais été heureux. » Et combien peuvent en dire autant! marque évidente que le bonheur ici-bas n'est point notre but, et qu'il faut regarder plus haut.

« Mes bons amis, là franchement, je fais appel à votre bon sens : se peut-il que ce grand Dieu, dont tout nous atteste la puissance et l'infinie sagesse, nous ait jetés au hasard sur cette terre pour y vivre quelques jours dans l'angoisse, et, après... rien, plus rien ?... Se peut-il que, le corps dans la fosse, tout soit dit? Quoi! pour le bon et le méchant même destinée : ni châtiment ni récompense? Mais de la part du Créateur ce serait atroce, si c'était possible. L'évidence nous crie le contraire et confirme ce que la religion nous révèle : Que Dieu nous a mis sur la terre dans un but digne de lui, pour y mériter la plus magnifique des récompenses attachées à l'observation de sa loi révélée. N'avoir de cette bonté de Dieu nul souci, n'est-ce point le comble de l'ingratitude et de la démence ? »

Le jeune soldat, que l'ardeur de ses convictions exaltait jusqu'à l'éloquence, se tut après ces fortes paroles écoutées dans un religieux silence. C'était l'heure solennelle de la journée, quand le soleil, prêt à disparaître, illumine l'immensité de ses plus vives clartés, et semble au couchant comme le foyer d'un vaste incendie. Le



LE DERNIER FAIT D'ARMES DU MARÉCHAL NEY.

reste du ciel brillait d'un azur sans tache; l'air était tiède et tout embaumé des parfums de la forêt voisine. La Seine au bas du monticule coulait calme et limpide, réfléchissant toutes les splendeurs du ciel; Dieu était là présent, sensible, quoique invisible. On le respirait, pour ainsi dire, par tous les pores.

Le vétéran, dont les traits annonçaient l'attendrissement, dit tout à coup avec un accent profond :

« Il a raison, le jeune homme, il a raison! Puis, après quelque silence, il ajouta : Quel jour est-ce demain?

— Demain, mais c'est samedi, répondit le zouave.

— Eh bien! après-demain dimanche, Aubin, quand sonneront les cloches, viens me prendre, je t'accompagnerai à l'église.

— Nous t'accompagnerons, dit le zouave.

— Bravo, mes amis, bravo! s'écria joyeusement le jeune soldat avec des larmes dans les yeux. Oh! tenez, en ce moment, je suis bien heureux! Voilà le plus grand plaisir, un des plus grands au moins, que j'ai eus dans ma vie. Mais dites donc, pour faire une première visite au bon Dieu, si nous n'attendions pas à dimanche; l'église est ouverte encore.....

— En route! » dit le vétéran, qui se leva avec la vivacité de la jeunesse.

Et tous trois, en se donnant le bras, se dirigèrent vers l'église; ce qui n'étonna pas médiocrement les habitants de la place au milieu de laquelle s'élève la paroisse. Quelques curieux même ne purent résister à la tentation de se glisser à leur tour dans la maison de Dieu, pour savoir ce qu'allaient y faire les militaires. Et ils ouvrirent de grands yeux quand ils virent nos

trois braves, sur les pas du plus jeune, se diriger vers l'autel, devant lequel tous s'agenouillèrent.

Après quelques instants de recueillement, le jeune homme, pensant bien que ses amis se souvenaient moins de leurs patenôtres que de la théorie de l'école de peloton, leur dit à voix basse : « Si vous voulez bien, nous dirons ensemble, avant de sortir, quelques prières. »

Et de sa voix émue, où vibrait l'expression d'une joie sainte, il récita le *Pater noster*, l'*Ave Maria*, et termina par le *Souvenez-vous*. Quand il se retourna, il vit la figure du vétéran, comme celle de l'Africain, baignée de larmes. On sortit et l'on prit l'une des rues voisines, qui conduisait à la maison du vieux soldat, habitée aussi par le zouave. Au moment de se séparer, les deux anciens saisirent en même temps la main du jeune homme et la serrèrent énergiquement en disant : « A demain ! » Mais le vétéran, avec un accent plus affectueux, ajouta :

« Mon ami, mon brave enfant, tu m'as rendu un service, va, que je n'oublierai jamais ! Merci, merci ! Puis, comme emporté par l'émotion : Oh ! tiens, il faut que je t'embrasse. »

Et le prenant dans ses bras, il le pressa sur son cœur, comme un père eût fait de son fils.

XII

D'une autre promenade que firent les trois invalides. — Où l'Africain reprend la parole. — Mésaventures de Beni-Pierrot le Chenapardeur. — D'une étrange pêche qu'il fit.

Or, à quelques jours de là, sous les ombrages de la forêt et non plus au bord de la rivière, nos trois mili-

taires, assis ou se promenant, faisaient de nouveau l'échange de leurs souvenirs. Cette conversation, qui dura de onze heures ou midi jusqu'au coucher du soleil, nous ne la rapporterons pas dans tous ses détails, ne voulant emprunter à nos braves que la fleur et la crème de leur causerie, à savoir les histoires militaires.

Or, voici une historiette avec laquelle Pierre Dumont divertit fort ce jour-là ses amis.

« Dans notre compagnie, dit l'Africain, se trouvait un individu du nom de... de... tiens, j'ai oublié son nom qu'à la vérité je n'ai jamais bien su. Ce particulier, qui était le plus drôle de paltoquet que j'aie connu, avait trente-six surnoms dont l'avait baptisé un chacun, et auxquels il répondait bonnement, tout aussi bien qu'à son nom de baptême ou de famille. Quoique Parisien, le camarade devait se féliciter que la poudre eût été découverte avant lui. Il était quelque peu Nicodème, et dans la conversation il lui échappait à tout propos de ces pointes à la Jocrisse dont, sous l'uniforme même, il avait assez l'air et le profil, petit, maigriot, et la figure en lame de rasoir. Du reste, le meilleur caractère, toujours en belle humeur, ne se fâchant jamais, encore qu'il en eût dix fois par jour l'occasion par les taquineries auxquelles son ingénuité l'exposait. Coquelicot, Pied-d'Alouette, Hanneton, Vole-au-Vent, Beau-Danseur, Éperlan, Beni-Pierrot et Beni-Laid, telles étaient avec beaucoup d'autres, les épithètes dont, je ne sais pourquoi, on avait pris l'habitude de saluer le Parisien; ce qui n'empêchait pas les camarades d'avoir pour lui quelque amitié et aussi de l'estime. On faisait grand cas surtout de son talent culinaire. Le fait est qu'il accommodait la fricassée de rats entre autres dans

AU SOLEIL COUCHANT.
D'après Eglon van der Neer. Dix-septième siècle.

la perfection. Et il faisait des pâtés de lézards et des vole-au-vent de sauterelles, sans lesquels pour les gour-

mets il n'était pas de bon déjeuner. Marmiton chez Véfour pendant plusieurs années, il avait appris là les bonnes traditions.

« Malheureusement, ces solides qualités, le Parisien les gâtait par un défaut dont rien ne pouvait le corriger. *Chenapardeur* fini, dès qu'on arrivait quelque part, il était toujours, en maraudeur, à fureter de côté et d'autre afin d'attraper n'importe quoi pour la broche ou pour la marmite; même en pays ami et sur les terres de nos colons, il ne pouvait se défaire de cette vilaine habitude que, pour mon compte, je n'ai pas à me reprocher d'avoir pratiquée. *Chenaparder*, *marauder*, *chiper*, toutes expressions dont on se sert pour désigner une même et laide chose ! c'est toujours prendre ce qui ne vous appartient pas, imiter plus ou moins le coquin qui fouille dans la poche d'autrui pour remplir la sienne, et j'y sens, en ce qui me concerne, une invincible répugnance. N'avoir rien à personne, les mains franches et nettes, pour un soldat quoi de plus beau ? Mais le Parisien n'avait point de ces délicatesses.

« Or, à la suite d'une expédition dans les montagnes, nous revînmes par un long détour chez les tribus amies. Nos hommes ayant besoin de repos, le général ordonna de dresser les tentes pour passer la nuit dans l'endroit où nous nous trouvions. Pendant que l'on s'occupait à cette besogne, le Parisien, dispensé de la corvée, se glisse hors du camp, selon sa coutume, pour courir les champs au risque des rencontres fâcheuses, soit de gens, soit de bêtes. Après avoir marché quelque temps, il arrive au bord d'un ruisseau assez profond qui le séparait d'un bois taillis situé de l'autre côté, mais à quelque distance. L'eau coulait lentement, un peu chargée de

vase, à travers les herbes, et le camarade s'avisa qu'il pouvait y avoir là du poisson dont il était friand.

« Eh ! eh ! dit-il, tout de même, si je pouvais attraper « quelque truite, cela réjouirait les amis. Par bonheur « que je ne m'embarque jamais sans biscuit et que j'ai « sur moi mes engins. »

« En effet, notre homme tira de sa poche une ligne garnie de ses hameçons, chercha dans les roseaux des insectes pour servir d'amorce, coupa la tige d'un jeune aloès en guise de scion et jeta sa ligne à l'endroit jugé par lui le plus favorable.

« Il resta là, l'œil fixé sur le liège, presque une demi-heure à attendre sans le moindre résultat, et il commençait à trouver le temps long quand le liège oscilla, puis s'agita vivement et finit par plonger au fond de l'eau.

« Et d'un ! » dit joyeusement le pêcheur, qui tira prestement la ligne en sentant quelque résistance ; il n'en tira que plus vite et jeta sur le sable... un énorme têtard.

« Drôle de début, dit-il en riant tout seul ; par bon-« heur que les amis ne sont pas là ; en feraient-ils sur « mon compte des gorges-chaudes ! C'est pour le coup « que les loustics auraient beau jeu ! Mais je ne me van-« terai pas de la chose ; pas si bête, quoi qu'ils disent. »

« Et il rejeta sa ligne.

« Après quelque attente, de nouveau le liège frémit et ne tarda pas, comme la première fois, à plonger au fond. Le pêcheur tira promptement et il amena, en guise de poisson, un... un rat d'eau, orné de superbes moustaches, et, ce qui semblait assez étrange, accroché par l'abdomen. L'hameçon sans doute l'avait rencontré au passage. Le pêcheur ne parvint pas sans peine à débar-

rasser sa ligne de l'amphibie, et, pour avoir voulu trop se presser, il n'évita pas quelques morsures.

« — Décidément c'est un sort, exclama-t-il; mais quel guignon aujourd'hui! Sur quelle couleuvre ai-je marché? Pourtant je n'en aurai pas le démenti. Il me faut mon poisson, ne fût-ce qu'un éperlan. Essayons une troisième fois.

« Et il rejeta sa ligne.

« Peu d'instants après, voyant la plume trembler, il tira légèrement le crin et sentit l'hameçon comme arrêté au fond de l'eau. Il fit effort et il lui parut que l'objet, se détachant, était entraîné par la ligne, mais comme un poids inerte.

« — Allons, pensa-t-il, qu'est-ce que j'amène encore? C'est lourd et ne remue pas plus qu'une citrouille. Encore quelque attrape.

« Et tirant la ligne, il fit apparaître au-dessus de l'onde une babouche hors de service, une vieille, vieille babouche que quelque pauvre hère de marabout, après l'avoir traînée un quart de siècle, avait oubliée sans doute dans le ruisseau en le traversant.

« — Mais le diable s'en mêle, grommela-t-il, ou quelqu'un de ses substituts! Peut-être ce gueux de Mahomet, leur cousin germain, qui m'a pris en grippe parce que je bois mon vin sans eau et qu'à l'occasion je ne dédaigne pas une tranche de lard. Il y a de tout dans ce maudit ruisseau, excepté ce qu'on devrait y trouver, à savoir du poisson. Je ne m'étonnerais pas qu'il en sortît un crocodile. Sûrement je ferai mieux de continuer ma promenade.

XIII

De plusieurs rencontres fâcheuses que fit le Chenapardeur, et comme quoi il tomba du gril dans la poêle.

« Pendant cet aparté, qui trahissait ses indécisions, le soldat regardait vaguement devant lui, quand tout à coup sous le couvert du bois, quelque chose qu'il n'avait pas aperçu jusqu'alors attira vivement son attention. A travers le feuillage, ce quelque chose, créatures vivantes, lui semblait roux, et dans ces quadrupèdes au nombre de trois, d'après le poil et la couleur, il crut reconnaître de jeunes veaux.

« — A la bonne heure, dit-il, tout ragaillardi, voici du solide. Justement depuis longtemps les camarades se plaignent que je ne leur fais pas manger de fricandeau. Ils en auront demain à tous les services, sans compter la blanquette et le ris... de veau. Fameux le calembourg! Et il riait tout seul avec satisfaction. Pourtant ils disent qu'on n'a pas d'esprit. Mais avisons.

« Alors il se mit, en suivant le cours du ruisseau, à chercher un gué pour le traverser. N'en trouvant point :

« — Bah! dit-il, voilà bien des façons! Est-ce qu'on a peur d'un bain dans ce pays de la canicule? En dix minutes et autant de secondes, je serai séché. Allons, saute, Pierrot!

« Et il fit le plongeon en élevant son sabre et son fusil au-dessus de l'eau, pendant qu'il nageait de la main droite.

« Arrivé de l'autre côté, mouillé jusqu'aux oreilles, après s'être secoué à la façon d'un barbet, il se disposait à escalader le talus pour manœuvrer ensuite du côté du

bois, quand soudain trois rugissements formidables éclatèrent à l'endroit où il supposait les jeunes veaux endormis. Ses oreilles tintèrent.

« — Ah bien ! dit-il, je me suis fourré là dans un beau guêpier. Ah bien ! et moi qui voulais mettre dans la casserole ces intéressants animaux ; ce sont eux peut-être qui vont souper de mon individu. Pourvu qu'ils ne se doutent pas que je suis là. Décidément, mon garçon, les camarades n'ont pas tort de te qualifier, Jocrisse, Panais, et le reste ; c'est le cas de dire que tu n'y vois pas plus loin que le bout du nez.

« Tout en faisant ces réflexions, il s'était laissé couler jusqu'au bord du ruisseau qu'il repassa, nageant avec rapidité. A peine sur l'autre bord, le soldat, après s'être assuré que ses redoutables voisins, restés sous la feuillée, ne semblaient pas avoir senti la chair fraîche, rampa doucement, doucement, pendant quelques instants parmi les buissons tout constellés des fleurs splendides des cactus, qu'il ne songeait guère à admirer. Quand il jugea que les inégalités du terrain le dérobaient suffisamment aux regards des terribles bêtes, il prit sa course avec la légèreté de quelqu'un qui aurait eu des ailes aux talons.

« Le Parisien faisait des enjambées que l'ogre aux fameuses bottes eût admirées, tellement qu'en peu d'instants la chaleur provoquée par la transpiration, suite de cette course désordonnée, eut séché son costume.

« — A quelque chose malheur est bon, pensa-t-il.

« Mais dans la précipitation de sa fuite il ne songea plus à s'orienter, et s'aperçut, un peu tard, qu'il avait dû beaucoup s'éloigner du camp, dont il ne savait plus

que vaguement la direction. Tout essoufflé, et se jugeant maintenant en sûreté, il s'arrêta :

« — Ouf! dit-il, que je respire. En voilà une de voltige! Le sorcier qui me joue ces tours a dû bien rire dans sa barbe en me voyant arpenter le terrain. Un lièvre m'eût rendu des points. Mais quand on est fatigué et essoufflé, ce qu'on a de mieux à faire c'est de se reposer.

« Et avisant, à l'ombre d'un chêne vert, une belle pierre blanche :

« — Bon, dit-il, un siège, je ne me ferai pas prier pour en profiter.

« Et il s'assit en effet.

« Il savourait, depuis un quart d'heure, cette suprême douceur du repos qui succède à une violente fatigue, lorsque, par hasard, en abaissant les yeux, il aperçut sortant de dessous la pierre, à deux ou trois pouces de ses talons, les pinces d'un scorpion monstrueux, qui bientôt se découvrit tout entier, velu, hideux, sinistre. Or, c'était dans la saison où la piqûre de l'insecte est venimeuse, mortelle même. Le Parisien se dressa instantanément comme ces figures qui vous sautent au nez en sortant de certaines malicieuses boîtes. D'un bond il mit entre le monstre et lui une distance de quinze pieds.

« — Bien sûr, quelqu'un m'en veut, s'écria-t-il, je tombe d'Épicharis en Scylla, comme dit Télémaque. J'ai de la chance tout de même dans mes guignons; si je n'avais pas regardé à mes pieds, je n'aurais pas vu ce que j'y ai vu; et, dit-on, il suffit d'une piqûre de la bête pour vous faire enfler, enfler tant qu'enfin, bonsoir! C'est une mort désagréable! Avec cela que je courais

risque d'être mangé par les chacals sans avoir la satisfaction du moindre enterrement. Pas un ami à son convoi, c'est triste! Mais, mon bonhomme, je crois finalement qu'aujourd'hui le plus sage serait de retourner au camp et par le chemin le moins long; le tout c'est de savoir le chemin, et je ne le sais pas. Allons toujours selon mon idée.

XIV

De la rencontre que fit le Chenapardeur d'un troupeau de moutons gras et d'une bande d'oies.

« Et il se remit à marcher, hâtant le pas. Il avait fait un ou deux kilomètres encore quand, au détour d'un taillis, tout à coup une verdoyante clairière s'offrit à ses yeux. Mais ce qui le charma, ce fut moins la verdure émaillée de fleurs qu'un troupeau de moutons au fin lainage, qui paissaient là tranquillement l'herbe tendre, sans personne en apparence pour les garder. Le maraudeur se frotta les mains, et, croyant n'avoir plus que l'embarras du choix, il promena de l'un à l'autre ses regards attentifs pour ne pas jeter au hasard son dévolu.

« — En voilà des gigots, pensa-t-il, mais deviner lequel est le plus tendre, ce n'est pas facile. Au petit bonheur!

« Et quittant pour un moment son fusil, il se disposait à charger l'un des quadrupèdes sur ses épaules, quand de dessous un olivier, dont le tronc caverneux se dérobait derrière de hauts buissons, il vit sortir une sorte de grand fantôme blanc, qu'il reconnut pour un Arabe entortillé dans son burnous. C'était le maître ou le berger de ce superbe troupeau. En guise de houlette, il

tenait à la main une canardière de sept à huit pieds de long, tandis qu'à sa ceinture, en façon de pipeaux champêtres, on voyait pendus deux ou trois pistolets, avec un poignard dont la lame aiguë avait percé le fourreau. A peine il eut fait quelques pas hors de sa retraite, et je pourrais dire son chenil, que du même endroit s'élancèrent, le poil hérissé et montrant leurs dents blanches, une demi-douzaine d'énormes chiens, dont les aboiements éclatèrent en menaçant charivari.

« — Gare à nos mollets, pensa le soldat. Le monsieur n'a pas la mine aimable, et, s'il s'est méfié de quelque chose et qu'il lâche sa meute, j'aurai de la peine à m'en dépêtrer. Faisons le gracieux, et tâchons de l'amadouer; il faut prendre ces gens-là par la douceur, quand on ne peut pas faire autrement. Mieux vaut cajoler la panthère que d'être mangé par elle.

« L'Arabe cependant, par un geste impérieux forçant les chiens à modérer leur concert, s'avança vers l'étranger en homme que rien ne presse, ses hargneux gardes du corps grondant sur ses talons. Il regardait le nouveau venu d'un air qui n'était pas précisément celui de la bienveillance, mais non pourtant tout à fait celui de l'hostilité.

« — Tâchons, pensa le soldat, de me remémorer quelques mots de son baragouin; c'est une politesse à lui faire. D'ailleurs, s'il ne sait pas le français, il ne le comprendrait pas. En avant le dictionnaire indigène. Bonjour, camarade, dit-il à l'Arabe, qui répondit silencieusement par un signe de tête.

« — Les drôles de particuliers ! murmura en aparté le Parisien; on dirait que pour eux les paroles c'est de la monnaie, tant ils s'en montrent économes. Puis, s'a-

dressant de nouveau à l'indigène : Voilà de beaux moutons, et qui se régalent.

« L'Arabe fit un geste qui voulait dire : « Possible ! » et il l'accompagna d'un certain sourire que le chenapardeur, sans doute parce que sa conscience n'était pas pure, se traduisit par cette phrase : « Et avec lesquels « on voudrait bien se régaler, mais les côtelettes ne « sont pas sur le gril. »

« — Décidément, il boude, murmura le soldat, et je ferai mieux de déguerpir. Pourvu que cet escogriffe veuille le permettre et qu'il continue à retenir ses caniches ! Ont-ils des dents, les scélérats, de vrais crocodiles, quoi ! Adieu, dit-il à l'Arabe, adieu, l'ami.

« L'autre fit de la tête et de la main un petit signe assez dédaigneux et regagna son observatoire.

« — Quel mal appris ! grommela le soldat, pas un mot de politesse, et il rentre dans son poulailler. Chathuant, va !

« Le maraudeur reprit sa marche, de plus en plus soucieux, car il ignorait où il se trouvait et voyait avec inquiétude approcher la nuit, avec la perspective de la passer à la belle étoile, sans compter que son estomac criait famine.

« Après avoir cheminé quelque temps encore, il arriva au pied d'une petite colline où des arbres d'une belle venue jetaient leur ombre épaisse. Devant se trouvait une mare, dans laquelle il fut tout réjoui de voir barboter une nombreuse bande de volatiles aquatiques, oies, sarcelles, canards et quelques autres espèces.

« Tout de même, dit le Parisien, j'ai de la chance dans mon mauvais sort ; et s'il est quelque diablotin

qui s'est mis à mes trousses pour me faire endêver, il est un génie bon enfant qui me veut du bien et empêche l'autre de réussir dans ses malices. Je finirai peut-être par dîner. La volaille est plus facile à emporter que le mouton. Mais elle a des ailes, et je n'en ai point. Ne lui laissons pas le temps de s'en apercevoir.

« Et s'avançant brusquement au bord de la mare, il tenta de saisir un des plus gros oiseaux, qui se trouvait à sa portée. Mais celui-ci, en vrai descendant de ces fameux jars qui sauvèrent le Capitole, au lieu de se laisser prendre bonnement, mordit le chenapardeur jusqu'au sang, après quoi il se mit en défense d'un air brave, battant de l'aile comme s'il appelait les autres à son aide. Et de fait, les intrépides volatiles, au lieu de s'effaroucher comme eussent fait les nôtres peut-être, accourus de tous les côtés, fondirent sur le troupier, étourdi de leurs cris, le mordant à l'endroit sensible de leurs becs dentelés, déchirant son pantalon, lui fouettant les oreilles de leurs ailes stridentes et faisant au loin voler son képi.

XV

Comme quoi Beni-Pierrot, resté maître du champ de bataille, ramassait son butin quand il fut interrompu par quelqu'un qu'il n'attendait pas.

« Ah! elles sont enragées, les maudites bêtes, » murmura le soldat, qui, dégainant, se mit à frapper à droite et à gauche si vigoureusement, qu'une douzaine des ennemis bientôt jonchèrent le sol; les autres, plus ou moins hors de combat, songèrent à la retraite, et le vainqueur dédaigna de les poursuivre. Il avait assez à faire avec ce qui restait sur le champ de bataille.

« — Enfin, voilà qui me récompense, se dit-il, et je suis désensorcelé. Comptons les morts. Un, deux, trois, treize en tout ! Un joli total ! le difficile est de tout emporter, j'en aurai ma charge, essayons toujours. Mais le fusil me gêne et le sabre aussi. Pourquoi ne pas me mettre à l'aise ? Puisqu'il n'est venu personne malgré le ramage que faisaient tout à l'heure les palmipèdes, c'est qu'il n'y a personne dans le voisinage.

« Il déposa ses armes, et, ramassant l'une après l'autre les victimes sanglantes, il s'occupa de les attacher ensemble pour diminuer autant que possible le volume du fardeau. Cette besogne l'absorbait tellement, qu'il n'entendit pas le craquement des branches à quelques pas derrière lui. Bientôt le feuillage en s'ouvrant donna passage à un Arabe, vieillard d'une soixantaine d'années, dont les regards étincelants, fixés sur le Français, n'annonçaient pas précisément la bienveillance. Rampant avec précaution, la main droite appuyée sur l'un des pistolets auxquels sa ceinture servait de fourreau, il put arriver sans que le maraudeur soupçonnât sa présence, jusqu'à l'arbre au pied duquel gisaient les armes du soldat. Il les avait saisies avant que celui-ci, relevant la tête au bruit de ses pas, eût pu le prévenir.

« — Cette fois je suis flambé, pensa le chenapardeur. Le sournois, bien sûr, n'a mis la main sur ma clarinette que pour me jouer un air de sa façon ; avec cela que je suis dans mon tort. Fichtre ! s'il m'envoyait *subito* à tous les diables ! J'aurais plus d'un compte à rendre, car j'entends bien là-dedans de fois à autre une voix qui murmure et me chagrine. Tout de même, la conscience est la conscience ;... à la mine de l'homme au

burnous, je juge qu'il n'est point en belle humeur : que faire ? laissons-le venir.

L'Arabe venait en effet armé du fusil et du sabre, sans compter ses propres armes; il s'approcha du Français, et se posant devant lui en le dominant de toute sa hauteur, l'air grave, il lui dit :

UNE RAZZIA DE VOLAILLE
D'après Horace Vernet. Dix-neuvième siècle.

« — Ce que tu as fait là, c'est mal : nuire à un pauvre Arabe, et dans une tribu amie. La loi des chrétiens ne permet pas cela, mais vous ne l'observez pas ; et comme les pires d'entre nous, vous vous faites voleurs. Suis-moi, ajouta-t-il. L'injonction était faite d'un ton et avec des arguments à l'appui qui n'admettaient pas de réplique.

« Le Parisien, un peu inquiet, se leva, conduit par l'Arabe qui se dirigea vers le bois, à travers lequel ils marchèrent quelque temps assez péniblement; mais

bientôt ils trouvèrent un sentier frayé qu'ils suivirent en montant la colline. Ce chemin aboutissait à une éclaircie parmi les rochers. Dans un angle, une espèce de gourbis s'élevait formé d'une tente en lambeaux et de branchages qui, tant bien que mal, bouchaient les trous.

« A l'entrée de la clairière, sous l'ombre d'un figuier, le Français aperçut un petit monticule qui semblait indiquer une sépulture devant laquelle on dut passer pour arriver jusqu'à la cabane.

« L'Arabe, du doigt montra la terre en disant : Là est mon fils, un brave tué en combattant avec les Français contre des tribus insoumises, Moi aussi, je combattais parmi les douairs, car j'avais promis d'être fidèle. »

« Ils entrèrent sous la tente où se trouvait une femme occupée à préparer du couscoussou, et deux petits enfants à peu près nus.

« — C'est la veuve de mon fils, dit l'Arabe à l'étranger; ce sont ses enfants. Nous étions riches autrefois : tente, bétail, troupeau, les Arabes de la tribu révoltée, pour se venger, ont tout pris ou brûlé ! Nous nous sommes échappés avec nos armes seulement, emmenant la femme et les enfants sur un territoire ami. Là, mon fils (et une larme perlait sur le masque de bronze de l'Africain) est tombé sous une balle. A présent, je nourris la femme et les enfants. Et, Français, vois si tu as fait mal ! le troupeau que tu as détruit était notre ressource. De temps en temps, je choisissais la bête la plus grosse que je portais à la ville ou à la ferme d'un bon Roumi du voisinage, et avec l'argent je pouvais acheter de la farine, du riz et du sel. Dis, ce que tu as fait, est-ce juste ?

« Le Parisien écoutait l'Arabe tout en regardant autour de lui, et il faut lui rendre cette justice qu'il n'était pas seulement étonné, mais ému, et qu'il commençait à se trouver de plus en plus à blâmer. Dans cette chétive habitation, sous cette misérable tente où la toile amincie, quand elle n'était pas déchirée, ne défendait ni du soleil ni de la pluie, pour tous meubles, deux lambeaux de nattes servant à la fois de siège et de lit, et quelques vases, la plupart ébréchés. Les enfants, déjà grandelets, n'avaient pas même, comme je l'ai dit, pour se couvrir une guenille quelconque ; la femme s'enveloppait dans un burnous en haillons qui n'avait plus ni forme ni couleur. Le Parisien ne croyait pas avoir jamais rien vu d'aussi triste.

« — En voilà de la misère ! murmura-t-il. Mais nos bohémiens de Paris et les plus gueux sont des nababs à côté de ces pauvres gens ! Puis se tournant vers l'Arabe il dit :

« — Honnête Bédouin ! Non, ce n'est pas juste ! je ne me ferai pas tirer l'oreille pour dire que j'ai eu tort. Vous êtes, vous, un bon enfant de ne m'avoir pas lâché en arrivant votre coup de fusil.

— Je n'ai point fait cela, d'abord parce que je suis l'ami des Français, puis à cause de ton uniforme : un brave qui le portait s'est fait tuer en voulant sauver mon fils déjà blessé : c'est une dette que j'acquitte.

« Brave vieux, dit le Parisien, cette fois complètement attendri et même essuyant une larme. C'est-à-dire que maintenant je me battrais moi-même. Je vous fais, voyez-vous bien mes excuses, mais cela ne suffit pas. Par malheur, j'ai le gousset peu garni, avec la paye du soldat on ne songe guère aux économies mais il me reste une

montre (et il la tirait de sa poche) : cela vaut bien quelques écus et peut compenser le dégât ; prenez !

« — Merci, dit l'Arabe qui semblait touché, mais tu as franchi le seuil de ma tente.

« — Il appelle cela une tente, ne put s'empêcher de dire en aparté le Parisien.

« — Tu es mon hôte à présent. Je ne puis rien recevoir.

« — Mais, mon brave ami, reprit le zouave avec insistance et en lui mettant la montre dans la main, vous n'y pensez pas ! enfin, je vous ai presque ruiné et il faut bien que je vous dédommage.

« — Non, non, dit l'autre en rendant le bijou.

« — Mais cette femme, ces enfants et vous, comment vivrez-vous ?

« — Allah est grand, dit l'Arabe, et j'ai des bras.

« — Le musulman est plus chrétien que moi, pensa le soldat.

Le Maure continua :

« — Le bon Roumi dont je t'ai parlé, et qui est l'ami du marabout chrétien, ne me refusera pas au besoin quelques avances sur mes journées ; c'est chez lui la moisson, puis il a du monde à nourrir et il m'achètera peut-être ce qui est là-bas ! Mais, ajouta-t-il, as-tu faim ? il y a du couscoussou pour quatre.

« — Ah bien ! murmura le zouave, voilà maintenant qu'il m'invite à dîner ! C'est dommage que le régal soit si maigre. Le fait est que je me sens un appétit d'enfer, et à moi seul je mangerais la part des quatre... Mais par exemple, non, je n'aurai pas cette ingratitude ; plutôt me sangler le ventre.

« — Mais l'Arabe, sorti un instant, revint bientôt

avec un panier garni de figues, d'oranges et autres fruits.

« — A la bonne heure, dit le soldat, si le rôti manque, on se rattrapera sur le dessert.

« Après le repas, l'Arabe dit au Français, qui lui faisait ses adieux :

« — La nuit est venue, tu ne trouverais pas ta route, ou dans les bois tu pourrais rencontrer le seigneur à la grosse tête...

« — Le fait est que je ne tiens pas à me présenter à Sa Majesté; j'ai eu assez de peine à me tirer ce matin des griffes de messieurs ses fils. Mon brave ami, j'accepte l'hospitalité.

« L'Arabe prit une des nattes, qu'il plaça dans l'endroit le plus abrité pour le Français, et, laissant l'autre natte à la femme et aux enfants, il se coucha sans plus de cérémonie sur la terre nue, roulé dans son burnous. Et il dormit tout aussi tranquillement que le Parisien qui, harassé de sa journée, ne fit qu'un somme.

« Le lendemain, au premier rayon du soleil, celui-ci était sur pied; l'Arabe pourtant avait devancé son hôte qui, après quelque attente, le vit rentrer :

« — Prends ton fusil et ton sabre, dit-il au soldat, je sais où sont les Français.

« Le militaire suivit son guide. Après une ou deux heures de marche, ils se trouvèrent en vue du camp.

« — Voilà la smalah des Français, dit l'Arabe. Maintenant, adieu !

« — Adieu ! reprit le soldat, non pas, mon brave, et il ne faut pas qu'on se quitte comme cela sans faire connaissance avec les camarades; je tiens d'ailleurs à prouver que je ne suis point un ingrat.

« Puis comme frappé d'une idée :

« — Venez, lui dit-il. Et le retenant presque par force, il l'entraîna dans le camp et se dirigea avec le Bédouin vers la tente du général. Celui-ci précisément en sortait.

« — Qu'est-ce, demanda-t-il au soldat, un prisonnier?

« — Non, mon général, au contraire, c'est un ami, un Français par le cœur!

« Et il raconta son histoire sans dissimuler ses torts qui faisaient davantage ressortir les bons procédés de l'Arabe.

« Le général était un homme d'une équité sévère et ferme sur l'article de la discipline :

« — J'ai défendu la maraude, dit-il au soldat, tu le sais bien; pourquoi n'obéis-tu pas?

« — Mon général!

« — Quand nous serons de retour, tu te rendras à la prison pour quinze jours.

« — Oui, mon général.

« — Allez! maintenant!

« — Pardon, mon général, voilà pour le châtiment, et je ne l'ai point volé; mais à présent, s'il vous plaît, la récompense pour qui la mérite : cet Arabe s'en ira-t-il les mains vides?

« — Non, assurément! et j'avais tort de n'y pas songer. Capitaine, dit le général en se tournant vers un aide de camp, qu'on donne immédiatement à cet indigène une tente neuve, quelques moutons et un sac de riz. Vous ne le perdrez pas de vue, car nous aviserons plus tard à faire quelque chose pour lui. Il pourrait rendre des services d'ailleurs comme caïd dans un village.

« — Oui, mon général.

XVI

Comment et où finit Beni-Pierrot et de la belle mort qu'il fit.

« — C'est singulier! reprit le soldat d'Inkermann; mais sergent, votre ami Beni-Pierrot, je crois l'avoir connu en Crimée.

« — Vraiment, alors je serais content d'ouïr de ses nouvelles. J'espère qu'il se porte bien?

« — Pas précisément, du moins comme nous l'entendons. Votre ancien camarade est un de ceux dont on dit: *Le pauvre un tel,* mais il est mort de la belle mort, en brave soldat et en bon chrétien.

« — Allons, dit le zouave d'un air triste, encore un qui a pris les devants.

« — Mais par la bonne route; écoutez : le brave soldat avait été placé en avant d'une tranchée pour donner l'éveil en cas de sortie des Russes, et empêcher une attaque de surprise. A l'approche des ennemis, il devait, en lâchant son coup de fusil, se replier immédiatement sur la redoute, certain d'être soutenu. Mais le ciel était nuageux, et de temps en temps la lune, en se cachant, ne permettait pas à la sentinelle de bien voir. Les Russes, profitant de l'obscurité produite par une de ces éclipses, sortirent en force, et ils n'étaient plus qu'à quelques pas du Français, quand celui-ci s'aperçut de leur présence. On lui criait de se rendre, qu'on ne lui ferait pas de mal, mais lui :

« — Me rendre! Me rendre !... Et les amis qui là-bas comptent sur moi et dorment peut-être !

« Tout en murmurant cet aparté, il avait du doigt tâté si la capsule était bien à sa place, et alors, levant son

arme : *Joue, feu!* il tira au plus épais des ennemis, comptant que le bruit de l'explosion préviendrait les camarades. Puis, payant d'audace et jugeant la retraite impossible, il fondit sur les Russes à la baïonnette. Déjà il en avait lardé plusieurs, quand à son tour il tomba percé de trois balles. Au même instant les camarades arrivaient au pas gymnastique. Les Russes décampèrent *subito*, regagnant leurs murailles, comme les lapins leur terrier dès qu'ils voient poindre le chasseur. On releva le blessé vivant encore, mais atteint mortellement, et qui fut porté à l'ambulance. Sa première parole fut pour demander l'aumônier. C'était après Inkermann, et j'occupais le lit voisin ; je n'ai donc rien perdu de la scène. Le pauvre blessé, après s'être confessé, pria l'aumônier de faire approcher ses camarades, qui s'étaient retirés à distance. Il leur serra tour à tour la main avec affection.

« — Ce pauvre Pierrot! murmura le plus âgé, en tordant sa moustache grisonnante, pendant que de grosses larmes coulaient le long de ses joues.

« — Merci, vieux, de ton amitié ; mais il faut se consoler ; à la guerre comme à la guerre. Aujourd'hui moi, demain un autre ; cela nous pend à l'oreille à tous, un peu peu plus tôt, un peu plus tard. J'aurais préféré plus tard, vu que j'ai encore au pays un brave homme de père auquel j'avais repassé ma pension de la médaille.

« — Tiens, tu n'en avais jamais rien dit !

« — Est-ce qu'on dit ces choses-là ?

« — Et le bon vieillard, cela lui fera faute. Je voudrais que la pension lui fût continuée, et pour sûr l'empereur ne demandera pas mieux. Je te charge, vieux, de le voir à cet effet, en le priant d'arranger la chose. Bien entendu

que tu n'oublieras pas de présenter mes respects à Sa Majesté.

« — Mes enfants, dit-il aux jeunes soldats qui sanglotaient, ne pleurez donc pas ainsi. On est des hommes, chacun son tour. D'ailleurs, il faut prêter attention, car Monsieur l'abbé a quelque chose à vous dire en mon nom.

« — Mieux vaudrait peut-être le faire vous-même, mon ami, dit l'aumônier, si vous ne vous sentez pas trop fatigué.

« — Fatigué, non pas, absolument. D'ailleurs, ce soir et les jours suivants, j'aurai du temps de reste pour me reposer. Or, les amis, voilà. Pour lors, sachez ceci, c'est qu'à l'heure qu'il est, entre les choses qui me fâchent sensiblement et me pèsent sur le cœur, viennent en première ligne toutes ces pilleries, voleries et autres vilenies, qu'on enjolive du mot de *chenapardises*. Les deux ou trois années où j'ai pratiqué ce brigandage me sont amères au souvenir, d'autant plus qu'il n'y a pas de restitution possible.

« — Mon ami, interrompit l'aumônier, ayez confiance ; votre repentir sincère et votre sang versé généreusement pour une sainte cause y suppléeront.

« — Je l'espère, mon aumônier, mais n'empêche qu'au lieu d'entrer tout droit en paradis par la grande porte, j'aurai pas mal d'années peut-être à lanterner en purgatoire ;... à la volonté du bon Dieu ! N'avais-je pas mérité mille fois l'enfer par ces sottises et par tant d'autres ? Je suis trop heureux... trop heureux !... Monsieur l'abbé. Mes amis, merci de vos bons soins, merci ! Allons, au revoir, au revoir ! adieu... adieu... Vive... »

« Il n'acheva pas, et baissant la tête, il expira. Mais,

mes amis, voici nos villageois qui sonnent de la cornemuse et j'entends la clochette des vaches. A demain la causerie. »

« Et tous trois regagnèrent le village. En rentrant, Pierre Dumont trouva une lettre qui le rappelait immédiatement à Paris. »

XVII

Fin de l'histoire des trois invalides, comment ils se séparèrent et de leurs touchants adieux.

Vers la fin du mois de novembre, nous retrouvons à Thomery le vétéran et le blessé d'Inkermann, mais non pas, cette fois sous les ombrages et à prendre le frais. Des ombrages il n'en reste guère, et les tilleuls sont ornés de feuilles à peu près comme le balai de la ménagère. Le frais, lui, ne manque pas; au contraire, il y en a trop. C'est donc au coin d'un bon feu, dans la maison du pêcheur que nous allons chercher le jeune soldat et le vétéran, entourés de la famille de celui-ci.

— Eh bien ! dit le vétéran au jeune homme qui venait d'entrer, tu as fait ta course à Fontainebleau ? Quelles nouvelles ? bonnes, j'espère ?

— J'ai vu ces messieurs les médecins, dont je n'ai qu'à me louer; le chirurgien, en particulier, s'est montré admirable de bienveillance. Il paraît que mon pauvre père était venu lui faire visite, et il avait fort attendri le docteur qu'on ne dit pas tendre cependant. Celui-ci m'a questionné avec bonté, en me fournissant presque, si j'avais voulu le tromper, une échappatoire. « Voyons, mon ami, m'a-t-il dit, comment va cette santé ? bien doucement encore, si j'en juge à la mine. D'après les

rapports que j'ai reçus de vos blessures, on les regardait là-bas comme des plus graves, ce que j'ai pu constater par moi-même, et vous étiez porté à peu près comme un homme à remplacer. Ainsi tâtez-vous bien, et pour peu que vous vous sentiez de cette rude secousse et que le service vous soit trop pénible, nous pouvons prolonger le congé, et même indéfiniment. »

— Bravo ! dit le vétéran, bravo ! tu nous restes alors ?

— Je pars, dit le soldat avec un triste sourire.

— Comment cela, comment donc ?

— Je pars, quoique j'eusse été heureux de rester. Je n'avais pas quitté sans regret, naguère, l'emploi que l'instruction, dont j'étais reconnaissant à notre digne curé, m'avait permis d'occuper à Fontainebleau, près de mes chers parents. Vous le savez, je fus soldat moins par goût que par obéissance à la loi. Le métier ne me déplaît pas cependant, et s'il a ses ennuis, il donne de mâles satisfactions. Mais tant de motifs me retenaient ici : ma mère, d'une santé délabrée, qui devait se miner encore par le chagrin de mon absence; mon père, qui n'aurait pas moins à souffrir, m'aimant tendrement aussi, et d'ailleurs âgé et presque infirme. Mais le devoir, parlait et, malgré les murmures du cœur, j'ai dû partir, comme maintenant il me faut repartir.

— La première fois, je ne dis pas, interrompit la sœur du vétéran; mais aujourd'hui, Monsieur Gabriel, il me semble que vous y mettez du scrupule.

— Ma bonne mère, je reconnais là votre amitié ; je vous en remercie ; mais moi, c'est la conscience qui seule doit me guider. Or, il fallait d'abord mentir au médecin, puisque, miracle ou non pour la science, je me vois parfaitement guéri. Je dors, je bois, je mange, je cours

comme jamais, j'ai bon pied, bon œil. Pouvais-je en conscience déclarer le contraire au docteur? Un mensongé est un mensonge, et pour moi je n'en sais pas faire.

— Brave cœur! dit le vétéran.

— Le mensonge d'ailleurs ici n'était point de peu de conséquence; car, enfin, supposez que par une feinte, sans un loyal motif, j'obtienne mon congé; un autre, pour combler le vide, devra partir, quitter peut-être aussi des parents âgés et pauvres, auxquels il n'est pas moins nécessaire que je le suis aux miens! un autre, forcé de prendre ma place au poste du péril, y sera tué peut-être! Croyez-vous donc que cette mort ne me chargerait pas la conscience?

— C'est vrai, dit la femme du pêcheur, et c'est à quoi je ne pensais pas.

— J'ai donc été sincère avec le docteur, qui m'a dit alors avec l'air du regret : « Après vos réponses, mon « ami, je ne puis vous autoriser davantage à rester. « J'en suis peiné pour vos parents, mais sous peu de « jours il faut rejoindre. » Ainsi, dans une huitaine, mes amis, je me mets en route.

— Pauvre mère! dit la femme du pêcheur, comme je la plains! Qu'elle doit être triste!

— Que trop! répondit le soldat, en essuyant une larme; et pourtant, quand je lui ai eu tout raconté, elle m'a embrassé, et avec un air de satisfaction douloureuse, elle a murmuré : « Mon ami, tu as bien fait. » Mais ces chers parents, moi parti, que deviendront-ils? Leur position, en ce moment, est vraiment fâcheuse. Vous le savez, leur petite aisance, ils la devaient surtout aux vignes qu'ils tiennent à loyer et que mon père cul-

tive. Mais depuis plusieurs années, par suite de la maladie, plus de récoltes; et de là, à la maison, une gêne, des embarras souvent graves qu'on a grand soin de me cacher pour ne pas m'affliger; mais j'ai des yeux, et le cœur devine si bien ces choses-là ! »

Ici le vétéran se pencha vers sa sœur et son beau-frère, et parut leur dire tout bas quelques mots auxquels ils répondirent par un signe de prompte adhésion. Alors, élevant la voix :

« Écoute, mon garçon, tant s'en faut que je sois un richard; mais pourtant, comme ici je ne dépense guère, je fais bon an, mal an, quelques économies. Au bout d'une vingtaine d'années, il en est résulté un total de 6 ou 700 francs à peu près, petit cadeau que je voulais laisser après moi à mes bambins de neveux et nièces, histoire de leur faire ce plaisir quand je n'y serai plus. Mais, grâce au ciel, enfants et parents sont au-dessus de cette bagatelle. Ainsi, mon garçon, il ne faut pas laisser ton brave père et ta digne mère dans l'embarras; et cet argent, je le mets de bon cœur à ta disposition. »

Le jeune homme tout ému prit dans ses mains la main du vétéran, et la serrant avec force, les larmes aux yeux, il lui dit :

« Mon ami, mon vieil ami, je ne vous remercie pas. Je reconnais là votre cœur.

— Pas de ces compliments ! Entre amis faut-il tant de façons ? Dis-moi que tu acceptes et n'en parlons plus.

— Accepter ! mais sais-je quand je pourrai vous rendre ?

— Tu me rendras à ton retour, à moi ou aux miens, si j'ai pris ma dernière feuille de route ! Bien entendu, je ne veux pas entre nous qu'il soit question d'intérêts.

— Mais je puis ne pas revenir!

— D'abord tu reviendras! un si brave fils peut compter sur une protection spéciale. Mais, en cas d'accident, eh bien! le bon Dieu se chargera de la dette. »

Le jeune soldat, trop touché pour répondre, ne put que serrer la main du vieillard.

La sœur ajouta :

« Soyez tranquille d'ailleurs, Monsieur Gabriel, pour vos parents. Pendant votre absence on veillera à ce que rien ne leur manque, et s'il leur faut un jour ou l'autre une garde-malade ou une femme de ménage, je suis là.

— Mon Dieu! murmura le jeune homme, soyez béni de ce qu'il y ait dans le monde de si bons cœurs!

— Maintenant, reprit le vétéran, mon garçon, il faut écrire au zouave que tu vas partir, ça lui ferait de la peine de n'être pas là pour les adieux, et d'ailleurs tous ici nous aurons du plaisir à le revoir.

— Demain il aura ma lettre. »

A quelques jours de là, en effet, la maison du pêcheur comptait un hôte de plus, et les trois amis se trouvaient de nouveau réunis. Les figures étaient sérieuses. L'horloge, un modeste coucou, sonna onze heures.

« Onze heures, dit le jeune soldat; demain à pareille heure je ne causerai pas avec vous comme ce matin.

— Pas avec moi, sans doute, à cause de ce soliveau, dit le vétéran en frappant sur sa jambe; mais le camarade et le beau-frère t'accompagneront quelques lieues, après le déjeuner de famille, bien entendu, entre neuf et dix heures.

— Neuf heures et demie, après la messe que M. le curé m'a promis de dire à mon intention, et à laquelle

je ne manquerai pas d'assister avec mon père et ma mère.

— Et les amis, donc ! tu les oublies ? Il est convenu que nous te faisons la conduite jusqu'au bout; n'est-il pas vrai, zouave ? Et il souriait en regardant celui-ci d'une façon singulière.

— Assurément ! demain nous ne nous quitterons pas, dit l'Africain avec le même air d'intelligence, jusqu'au moment de nous quitter tout à fait, ce qui bien me fâche. »

Le lendemain, en effet, à la messe qui fut dite vers huit heures, les trois amis étaient présents ainsi que les deux familles. Le recueillement de tous attestait la solennité de la circonstance et avec quelle ferveur on implorait la protection divine pour le voyageur.

Au moment de la communion, celui-ci vint s'agenouiller au pied de l'autel pour y recevoir le pain des forts. Sa mère prit place à sa droite. Dans le même instant, sur la dalle sonore retentit le bruit sourd de la jambe de bois, et le vétéran, la tête inclinée, les mains jointes, se dirigea vers la table sainte, suivi du zouave non moins recueilli, et tous deux s'agenouillèrent auprès de leur ami avec un air d'attendrissement pieux et le visage rayonnant d'une joie toute céleste. C'était un touchant spectacle, et les mains du prêtre tremblaient d'émotion en donnant l'hostie.

La messe terminée, après l'action de grâces que nos braves ne semblaient nullement pressés d'abréger, ils sortirent. La famille les avait précédés au logis pour veiller aux préparatifs du déjeuner.

Quand tous trois furent sous le porche de l'église, ils se prirent par la main et se la serrèrent mutuellement en silence.

« Mes amis, mes bons et chers amis, dit enfin le jeune soldat, quelle douce surprise vous me ménagiez. Oh ! je n'espérais point une si grande consolation et que nous serions ainsi tous réunis à la table du Père céleste. Quelle joie pour moi !...

— Et pour nous, donc ! reprit avec un accent profondément ému le vétéran auquel applaudissait le zouave; tiens, l'autre jour, après la confession faite à notre bon curé, je n'étais plus le même homme; je sentais au dedans de moi une tranquillité suave, une joie douce et profonde, telle que je n'avais jamais rien éprouvé de pareil. Je sortis. Tous les visages que je rencontrais, même les plus indifférents, me semblaient des visages de frères et d'amis et je ne pouvais m'empêcher de leur sourire. J'avais des envies de donner des poignées de main à tout le monde. J'étais si heureux ! Oh ! qu'est-ce donc que la félicité du paradis si la seule pensée qu'on est sur la route et loin, bien loin encore, donne de tels contentements ?

— Mes amis, dit le jeune soldat, mettant la main sur son cœur, ce que je sens là je ne puis le dire, mais vous me comprenez, car vous l'éprouvez aussi. Oh ! oui, elle est bien vraie cette parole tant de fois confirmée par l'expérience : « La religion, qui fera notre félicité dans « l'autre monde, fait déjà notre bonheur dans celui-ci. »

TABLE

Pages

PRÉFACE 5
SUR TERRE ET SUR MER 9
I. Le franc archer du roi, ... 9
II. Le matelot de la *Néréide* 16
III. La lionne de la Mitidja. 21
IV. Une terrible loterie 38
V. Laboureur et matelot. 43
VI. Comment on ne gagne pas la croix. 50
VII. Le lieutenant Pointe-d'Aiguille 62
VIII. D'un enfant de chœur qui devint général 79
IX. D'un officier de dragons qui devint évêque 82
X. Le mousse Gringalet 86
XI. Le chapelet d'un élève de l'École polytechnique. — Le dîner du chirurgien. 108
XII. Un généreux capitaine 119
XIII. Un remplaçant 121
XIV. Le soldat qui se confesse et celui qui n'en use pas. . . . 130
XV. Une affaire d'honneur. 139
XVI. A propos du duel... Réflexions originales d'un vieil auteur 146
XVII. La rencontre 150
XVIII. Onésime Douillet 156
XIX. Une croisière aux Antilles. — Histoire d'un Boucanier. . 171
LES TROIS INVALIDES. 181
I. D'un vieux de la vieille qui n'avait qu'une jambe, d'un Africain manchot et d'un blessé d'Inkermann causant au bord de l'eau. 181
II. Où l'Africain cause de l'Afrique. — Un épisode de la retraite de Constantine 184
III. Où le vétéran prend la parole. — Episode de la campagne d'Égypte. — D'un vaillant mameluk qui trouva son maître. — Un intrépide soldat 186
IV. Où le vétéran continue son récit. — Épisode du siège de Dantzick. — La compagnie *Infernale* et ses audaces. — Une nouvelle manière de poste aux lettres 190

Pages
V. L'Africain nous ramène en Afrique. — Qui entrera dans la caverne? — L'assaut de Constantine. — Un mot du colonel Combes. — Le maréchal Bugeaud faisant meatir Abd-el-Kader. 196
VI. Où le blessé d'Inkermann prend la parole. — Quelques anecdotes. — Au drapeau, mes enfants! — Rafle complète! — V'la de la vaisselle.. 203
VII. Suite du précédent. — Humanité et générosité. — Respect aux blessés! — L'adoption! — A l'ambulance! — Des morts sublimes! 207
VIII. Où le vétéran reçoit une leçon de catéchisme. — Grande discussion. — Encore un épisode de l'armée d'Orient. — Un brave jésuite et un jésuite brave. 212
IX. Suite du précédent. — Un épisode de la guerre d'Espagne. — Un brigandage sacrilège 215
X. La conversion tourne décidément au sérieux. — *Roumiaker*. — Épisode d'Afrique 217
XI. Où le blessé d'Inkermann parle comme un prédicateur, et comme quoi il n'en fut pas tout à fait pour son latin. — De la grande joie qui termina pour tous cette journée 219
XII. D'une autre promenade que firent les trois invalides. — Où l'Africain reprend la parole.— Mésaventures de Beni-Pierrot le Chenapardeur. — D'une étrange pêche qu'il fit 223
XIII. De plusieurs rencontres fâcheuses que fit le Chenapardeur, et comme quoi il tomba du gril dans la poêle 229
XIV. De la rencontre que fit le Chenapardeur d'un troupeau de moutons gras et d'une bande d'oies 232
XV. Comme quoi Beni-Pierrot, resté maître d'un champ de bataille, *ramassait son* butin quand il fut interrompu par quelqu'un qu'il n'attendait pas. 235
XVI. Comment et où finit Beni-Pierrot et de la belle mort qu'il fit 243
XVII. Fin de l'histoire des trois invalides, comment ils se séparèrent et de leurs touchants adieux. 246

FIN

PARIS

IMPRIMERIE D. DUMOULIN ET C^ie^

5, RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, 5,